

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LOISIR, CULTURE ET TOURISME**

PAR JACQUES CHARTRAND

LA CULTURE DE LA PETITE EXTRACE

DÉCEMBRE 2006

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Petite Extrace¹

« Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins. »
Chantait messire La Fontaine
Ce fin renard d'entre les fins!
Hélas, le pain quotidien
Ne chute pas, je crois, d'en haut
Sans qu'on y mette un peu la main!
Aux petits chiens les petits os.

Quelques heureux ont grande veine :
Lorsqu'ils débudent au tétin
S'offre une vie plus que moyenne
Où chaque jour est un festin;
N'est pas si doux notre destin,
Ne tombe pas aussi presto
Dame fortune en nos chemins!
Aux petits chiens les petits os.

Car du baptême au requiem
Nous arde un rude gagne-pain;
Et de matins à nuit pleine
Moult embarras sonnait tocsin
Mille tracas et mille riens
Nous écorchant jusqu'au chapeau
Nous font de tristes turlupins...
Aux petits chiens les petits os.

Envoi

Pâles commis, menu fretin
Aux gros poissons les grandes eaux...
Sachons rester dans le bassin
Aux petits chiens les petits os.

¹ Piché, A. (1976). *Poèmes 1946-1968*. Éditions de l'Hexagone, Montréal, pp. 12-13. Extrait de *Ballades de la petite extrace* (1946). L'auteur, un jour de fête, exprimait, en récitant son poème, son appartenance à la petite extrace, c'est-à-dire au petit peuple. Piché sourit quand il dit avoir ainsi suivi les traces de François Villon, son vieil ami.

RÉSUMÉ

« Avant d'intervenir, il importe de bien se renseigner au sujet des acteurs, de leurs projets, de leurs orientations idéologiques (manières de penser) ainsi qu'à propos du milieu dans lequel ils interagissent » affirme Michel Nolin, professeur au département des Sciences du Loisir, du Tourisme et de la Culture, depuis près de trente années.

Persuadé de l'omniprésente nécessité de parfaire nos connaissances au sujet des acteurs, il est proposé, au cours de l'exercice qui suit, d'explorer une approche qualitative différente s'appuyant sur des principes et des méthodes propres à l'ethnologie et l'anthropologie, afin de circonscrire la culture (sous-culture) d'un segment de la population que constituent les personnes à faibles revenus, étiquetées parfois négativement de « pauvres ».

Plus spécifiquement, il s'agit de vérifier s'il est légitime, justifié d'affirmer que les personnes pauvres ont une culture qui leur est propre. Des observations et des entretiens réalisés émergent un certain nombre de traits culturels caractéristiques qui tracent les premiers contours d'une sous-culture méconnue des professionnels qui oeuvrent dans le champ du loisir, de la culture et du tourisme.

Le contenu de ce texte, qui tient lieu de mémoire, invite à une lecture différente des valeurs, des attitudes et des comportements qui façonnent les univers culturels des individus et des groupes que nous côtoyons quotidiennement, sans même soupçonner être en présence d'une sous-culture dynamique en constante évolution dont les acteurs sont aussi des héros.

REMERCIEMENTS

Ont aussi participé à cette recherche les professeurs André Barabé, Michel Bellefleur et Michel Nolin. Non seulement ont-ils exprimé des avis tant vis-à-vis de l'objet de recherche que du sentier emprunté pour l'atteindre et l'explorer, mais ils ont manifesté leur support et encouragement à persévérer malgré les vents et les marées.

Gilles Pronovost a agi à titre de directeur de recherche comme le font les sages. Une présence discrète, un guide qui s'adapte au rythme du chercheur et qui respecte sa démarche en suggérant de l'appuyer sur des bases solides. Son encadrement expérimenté est imprégné de la confiance essentielle à l'accomplissement de ce genre d'aventure.

Les membres de l'équipe de COMSEP¹ ont souscrit à l'idée que ce projet se réalise en terrain fertile. Leur expertise et savoir-faire ont discrètement orienté et guidé la réalisation d'une étape préalable, le stage d'observation. Leur collaboration est et sera toujours précieuse.

Sans les participant(e)s, qui nous ont accueillis pour partager des moments privilégiés, parfois intimes, de leurs histoires de vie personnelles, l'exercice n'aurait pas franchi l'étape de projet.

¹ Plusieurs autres organismes d'entraide, communautaires et institutionnels, jouent un rôle de premier plan auprès des « rescapés sociaux » qu'ils accueillent. « En fait, la plus grande partie des facteurs de résilience d'un individu est tissée autour de lui par des organisations psychosociales qui, en lui tendant des perches, lui offrent des circuits d'épanouissement possibles. Ces organismes deviennent de véritables tuteurs de résilience. » Cyrulnik, B. 2002. *Un merveilleux malheur*. Éditions Odile Jacob, Paris, p. 47.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iii
REMERCIEMENTS	iv
PROLOGUE	viii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I : POURQUOI?	7
CHAPITRE II : UNE APPROCHE QUALITATIVE QUI FAIT DÉFAUT	12
CHAPITRE III : DES CONTRIBUTIONS ESSENTIELLES	18
3.1 DES APPUIS	19
3.1.1 Hoggart, Richard	19
3.1.2 Lewis, Oscar	22
3.1.3 Herskowitz, Melville, J.	24
3.1.4 Kluckhohn, Clyde	26
3.1.5 Certeau, Michel, de	27
3.1.6 Goffman, Irving	30
3.1.7 Lefebvre, Henri	33
3.2 LA LEÇON	35
CHAPITRE IV : « LES PAUVRES » ONT UNE CULTURE QUI LEUR EST PROPRE	40
CHAPITRE V : LA MÉTHODOLOGIE.....	44
5.1 LA STRUCTURE DE PREUVE	44
5.2 LA POPULATION À L'ÉTUDE	44
5.3 LES OUTILS DE CUEILLETTE DE DONNÉES	49
5.4 LE RELATIVISME CULTUREL	50
CHAPITRE VI : LE VOCABULAIRE	53
6.1 CULTURE	53
6.2 SOUS-CULTURE	56
6.3 TRAIT CULTUREL	57
6.4 PAUVRETÉ	61

TABLE DES MATIÈRES (SUITE)

CHAPITRE VII : LA PAROLE DONNÉE (LES RÉSULTATS)	63
CHAPITRE VIII : LES CONTOURS D'UNE CULTURE DISTINCTE	90
8.1 DIMENSION PSYCHOLOGIQUE (L'INDIVIDU)	92
8.2 DIMENSION SOCIALE (EN INTERACTION)	99
8.3 DIMENSION ENVIRONNEMENTALE (DANS SON MILIEU)	102
CHAPITRE IX : UNE VUE D'ENSEMBLE	113
CHAPITRE X : DES HÉROS ORDINAIRES ANONYMES	118
CHAPITRE XI : LES ENSEIGNEMENTS	122
CONCLUSION	129
BIBLIOGRAPHIE	134
ÉPILOGUE	140
ANNEXES :	
ANNEXE I : Profil des participant(e)s	143
ANNEXE II : Grille d'observation participante	145
ANNEXE III : Grille d'entrevue semi-dirigée	147
ANNEXE IV : Écart entre le revenu annuel et le panier de consommation	150
ANNEXE V : Les contours d'une culture distincte	151
ANNEXE VI : Des contributions essentielles	152

Se sentir aimer¹

Se sentir aimer c'est merveilleux,
On se sent comme sur un nuage « blanc ».
Tout le mal qu'on a en soi
Comme les problèmes, la misère,
La solitude, l'ennui et tous les autres problèmes.
C'est comme un nuage « noir ».
Peut s'effacer, l'amour l'enlève,
Le mal qu'on a en soi.
L'amour nous rend joyeux et heureux.
Aimer avec respect, c'est le bonheur.

¹ L'entrevue terminée, une participante nous offre avec beaucoup d'humilité et de générosité son cahier de poèmes, résultat de ses apprentissages au Centre d'organisation Mauricien de Services et d'Éducation Populaire de Trois-Rivières. Ce court poème reflète sa douleur de vivre et le bonheur possible. Elle l'esthétise en lui donnant une forme poétique. Cette opération lui permet de métamorphoser cette douleur pour entrevoir des jours meilleurs. « L'écriture rassemble en une seule activité le maximum de mécanismes de défense : l'intellectualisation, la rêverie, la rationalisation et la sublimation. Elle permet en même temps de s'affirmer, de s'identifier, de s'inscrire dans une lignée glorieuse, et surtout de se faire accepter tel qu'on est, avec sa blessure, car tout écrivain s'adresse au public idéal. (...) La mise en mot d'une souffrance respecte presque toujours les règles du bon théâtre. » Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Éditions Odile Jacob, Paris, pp. 176 et 178.

PROLOGUE

L'intention encryptée dans les quelques lignes qui suivent est de considérer la culture des pauvres avec dignité et sans condescendance. Le chercheur, qu'il soit ethnologue, anthropologue ou récréologue, se doit d'avoir le plus grand respect tant pour l'objet de recherche que pour les participants qui acceptent volontiers de s'y associer.

Par-delà sa démarche intellectuelle, donc scriptuaire, son rôle consiste à mettre à la disposition des participants son savoir-être, savoir-faire et ses connaissances de manière à les supporter dans leurs démarches, leurs projets, leurs revendications.

Les ingénieurs sociaux devraient venir à l'aide des faibles, des peuples désemparés, non à la façon de l'ingénieur qui arrive avec son propre plan pour construire une route vers une cité lointaine, une cité étrangère de son choix, mais en disant : « Mes amis, dans quelle direction avez-vous toujours voyagé? Étudions cette route-là, et voyons si nous pouvons l'aménager, de sorte que vous puissiez arriver à bon port sans danger. »¹

Cet engagement individuel prend la forme d'attentions quotidiennes parfois imperceptibles : formuler les remarques favorisant l'estime de soi et la confiance en soi, par exemple. Il devient contagieux quand il tente et réussit à convaincre des collègues de modifier certaines perceptions et attitudes.

J'espère que les anthropologues seront mieux en mesure de comprendre les principales inégalités économiques, sociales et politiques engendrées par le développement et la promotion du tourisme, et que ceux-ci s'attaqueront à ces inégalités tant comme individus qu'avec le support de leurs associations professionnelles.²

¹ Kluckhohn, C. (1964). *Initiation à l'anthropologie*. Charles Dessart, Bruxelles, p. 226.

² Nuñez, T. *Touristic studies in anthropological perspectives*, dans Smith, V.L. (1989). *Hosts and guests, the anthropology of tourism*. University of Pennsylvania Press, p. 96.

Les appréciations péjoratives à l'endroit des pauvres sont fréquentes, abusives et souvent ethnocentriques, à un point tel que certains ne le perçoivent plus. De leurs récits et histoires de vie nous devrions y puiser des leçons d'adaptation et de survie, surtout parce que vu de l'extérieur rien n'y paraît.

« Le champ de la sociologie de la connaissance prend progressivement conscience que les théories scientifiques, en plus d'être des réflexions empiriques, sont aussi le reflet de la structure des groupes et des classes auxquelles elles appartiennent. »¹

Pour rétrécir l'écart, il importe de circonscrire l'objet de recherche, dont l'une de ses composantes, les comportements, qui sont les véhicules explicites de ce que les sens permettent d'observer, et implicites, les valeurs, les croyances, les représentations, qui ne seront jamais entièrement révélées.

La vision de la santé et de la maladie des classes populaires s'oppose à celle qui prévaut chez les intervenants. Des habitudes de vie des gens de milieux populaires, souvent perçues comme illogiques par les professionnels de la santé, deviennent cohérentes lorsqu'elles sont situées dans leur contexte culturel. Car, de la culture populaire émanent des représentations et des attitudes donnant un sens à des comportements qui sans cela paraissent irrationnels.²

¹ MacCannel, D. (1976). *The Tourist, A new theory of the leisure class*. Schocken Books, New York, p. 118.

² Paquet, G. (1989). *Santé et inégalités sociales. Un problème de distance culturelle*. Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, p. 107.

Tout le monde sait¹

Tout le monde sait que les dés sont pipés.
Tous se croisent les doigts derrière le dos.
Tout le monde sait que la guerre est finie.
Tout le monde sait que les bons gars ont perdu.
Tout le monde sait que le combat était tronqué :
les pauvres restent pauvres et les riches
s'enrichissent. C'est comme ça.
Tout le monde le sait.

¹ Cohen, L. (1988). *Everybody knows*, dans *More best of Leonard Cohen*, Steeve, Lindsey, producteur, Étiquette Columbia. La traduction libre à partir du texte anglais appartient à l'auteur.

INTRODUCTION

Bonte et Izard (2000, pp. 195-196) observent que l'usage du concept culture gagne du terrain dans des disciplines aussi variées que l'histoire, la philosophie, la science des religions ou celle des organisations. La recension des écrits relatifs à l'objet d'étude, la culture des pauvres, réalisée avec un spectre d'absorption des intérêts, même les plus faibles, ne permet pas, pour le moment, de déceler une telle tendance. Il est probable que des « trésors » dorment sur une tablette gouvernementale ou dans les fichiers des organismes à but non lucratif par excès de timidité, tant ils révéleraient des univers culturels riches de caractéristiques inédites et méconnues. Outre quelques ouvrages de référence bien comptés, les chercheurs et leurs apprentis oeuvrant dans les domaines du loisir, du tourisme et de la culture semblent peu se soucier du fait que plus du quart de la population québécoise vit dans des conditions sociales et économiques, donc culturelles, précaires.¹ Doit-on interpréter cette attitude comme un simple manque d'intérêt ou comme la manifestation ethnocentrique d'un trait caractéristique marquant l'appartenance à une classe sociale différente?²

¹ Berrignan-Ostiguy, C. et Fréchette, S. (1997). Recueil des mémoires et des rapports de recherche réalisés au cours des dernières années par les étudiants du programme de maîtrise en loisir, culture et tourisme de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Les intérêts manifestés sont indirects et diffus.

² Boulanger fait une observation inquiétante : « Nous avons donc montré que tout ce recours à un discours savant repose sur la science, que celle-ci soit utilisée pour disqualifier les autres agents qui oeuvrent dans le champ du loisir ou pour promouvoir le projet des agents de la culture cultivée. De plus, l'analyse des pratiques spécifiques a fait ressortir que les enquêtes empiriques, tant par leur approche théorique qui dévalorise la culture de masse et la culture populaire que par leur « négligence » méthodologique qui valorise les seuls adeptes de la culture et par l'analyse de l'interprétation des résultats qui met principalement en lumière les taux de participation des pratiquants « réguliers » et « assidus », sont orientées en fonction des agents de la culture cultivée. Celles-ci ont pour fonctions de légitimer le discours de ces agents, de renforcer leur position sociale dominante et d'accroître la pénétration de la culture cultivée dans la population. » Boulanger, R. (1997). *Le loisir : une question de science et/ou de milieu de vie?* Mémoire de maîtrise (synthèse), dans Berrignan-Ostiguy, C., Fréchette, S. (1997).

Référant aux enquêtes nationales et privées d'envergure, révélatrices de tendances parfois lourdes, Tousignant (1992, pp. 190-196) souligne que la plupart de ces recherches ne peuvent analyser que la variable socio-économique. Intéressé par l'impact des facteurs culturels qui ont une influence sur la santé mentale des individus, il précise que le concept culturel couvre une réalité complexe dont il est difficile d'extraire la contribution dans l'explication des données d'une enquête. Est-ce, comme le chante Raoul Duguay, parce que « tout est dans tout », c'est-à-dire à la fois abstrait et concret, qu'il est difficile de faire éclater le noyau dur du concept culture, surtout quand il s'agit de le décrire pour mieux comprendre les modes d'acquisition et de transmission cristallisés dans les comportements des personnes?

Quelques chercheurs dans le domaine de la santé se sont intéressés à cet écart culturel entre « eux et nous », souhaitant comprendre les attitudes, les croyances et les motivations inhérentes aux comportements des personnes pauvres qui ignorent les programmes mis en place à leur intention par les professionnels. S'inspirant de l'approche ethnologique empruntée à Hoggart qui a fustigé ses collègues sociologues d'appuyer leurs conclusions uniquement sur des résultats statistiques, Paquet, tout en mettant en relief un ensemble de traits caractéristiques de la culture des personnes pauvres, confirme l'existence d'un tel écart culturel et s'interroge à propos de l'intensité de l'effort des professionnels de la santé de s'y intéresser. Plus récemment, les chercheurs qui ont participé à l'enquête épidémiologique de Santé Québec « Et la santé, ça va en 1992-1993? »¹ ont introduit des variables sociales et psychologiques, complémentaires aux variables génétiques, afin de mieux comprendre les rapports

¹ Bellevue, C., Chénard, L., Lavallée, C. et Levasseur, M. (1995). *Et la santé, ça va en 1992-1993?*. Rapport de l'enquête sociale de la santé, Santé Québec, Volume 1. De nouveaux indices sont considérés : l'indice de pratique de l'activité physique de loisir, l'indice de soutien social, l'indice d'autonomie décisionnelle au travail et l'indice de détresse psychologique. Les personnes pauvres obtiennent des taux faibles ou très faibles à chacun de ces indices, comme s'il s'agissait d'une fatalité. Une nette corrélation est établie entre ces résultats et le niveau de revenu et d'éducation (...) Sommes-nous dans un rapport de cause à effet dont il est impossible de sortir? C'est ce que Lewis (1963) a tenté de démontrer en formulant l'hypothèse que les personnes pauvres transmettent de génération en génération leur héritage culturel (les croyances, les coutumes, les manières de penser), comme s'il s'agissait d'un cercle vicieux.

entre les concepts santé et maladie, particulièrement chez les personnes pauvres, qui n'étaient pas révélés par les enquêtes précédentes. Depuis, ils considèrent les dimensions « socioculturelles », c'est-à-dire les habitudes de vie qui prennent la forme de comportements, comme ayant une influence déterminante sur leur et notre santé.

Ces considérations préliminaires (le concept central de l'objet de recherche qui ne se laisse pas apprivoiser facilement; une littérature spécifique peu abondante; des rapports difficiles entre les personnes pauvres et les professionnels; des conditions de vie qu'il semble difficile de maîtriser et qui induisent des comportements conséquents) contribuent à la mise en place de la trame constitutive dans laquelle s'inscrit cette recherche qui a pour objet de démontrer que les personnes pauvres ont une culture qui leur est propre. Vouloir en vérifier le bien-fondé nécessite de se familiariser avec une approche respectueuse d'une culture autre que la sienne, que les anthropologues et ethnologues qualifient de relativisme culturel, doublée d'une stratégie de recherche de type phénoménologique caractérisée par l'utilisation d'une méthode hypotético-inductive privilégiant l'interprétation que le sujet donne aux événements qu'il vit.¹ Ce choix requiert de procéder à l'observation directe, sur le terrain, d'un petit nombre de participant(e)s, douze sujets choisis à l'aide d'un échantillon de type non probabiliste qui fréquentent avec assiduité le Centre d'organisation mauricien de services et d'éducation populaire à Trois-Rivières et qui acceptent de se raconter en ayant comme repères les faits banals et exceptionnels de la vie quotidienne. De ces précieux témoignages, auxquels seront intégrées des observations à partir de leurs milieux de vie respectifs, tous les traits que les sens peuvent capter seront identifiés et répertoriés, tant pour leur signification exprimée que symbolique (avec les limites que cela comporte), afin de dépeindre les reliefs et les nuances dynamiques de la culture de celles et ceux que nous côtoyons à tous les jours. Notre connaissance de leurs univers culturels est approximative, parce que s'appuyant presque exclusivement sur des analyses journalistiques des résultats statistiques des grandes enquêtes et des préjugés que nous

¹ D'après la typologie des paradigmes de recherches en sciences sociales. Voir Gauthier, B. (1995). *De la problématique à la collecte des données*. Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy, p. 127.

entretenons à leur endroit depuis qu'ils nous ont été transmis et que nous acceptons de retransmettre, mécaniquement, sans trop savoir et comprendre pourquoi. C'est une des façons de les exclure alors qu'ils(elles) font partie de la même société québécoise que nous tous. Ce seul fait oblige de considérer leur culture avec autant d'importance et de dignité que s'il s'agissait de celle des Mayas ou des Inuits.

La validité interne de la stratégie de preuve repose sur une définition claire et opérationnelle du concept culture. Plusieurs auteurs, dont Tylor (1871), Certeau (1974) et Rocher (1995), y contribuent significativement. De plus, compte tenu que la marge d'interprétation des résultats par le chercheur est grande, l'emploi d'un modèle d'analyse éprouvé tant par un anthropologue dont l'un des ouvrages publiés demeure un classique (Kluckhohn, 1964) que par un sociologue qui s'est spécifiquement intéressé à la culture des pauvres (Hoggart, 1970) s'impose. Aussi, puisqu'il ne s'agit pas uniquement de procéder à l'inventaire des variables observables (les traits), mais de tracer un portrait dynamique compréhensible, l'opérationnalisation de ces variables s'effectuera à l'aide des dimensions reliées à l'individu (psychologiques) en interaction (sociales) dans son milieu (environnementales). Il est vraisemblable que certaines variables soient plus difficiles à observer que d'autres (revenu, sexualité, spiritualité). Enfin, une grille d'observation participante a été utilisée pour consigner les traits dans le contexte d'un milieu de vie alors que la grille d'entrevue semi-ouverte sollicite une plus grande implication des individus. Compte tenu que les données recueillies sont de type qualitatif, une grille d'analyse adaptée permettra tant la classification que l'interprétation des résultats. La confidentialité des témoignages est garantie par l'anonymat des participant(e)s.

Tous les auteurs consultés, malgré des différences méthodologiques et conceptuelles évidentes, sont à tout le moins d'accord pour affirmer que nul ne peut prétendre circonscrire définitivement une culture quelle qu'elle soit. Les participant(e)s, dont certain(e)s habitent à deux pas de l'Université du Québec à Trois-Rivières, tracent eux(elles)-mêmes, par leurs paroles, écrits, vêtements, postures, coiffures, maquillages, attitudes, croyances, comportements, personnalités, les contours culturels qui les

distinguent. La signification des symboles qui sont rattachés n'est souvent révélée qu'après de longues périodes d'observation et d'intimité et est parfois même inaccessible.

Par-delà cette difficulté omniprésente, l'exercice se termine en explorant quelques enseignements à retenir à propos de la démarche elle-même et d'autres qu'elle pourrait inspirer.

Les intellectuels de notre époque férue d'esprit critique ont été piqués au vif par « la stupidité et la tyrannie des masses »; ils ont pris pour cible les gens ordinaires jusqu'à s'en faire une image fantastique (...) Et peut-être si étrange que soit cet aveu dans ma bouche – n'avons-nous eu si peu d'influence sur le peuple que parce que nous ne l'avons pas assez aimé.¹

¹ Hoggart, R. (1970). *La culture du pauvre*. Les Éditions de Minuit, p. 27. Hoggart inscrit dans son texte cette citation de Ludwig Lewishohn.

CHAPITRE I

Pourquoi?

Quelques raisons pertinentes justifient de s'intéresser à la culture des exclus et des errants : les chômeurs, les assistés sociaux, les sans domicile fixe, les handicapés physiques et mentaux, les prostitué(e)s, les délinquants, les détenus, les homosexuels et les pauvres. Lewis (1966, p. 19) constate que « la rareté de la littérature sur la culture de la pauvreté est une mesure du peu de communication qui existe entre les pauvres et le personnel appartenant à la classe moyenne (...) ». Jesús Sanchez, un participant, prend la parole et corrobore les propos de Lewis (1963, p. 632) :

Ils nous faut vivre parmi nos familles pour voir ce dont nous souffrons et comment on peut y remédier. On n'a pas fait d'étude approfondie du problème. Ces messieurs qui nous gouvernent possèdent des voitures luxueuses et des millions en banque, mais ne voient pas ce qu'il y a en dessous, là où vivent les pauvres. Ils ne viendraient même pas regarder à travers les vitres de leurs voitures. Ils restent là-bas au centre de la ville, où se trouvent tous les beaux magasins, mais quant aux quartiers où vivent les pauvres... ils ne savent tout simplement pas quelle vie misérable nous menons. Ils se désintéressent de ce problème essentiel qui existe au Mexique.

Lewis est un bel exemple de ceux qui donnent une voix à ceux qui n'en ont pas. Certeau (1974, p. 212) met en relief la contribution de Lewis qui donne la parole aux exclus, des voix jamais entendues. L'écart entre les pauvres et les riches se creuse presque imperceptiblement. Les pauvres comptent pour un peu plus de 25 % de la population du Québec. Non seulement le nombre justifie qu'on s'y attarde, mais pour comprendre un tout, il importe d'en saisir toutes les composantes, la culture des exclus y inclus. Kluckhohn (1964, p. 40) souligne que dans une société complexe, aucune

généralisation de la culture dans son ensemble ne vaut sans de nombreuses exceptions. Il est donc nécessaire d'étudier les sous-cultures propres aux régions, aux classes sociales, aux groupes professionnels. Il n'y a pas que le poids du nombre qui pèse. La responsabilité sociale du chercheur est mise en cause. Herskowitz (1952, p. 336) sollicite l'expertise de l'ingénieur quant à l'application des résultats de la recherche scientifique à la solution de problèmes pratiques. L'anthropologue (1952, p. 340) étudie une communauté pour apprendre à comprendre toutes les communautés et la culture et la société en général. C'est dans le même esprit que Kluckhohn (1964, p. 226) cite Lyman Bryson :

Les ingénieurs sociaux devraient venir à l'aide des faibles, des peuples désemparés, non à la façon de l'ingénieur qui arrive avec son propre plan pour construire une route vers une cité lointaine, une cité étrangère de son choix, mais en disant : « Mes amis, dans quelle direction avez-vous toujours voyagé? Étudions cette route-là, et voyons si nous pouvons l'aménager, de sorte que vous puissiez arriver à bon port sans danger. »

Critique des interprétations tirées de tableaux statistiques, Lefebvre (1981, p. 162) affirme que l'empirisme laisse échapper ce qu'il y a de plus important dans le social, la connaissance qui se réalise sur le terrain. Pour lui (1981, p. 117), l'accumulation des faits, des données, des chiffres, prouve ce qu'elle veut prouver, et pourtant ne prouve rien. Notons toutefois l'importance de la complémentarité des connaissances quantitatives et qualitatives.

Pas nécessaire d'aller jusqu'à Alexandrie pour étudier la pauvreté, reprenant ainsi l'expression de Goffman (1973, p. 177), cela arrive tout le temps dans ce paysage étranger qu'est le nôtre. Certeau (1980, p. 62) cite Lévi-Strauss qui, à partir d'une littérature supposée hétéroclite, a réussi à y déceler une « pensée sauvage » favorisant le renouvellement de l'interprétation et la production de nos propres discours. Saisir et comprendre la culture des personnes démunies permettra une meilleure compréhension de notre propre culture. Par-delà les comportements, attitudes et valeurs qu'il observe,

Goffman (1973, p. 247) les utilise comme un miroir questionnant ses propres valeurs, attitudes et comportements. Au-delà des résultats inhérents à la recherche, « ces errants » peuvent nous donner des « leçons de vie » quant à ce que nous sommes et ce que nous faisons.

Réaliser une recherche ayant pour objet l'étude des comportements et des valeurs des exclus, des errants, c'est mettre à l'épreuve ses propres préjugés avec toutes les implications que cela comporte. Gaboury (1993, p. 129) illustre bien les risques que le Blanc prend quand il porte un jugement sur le comportement d'un Indien qui fait face à la justice.

Tant et aussi longtemps que nous ne connaissons pas les principes qui guident la conscience morale d'un autre peuple, nous continuerons de mal interpréter ses paroles et ses comportements. Et si nous ne les voyons pas dans leur vraie perspective, c'est sans doute parce que nous ne reconnaissons pas les préjugés qui sous-tendent nos propres façons d'agir.

Toutes les lignes de ce texte au sujet de la culture des personnes démunies sont l'expression d'une solidarité avec les exclus et les errants. Ce n'est sans doute pas suffisant pour justifier une telle démarche. Il y a bien quelques raisons qui n'appartiennent pas à la raison et qui sont à l'origine de tels projets. « Le paysage imaginaire d'une recherche n'est pas sans valeur, même s'il n'a pas de rigueur » précise Certeau (1980, p. 93).

Au début des années 70 en Angleterre, des sociologues et anthropologues de formation, qui s'intéressaient à la culture populaire, ont rédigé tantôt de brefs articles et parfois des ouvrages importants qui ont été classés dans la catégorie des « cultural studies ». Hoggart, R., *The uses of literacy* (1958), Williams, R. *Culture and Society 1780-1950* (1958) et Thompson, E.P., *The making of English working class* (1968), ont été parmi ceux qui ont contribué à préciser des approches et des processus de recherche reconnus et crédibles. À la suite de ces chefs de file, d'autres ont insisté pour bonifier le

concept culture, en y intégrant les activités et les significations des gens ordinaires. Barker et Beezer¹ soulignent l'intérêt de Willis pour la créativité des gens ordinaires qui utilisent des matériaux sans valeur apparente dans le cadre de leurs activités «profanes». La contribution de ces chercheurs se veut une démonstration des modes de résistance des gens ordinaires face au phénomène de l'uniformisation engendré par la culture de masse.

¹ Barker, M. et Beezer, A. (1992). *Reading into cultural Studies*, Routledge, London, p. 12. Paul Willis est cité pour son ouvrage *Commun Culture* paru chez Milton Keynes : Open University Press en 1990.

Beaucoup de clients mangent silencieusement, la tête baissée, la main sur le front, l'autre comme enlaçant l'assiette. J'ai souvent cru que c'était par gêne d'être là, pour se cacher un peu. On m'a plutôt expliqué que c'était un réflexe, celui de protéger la nourriture qui est devant eux. Un geste possessif. Un réflexe... animal. Quand on n'en manque pas, on ne peut pas comprendre.¹

¹ Beaudoin, J.-M. (2006). *La bataille perdue des ventres creux*. Le Nouvelliste, 15-16 avril 2006.

CHAPITRE II

Une approche qualitative qui fait défaut

D'Epinay (1982, pp. 87-109), intéressé par la problématique de l'identité culturelle des classes subalternes et dominées dans le contexte plus large de la persistance de la culture populaire dans les sociétés industrielles avancées, conclut que très peu de chercheurs s'intéressent à la question de l'existence d'un système culturel propre au milieu populaire. Il n'y a pas que le manque d'intérêt qui pose problème. Pour des raisons qui se rapprochent de celles évoquées par Hoggart vis-à-vis de ses collègues sociologues qui ont privilégié une approche quantitative, statistiques à l'appui, pour décrire et conclure au sujet de la culture des pauvres de l'époque, ceux qui s'y intéressent réfèrent largement à l'impact fatidique du déterminisme socio-économique pour étayer leurs analyses. De plus, les enquêtes de type macro sont révélatrices des grandes tendances auxquelles on doit complémentarément juxtaposer les résultats des enquêtes de type micro avant de conclure avec plus d'assurance.

Boisvert (1996) utilise l'indice de statut économique¹ pour catégoriser les secteurs de recensement de la région métropolitaine de recensement de Trois-Rivières. Illustrons sa démarche en s'appuyant sur quelques observations tirées de son analyse :

- Trois-Rivières est souvent désignée comme étant l'une des villes les plus défavorisées du pays en ce qui concerne le taux de chômage, le taux de pauvreté ou le nombre de familles à faible revenu;²

¹ L'indice de Renaud tient compte de données relatives au revenu, à l'emploi, etc., pour calculer l'indice de statut économique. Renaud, J. et al. (1996). *Espace urbain et espace social : portrait de l'appellation des villes du Québec*. Éditions St-Martin, Montréal.

² La notion de faible revenu est étroitement liée aux coûts requis pour se nourrir, se vêtir et se loger compte tenu de la taille de la famille et de l'agglomération, alors que la notion de seuil de pauvreté tient aussi compte, plus largement, des coûts inhérents reliés à d'autres activités : transport, loisir, etc. Statistique Canada (1999). *Seuils de faible revenu*. Catalogue 13-551-X1B, p. 7

- Les personnes dont le statut socio-économique est le plus faible habitent des secteurs dont les caractéristiques (localisation, densité, histoire) sont nettement distinctes : les plus riches au nord, les plus pauvres au sud.
- Les quartiers composant la zone défavorisée (sud) de la région métropolitaine de recensement (RMR) sont plus vulnérables en ce qui a trait à la santé et au bien-être, que le taux de morbidité est plus élevé et que l'espérance de vie est plus faible compte tenu d'habitudes de vie plus délétères.

Sans doute très utiles quant à l'orientation des services en matière de santé et de services sociaux auprès des clientèles à risque, dit-on, ces quelques observations fragmentaires ont un effet stigmatisant et renvoient, à grands coups de pinceaux, à des univers clos dont il semble impossible de s'évader. Qu'en est-il de ces univers culturels sous-jacents et complémentaires à ces premières observations?

Pronovost (1993), intéressé par l'effet combiné du revenu, de l'emploi et du degré de scolarité, confirme que le premier axe de stratification, avant l'âge et le sexe, en matière de pratiques de loisir et culturelles, est le statut socio-économique.

La satisfaction reliée à la scolarité porte autant sur les cumuls d'activités, les genres et les contenus, et les choix d'établissements que les motivations sous-jacentes à la pratique culturelle. Il n'est pas d'étude qui ne mesure une différenciation aussi profonde du loisir et de la culture selon l'axe socio-économique.¹

S'il tire ses observations des résultats de grandes enquêtes, on peut comprendre qu'elles ont leurs limites et qu'elles ne disent pas tout quand, s'inspirant des analyses de Gryspeerdt (1974) et de Lalive d'Epinay et al. (1983), il s'intéresse au concept d'intérêt culturel de base pour expliquer la face cachée des pratiques de loisir et de culture. Il réfère alors à une culture apprise, difficile à cerner, propre aux milieux sociaux.

¹ Pronovost, G. (1993). *Traité de sociologie empirique, Loisir et Société*. Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy, p. 93.

(...) les jeunes, les personnes âgées, les quartiers dits populaires, les classes plus scolarisées, les « classes moyennes », les régions manifestent plus que des particularités culturelles. On pourrait encore traduire ce phénomène par la notion de « mode de vie », c'est-à-dire une structuration plus ou moins complexe de valeurs, d'attitudes et de comportements, en interaction étroite avec certains déterminants socio-démographiques.¹

Complémentairement aux déterminants socio-économiques principalement mis en lumière par les grandes enquêtes, que savons-nous de cette structuration de valeurs, d'attitudes et de comportements qui caractérise l'univers culturel des pauvres à Trois-Rivières? L'observation de Pronovost est à l'origine de cette démarche. Il fallait l'investiguer.

Plus spécifiquement, Langlois (1987, pp. 199-217) met en relief deux approches différentes, bien que complémentaires, pour extraire l'essence du concept pauvreté : la première, plutôt administrative, est reliée aux habituels seuils de pauvreté utilisant diverses méthodologies (le coût du panier de base assurant la subsistance ou la faiblesse du revenu dans un contexte socio-économique donné, ou le calcul du revenu minimum nécessaire à un certain niveau de vie) pour catégoriser les personnes en fonction d'une insuffisance de revenus indépendamment de l'appartenance à un milieu social; il bonifie cette approche en lui juxtaposant une dimension davantage qualitative, c'est-à-dire culturelle, en s'inspirant largement de la définition de Townsend (1970, pp. 1-45) qui précise que la pauvreté est « (...) un manque de ressources nécessaires à la pleine participation sociale aux activités valorisées dans l'ensemble de la société (consommation, vie politique, culturelle et artistique, loisir et travail ». Langlois ajoute que cette approche favorise l'émergence de facteurs autres qu'économiques quand elle intègre toutes les dimensions cristallisées dans ce concept : analphabétisme, pauvreté de la culture personnelle, isolement social, détérioration de l'état de santé, endettement chronique, usure de la force de travail.

¹ Ibidem., p. 98.

Pour décrire et comprendre la culture des personnes démunies, pauvres, il importe de privilégier une approche intégrée qui tient compte des dimensions économiques (quantitatives), sociales et culturelles (qualitatives) ainsi que des rapports entre celles-ci qui varient selon les milieux et les individus.

Lesemann (1995, p. 596) corrobore en précisant que la pauvreté ne se qualifie pas uniquement par une absence matérielle, mais aussi par une absence de relations sociales, de participation à la vie culturelle dans son milieu, qui risque de se traduire par une mise à l'écart, une exclusion caractéristique d'une pauvreté des moyens (pouvoir de décision, réseaux de relations, connaissances, informations, stratégies).

Ces dimensions qualitatives, qui pourraient fort aussi bien demeurer des abstractions, prennent la forme de traits culturels identifiables et analysables parce qu'intrinsèquement reliés aux attitudes, valeurs et comportements des individus dans leurs milieux sociaux.

Paquet (1989, pp. 102-109) s'interroge. « L'éducation à la santé des classes populaires n'implique-t-elle pas une relation entre deux cultures? » Elle répond elle-même à la question en illustrant sa démonstration à l'aide de traits caractéristiques de la culture des personnes pauvres, faisant ainsi ressentir l'absence de compréhension des intervenants dans le domaine de la santé parce que motivés par des valeurs et des objectifs professionnels différents.

Or, les valeurs inhérentes à la culture des intervenants semblent omniprésentes dans les types de services développés, alors que celles qui fondent la culture populaire sont méconnues et par conséquent absentes. Le goût du concret, le sens épicurien de la vie quotidienne, l'importance de l'affectif, les liens domestiques et du voisinage, les relations personnalisées et informelles, tout cela est régulièrement omis dans les services dispensés par les professionnels. On a plutôt tendance à instaurer des services qui s'inspirent des représentations de la santé des

intervenants, soit la conquête de la santé absolue, en ignorant les besoins propres du mode de vie des classes populaires.¹

« La pauvreté n'est pas nécessairement culturelle. Il y a des parents pauvres qui supportent leurs enfants. Pas besoin d'avoir un doctorat. Les parents des familles pauvres sont en mesure d'encadrer leurs enfants dans un cheminement scolaire »², affirme cette mère de trois enfants de Gaspé, invitée à commenter les intentions du gouvernement du Québec au sujet du décrochage scolaire dans les écoles situées dans les îlots de pauvreté au Québec. Qu'en est-il de cette culture apprise, difficile à cerner, propre aux milieux sociaux que Paquet caractérise en inscrivant quelques traits qualificatifs?

Plus précisément, quels sont les traits caractéristiques, tels que les manières de penser, de sentir et d'agir, objectives et symboliques, partagés par un ensemble d'individus qui nous permettraient de parler d'une culture propre, d'une sous-culture des personnes pauvres, si l'on considère les dimensions générales d'analyse reliées à l'individu (psychologiques) en interaction (sociales) dans son milieu de vie (environnementales)?

¹ Ibidem., p. 102.

² Pinard, M. (1999). *Le décrochage scolaire*. Témoignage dans le cadre de l'émission *Le midi quinze*, La radio de Radio-Canada, Université du Québec à Rimouski, 30 mars.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ses différentes révolutions, nous trouverons que l'établissement de la Loi et du droit de propriété fut son premier terme; l'institution de la magistrature le second; que le troisième et dernier fut le changement de pouvoir légitime en pouvoir arbitraire. En sorte que l'état de riche et de pauvre fut autorisé par la première époque, celui de puissant et de faible par la seconde, et par la troisième celui de maître et d'esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité et le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout à fait le Gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.¹

¹ Rousseau, J.-J. (1971). *De l'inégalité parmi les hommes*. Préface et commentaires par J.-L. Leclercle, Éditions sociales, Paris, p. 138.

CHAPITRE III

Des contributions essentielles

Compte tenu du niveau de subjectivité inhérente à l'interprétation des résultats, des appuis théoriques essentiels sont requis. Les auteurs mis à contribution le sont pour avoir conçu et rédigé un ou des ouvrages dits «classiques»¹. Les observations de Richard Hoggart au sujet des valeurs, attitudes et comportements des membres de la classe ouvrière anglaise lui ont permis de décrire des traits culturels qui les caractérisent et de faire une analyse pénétrante de leurs modes de résistance. Complémentairement, Oscar Lewis, qui s'intéresse aux déshérités des villes, a le mérite de donner la parole à ceux qui n'en ont pas et de noter minutieusement les traits caractéristiques de la culture de pauvreté. Ces deux premiers ouvrages sont particulièrement pertinents compte tenu de leur intérêt pour le vécu quotidien des personnes vivant dans un contexte de pauvreté.

Il fallait suppléer à notre faible niveau de connaissance en anthropologie en portant une attention particulière aux enseignements de J. Melville Herskovits et de Clyde Kluckhohn. Avec quels outils traite-t-on l'objet de recherche? Ces deux auteurs sont préoccupés tant par la définition des concepts qu'ils intègrent à leur démarche, par l'utilisation de méthodes de recherche appropriées que par la signification de tous les traits qui peuvent contribuer à circonscrire une sous-culture et une culture propre.

Michel de Certeau présente l'homme ordinaire comme quelqu'un qui peut braconner, bricoler dans le champ de l'autre, gestes qui composent aussi une culture. Producteur de pratiques signifiantes non récupérées par les industries de la

¹ Pour une énumération des textes retenus et lus, voir l'annexe 6.

consommation, le consommateur n'est pas une victime passive. Il fait des coups qui font état de sa capacité de résistance et d'affirmation. Complémentairement, Hoggart a démontré comment, même avec des moyens limités, les personnes pauvres ont fait preuve de résistance face aux modes d'information et de communication de leur époque.

Irving Goffman s'intéresse, comme un anthropologue, aux sourires, aux hochements de tête, aux formules de politesse, ces gestes banals que chacun d'entre nous exécute à l'occasion d'un mariage, d'une fête pour souligner un anniversaire, d'une rencontre sur le trottoir ou dans un ascenseur. C'est à ce répertoire de coups, apparemment insignifiants, qu'il réfère pour dire ce à quoi ressemble une culture.

Pour Henri Lefebvre, qui constate que les bonds qualitatifs sont rares parce que résultant de grands événements et des transformations qui leur sont inhérentes, c'est au vécu plutôt qu'au su qu'il faut s'intéresser. Ce sont les micro-décisions et les micro-adaptations, même si elles sont difficiles à cerner, qui participent à la transformation du quotidien. C'est la tonalité du discours quotidien, le non-dit du dit, qui fait son intelligibilité.

3.1 Des appuis

3.1.1 Hoggart, Richard

Même s'il n'utilise pas le mot, Hoggart s'emploie, tel que souligné par Passeron dans la présentation de l'ouvrage, à décrire et commenter le phénomène d'acculturation¹ des membres de la classe populaire en contact avec les nouveaux

¹ Ni dans le texte ni dans la bibliographie, Hoggart fait référence au célèbre *Mémoire pour l'étude de l'acculturation* de Redfield, Linton et Herskovits (1936) qui décrivent l'acculturation comme « l'ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu et direct entre des groupes d'individus de cultures différentes et qui entraînent des changements dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes ». Le Robert/Seuil, Dictionnaire de sociologie, Collection Dictionnaires Le Robert/Seuil, 1999, Paris, p. 2. De plus, Hoggart emprunte à Herskovits le concept de réinterprétation défini comme « le processus par lequel d'anciennes significations sont attribuées à des éléments nouveaux ou par lequel de nouvelles valeurs changent la signification culturelle de formes

messages culturels véhiculés par les industries culturelles de l'époque (la presse, la radio, la télévision, le cinéma). S'il y a emprunt, ce n'est pas au point d'une assimilation, c'est-à-dire d'une perte d'identité. Cette hypothèse est centrale dans l'œuvre de Hoggart qui s'empresse d'en étayer la preuve. Il réagit ainsi aux conclusions hâtives de ses collègues sociologues qui présentent les classes populaires comme « une gigantesque masse anonyme dotée de réponses conditionnées » et aux critiques ethnocentriques des petits bourgeois disqualifiant leurs valeurs et attitudes. Le passage d'une « culture populaire authentique » à une « culture de masse », idée répandue à l'époque, ne s'effectue pas sans résistance, sans affirmation et sans une transition obligée. Respectueux des règles inhérentes à l'enquête ethnographique, Hoggart bénéficie d'un statut particulier, celui d'observateur-participant, qu'il utilise adroitement pour mettre en relief les valeurs, les attitudes et les goûts de ceux et celles qui vivent dans des conditions sociales, économiques et sanitaires souvent précaires.

Ainsi, les traits culturels qu'il observe lui permettent de dépeindre les comportements culturels qui sont la source même de toute culture.¹ Il cristallise « la culture du pauvre » en lui donnant la forme d'une constellation d'attitudes caractéristiques : le sentiment très vif d'appartenir à un groupe (la famille et le voisinage); la conception d'un univers social composé d'« eux » et « nous »; la difficulté de manipuler les idées générales et abstraites et la facilité d'emprunter des idées toutes faites, stéréotypées; le goût des plaisirs immédiats... « des épicuriens de la vie quotidienne » qui ne pensent pas beaucoup à l'avenir; la recherche du « petit extra » qui rend la vie plus douce; le goût de la splendeur et de l'opulence que suggèrent la profusion et la violence des couleurs; une morale faite de puritanisme, de fatalisme et d'indifférence. Par-delà les « bariolages que

anciennes (1948) ». Voir Cuche, D. (2001). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Éditions de la découverte, Paris, p. 56.

¹ Mead affirme que les conduites des individus « sont la culture ». Voir Cuche (2001, p. 41).

proposent les ouvrages statistiques », Hoggart suggère « (...) d'appréhender dans les comportements ce qu'ils symbolisent et dépasser la lettre des déclarations pour découvrir la signification et pour déceler les valeurs profondes qui se dissimulent derrière les tournures idiomatiques et les conformismes rituels ». ¹

Conscient du danger que « le brave type de chez nous » devienne « le brave type de tous les pays » (1970, p. 400) tel que l'élabore la production hollywoodienne, il insiste pour démontrer aux diffuseurs et aux intellectuels porteurs de la culture lettrée que les membres des classes populaires ne sont pas des consommateurs passifs, idée chère à Certeau (1980). « La réalité est autrement ambiguë » précise-t-il (1970, p. 216). Il remet en cause certaines prétentions. « Est-ce concevable que ces tendances conduisent un jour à la création d'un public relativement homogène qui se présenterait comme un agrégat de groupes anciens et dont la passivité ferait la cohésion? » (1970, p. 241). Tout comme Herskowitz (1948), il observe et démontre que les gens du peuple s'approprient les changements de style proposés dans le monde de la chanson et de l'ameublement en les réinterprétant pour les intégrer, sans grands heurts, dans leur vie quotidienne. Il conclut en affirmant qu'

(...) il ne faut jamais oublier que les influences des industries culturelles n'ont qu'une action fort lente sur la transformation des attitudes et qu'elles sont souvent neutralisées par les anciennes. Les gens du peuple ne mènent pas une vie aussi pauvre qu'une lecture, même approfondie, de leur littérature, le donnerait à penser. (1970, p. 379)

Dans les mots qu'utilise Hoggart sont enchâssés des concepts, parfois abstraits, explicitant les composantes symboliques des comportements, tout autant que les

¹ Hoggart, R. (1970). *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie sur les classes populaires en Angleterre*. Les Éditions de Minuit, Paris, p. 42.

manifestations d'affection et de tendresse vis-à-vis de ceux et celles qu'il observe et qu'il aime comme ses égaux et auxquels il n'attribue pas le rôle de victimes.

3.1.2 Lewis, Oscar

Préoccupé par la rareté de la documentation au sujet de la culture de la pauvreté¹, plus particulièrement de la culture des « déshérités des villes » que les anthropologues ont négligée au profit de régions plus exotiques, Lewis a pour objectif de rendre compte des effets du processus d'industrialisation et d'urbanisation sur la vie personnelle et familiale. Des séjours successifs au Mexique l'amènent à faire la connaissance des membres de la famille Sanchez qu'il invite à faire le récit de leurs vies minutieusement enregistré. Cette approche scientifique minimise l'interprétation de l'analyste tout en lui permettant de croiser l'appréciation des informateurs pour en vérifier l'exactitude. Certeau (1980, p. 271) qualifie d'« œuvre pionnière » la contribution de Lewis quand il « donne la parole aux Enfants de Sanchez, point de départ de tant d'histoires de vies ».² Certeau précise la signification de cette prise de la parole par ceux qui en ont rarement l'occasion :

Manuel, paysan vagabond dans les bidonvilles de Mexico, désignait déjà une révolution culturelle lorsque, se croyant un salaud, il osait à peine (n'était-ce pas « visible »? disait-il) faire le rêve de « trouver les mots appropriés » pour « chanter la poésie de la vie » et « exprimer les passions les plus basses de la façon la plus belle ». Des mots pouvaient tout changer, comme une fenêtre dans une pièce close; ils pouvaient lui permettre de « gagner la bataille contre lui-même » et autoriser un autre type d'échange

¹ Lewis, O. (1966). *The culture of poverty*. Scientific American, Vol. 215, no 4, p. 19. « La rareté de la littérature sur la culture de la pauvreté est une mesure du peu de communication qui existe entre les très pauvres et le personnel appartenant à la classe moyenne qui porte en grande partie la responsabilité de l'accomplissement du programme antipauvreté. »

² Certeau, M. de (1993). *La culture au pluriel*. Éditions du Seuil, Paris, p. 161. « Toutes ces recherches tendent à restaurer comme donnée de la culture cette réalité à la fois marginalisée et fondamentale qu'Oscar Lewis appelait hier « la culture des pauvres ».

avec les autres. « Les hommes qui savent écrire ces choses rendent le monde plus habitable. »¹

Le mérite de Lewis est proportionnel aux critiques qui lui sont formulées à propos de la définition presque génétique du concept de culture : « En anthropologie, le mot culture implique essentiellement une certaine tradition du mode de vie retransmise de génération en génération. »² Ogien (1983, p. 62) commente la façon de Lewis de concevoir la culture : « En adoptant le point de vue de Lewis sur l'apprentissage, il nous faut accepter une représentation quasi biologique de la transmission culturelle. » Ce carcan conceptuel l'oblige à préciser la notion de pauvreté en respectant la même logique :

(...) la pauvreté est non seulement un état de privation économique, de désorganisation ou d'absence de quelque chose, mais elle présente également un côté positif dans la mesure où elle est douée d'une structure, d'un système de rationalisation et d'auto-défense sans lesquels les pauvres ne pourraient guère survivre. En bref il s'agit d'un mode de vie, remarquablement stable et persistant, transmis d'une génération à l'autre par l'intermédiaire des lignées familiales.³

Résultat de ses recherches au sujet de la pauvreté, Lewis (1966, p. 21) identifie quelques 70 traits⁴ caractéristiques de la culture de pauvreté qu'il répartit en quatre dimensions : « La relation entre la sous-culture et le reste de la société; la nature de la communauté vivant en « zone », la nature de la famille, et la

¹ Certeau, M. de. *La culture au pluriel*. Op. cit., p. 28. Le texte de Manuel Sanchez est inscrit dans l'ouvrage de Lewis (1963, p. 485).

² Lewis, O. (1963). *Les enfants de Sanchez*. Autobiographie d'une famille mexicaine, Gallimard, Paris, p. 29.

³ Ibidem., p. 29.

⁴ François Thuot (1976), du Service de recherche et d'évaluation de l'Université du Québec à Chicoutimi, présente la liste des traits culturels de la culture de la pauvreté de Oscar Lewis. La traduction est assumée par l'auteur. Voir *Le mode de vie au canton Tremblay (Saguenay) : étude des caractéristiques socioculturelles d'un milieu défavorisé* (1976), Annexe 1, p. 92.

structure des attitudes, des valeurs et du caractère de l'individu ». Même si ces traits culturels réfèrent à des réalités qu'il est possible d'observer, il importe de rendre compte de la relation dynamique qui les réunit ou les différencie. « L'ensemble de ces traits définit la culture de la pauvreté. Mais les relations entre les divers éléments de cet ensemble ne sont pas précisées » ajoute Ogien¹ au sujet de la liste de Lewis. Valentine est d'avis que l'abondante description de traits négatifs finira par occulter la présentation des traits positifs de la culture des pauvres et influencer l'opinion publique tout autant que ceux qui élaborent et administrent les programmes sociaux qui leur sont destinés.²

3.1.3 Herskowits, Melville J.

Dès la première page de son texte, Herskowits précise le sens du concept culture en s'appuyant sur la définition de Tylor : « (...) un tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la morale, les lois, les coutumes et toutes autres dispositions et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société »³. Si la culture détermine le sens de nos vies, elle s'impose rarement à notre conscience. Pourtant elle est apprise, elle n'est pas innée ou héritée. Pour lui, « la culture est ce qui dans le milieu est dû à l'homme (...) seul animal constructeur de culture »⁴. Si la culture est abstraite, elle est aussi concrète. Il utilise la notion d'enculturation pour illustrer comment s'effectue l'acquisition des comportements, dès les premières années de la vie, avec le support d'institution, comme l'école et la famille.

¹ Ogien, R. (1983). *Théories ordinaires de la pauvreté*. Presses Universitaires de France, Paris, p. 59.

² Valentine, C.A. (1969). *Culture and poverty, Critique and Counter-Proposals*. The University of Chicago Press, Chicago, pp. 63-69.

³ Herskowits, M.J. (1952). *Les bases de l'anthropologie culturelle*. Payot, Paris, p. 5.

⁴ Ibidem., p. 29.

Il traduit ses préoccupations éthiques quand il invite le lecteur à considérer le concept de relativisme culturel qui, « tout en reconnaissant les valeurs érigées pour guider sa propre vie, met l'accent sur la dignité inhérente à tout corps de coutumes et sur la nécessité d'une tolérance pour les conventions, même différentes des nôtres »¹. Sur le terrain, le laboratoire de l'ethnographe, il importe de respecter tant les personnes (croyances, rites, habitudes, valeurs, coutumes) que leur milieu de vie. Ces personnes sont aussi des informateurs qu'il se doit de bien choisir et d'observer dans le plus grand nombre de situations. Pour l'anthropologue, rien n'est anodin. Une donnée qui semble au premier abord relativement simple, un élément culturel, deviendra, réunie à d'autres, une constellation d'éléments ou un complexe culturel.

Herskowits porte une attention particulière aux concepts qu'il utilise. Seul ou avec d'autres chercheurs, il contribue à la définition des concepts acculturation et réinterprétation qui éclairent la dynamique des situations de contact entre une culture initiale et une culture preneuse. Par exemple, en réponse aux diffusionnistes qui privilégient l'étude de la transmission culturelle accomplie à l'aide de techniques de déduction, il s'associe à Linton et Redfield pour circonscrire le concept d'acculturation qui permet de décrire l'étude de la transmission culturelle en cours supportée par les techniques d'observation. « L'acculturation comprend les phénomènes qui résultent du contact direct et continu entre des groupes d'individus de cultures différentes, avec les changements subséquents dans les types culturels originaux de l'un ou de l'autre des deux groupes. »²

Poursuivant l'analyse du processus d'acculturation, Herskowits propose un concept nouveau qui sera largement adopté par l'anthropologie culturelle. En

¹ Ibidem., p. 71.

² Ibidem., p. 225.

situation de contact, chaque groupe effectue de nouvelles synthèses culturelles : « La réinterprétation est le processus par lequel d'anciennes significations sont attribuées à des éléments nouveaux ou par lequel de nouvelles valeurs changent la signification culturelle de formes anciennes. »¹

3.1.4 Kluckhohn, Clyde

Si la couleur de la peau et la texture des cheveux des individus sont déterminées par des gènes spécifiques, il n'est pas du tout certain que ces derniers soient aussi la source de ce que sont le tempérament ou les capacités intellectuelles. Plutôt, Kluckhohn (1964, p. 26) souligne que « la culture est cette partie de son milieu que l'homme a créé lui-même ». Il ajoute que « la culture est une façon de penser, de sentir et de croire »². La tâche de l'anthropologue est d'étudier le produit de cette activité mentale, c'est-à-dire : le comportement humain, la parole, les gestes, les activités des gens et leurs résultats tangibles, outils, maisons, champs, etc.³ L'observation objective lui permet d'identifier et de décrypter les interrelations entre les traits constants qui se manifestent dans le langage ou l'action. « Les traits de culture même les plus insignifiants, sont étroitement liés aux aspirations profondes d'un peuple. »⁴ Il importe de saisir et de décrypter « (...) ces signaux subtils auxquels la culture donne un sens »⁵. Ces traits de culture (1964, p. 137) prennent la forme de mimiques particulières, de postures et attitudes du corps, d'inflexions de voix, de traits de tempérament ou de caractère. Plus spécifiquement, l'étude du langage permet d'identifier des traits caractéristiques, des motivations fondamentales. « Un langage est une façon particulière de

¹ Ibidem., p. 259.

² Kluckhohn, C. (1964). *Initiation à l'anthropologie*. Charles Dessart, Bruxelles, p. 32.

³ Ibidem., p. 32.

⁴ Ibidem., p. 224.

⁵ Ibidem., p. 243.

regarder l'univers et d'interpréter l'existence. »¹ C'est une activité propre à l'homme que celle de manipuler des idées abstraites, de formuler des hypothèses et de proposer des interprétations à propos de ses comportements et de ceux des autres. Kluckhohn est d'avis que nos pratiques culturelles, c'est-à-dire l'ensemble des activités humaines, ont pour fonction de favoriser l'adaptation des individus à leur milieu tout autant que la survie de la société. Les individus s'adaptent de façons différentes selon leur appartenance à une région, à une classe sociale ou un groupe professionnel. Ainsi l'étude des sous-cultures permet de saisir la diversité et la richesse d'une culture.

Kluckhohn s'intéresse aussi aux rapports entre la personnalité et la culture. L'influence de la culture est telle « (...) qu'un enfant élevé dans une société étrangère acquiert les modes de vie et les traits de personnalité caractéristiques de sa race d'adoption »². La personnalité d'un individu est en grande partie déterminée et contrôlée par sa culture, plus précisément par les apprentissages techniques (les tables de multiplication) et normatifs (ne pas cracher par terre). Il précise que les anthropologues qui ont étudié la personnalité ont observé que celle-ci est façonnée par « (...) les orientations que la culture donne aux pulsions et aux besoins biologiques et sociaux ».³

3.1.5 Certeau, Michel de

Braconnage. Parcourir le texte de Certeau⁴ c'est aussi entendre, dans l'interligne, la voix de Hoggart qui justifie sa propre démarche. Certeau illustre les

¹ Ibidem., p. 194.

² Ibidem., p. 134.

³ Ibidem., p. 240.

⁴ Certeau, M. de (1980). *L'invention du quotidien*. Tome I, Arts de faire, 10/18. Même s'il ne le cite pas, Certeau emprunte à Hoggart des justifications presque identiques qui l'incitent à réagir. « Même la statistique n'en connaît presque rien, puisqu'elle se contente de classer, calculer et mettre en tableaux les unités « lexicales » dont les trajectoires sont composées, mais à quoi elles ne se réduisent pas, et de

potentialités qui s'offrent à l'homme ordinaire, « ce héros commun », qu'il présente comme un producteur plutôt qu'un consommateur, à qui il attribue le pouvoir de faire des coups dans le champ de l'autre, de bricoler, de braconner, d'utiliser des ruses ayant des origines millénaires¹ « (...) qui composent aussi, ce n'est pas exclusif, une culture » (1980, p. 11). Dans ce contexte, il définit la culture populaire comme

(...) une ratio « populaire », une manière de penser investie dans une manière d'agir, un art de combiner indissociable d'un art d'utiliser, des arts de faire (1980, p. 15).² L'objet de sa démarche consiste à procéder au repérage des usages silencieux et quasi invisibles « (...) des manières d'employer les produits imposés par un ordre économiquement dominant ». (1980, p. 11)³

Qu'il s'agisse de lire, parler, circuler, faire le marché ou la cuisine, l'homme ordinaire est producteur de pratiques significatives qui ne sont pas déterminées ni captées par les systèmes où elles se développent.

Producteurs méconnus, poètes de leurs affaires, inventeurs de sentiers dans la jungle de la rationalité fonctionnaliste, les

le faire en fonction de catégories et de taxonomies qui lui sont propres », p. 20. « (...) la logique productiviste elle-même, en isolant les producteurs, les a amenés à supposer qu'il n'y avait pas de créativité chez les consommateurs », p. 282. « ... il est toujours bon de se rappeler de ne pas prendre les gens pour des idiots », p. 296.

¹ Ibidem., « Une sorte de mêtis végétal, un savoir très ancien qui remonte à d'immémoriales intelligences avec les ruses et simulation de plantes ou de poissons », p. 22. La chenille pique la nervure d'une feuille pour en extraire le liquide empoisonné qui sert à la protéger. Une fois le poison écoulé, la chenille dévore la feuille devenue comestible. PBS Nature, Victims of the venom, 9 avril 1998.

² Bradbury, B. (1995). *Familles ouvrières à Montréal, Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*. Boréal, Québec. Cette historienne met en relief la contribution, négligée par ses pairs, des femmes qui ont eu recours à de multiples « stratégies de survie » pour traverser cette période difficile. Les familles pauvres de la période post-industrielle n'en font pas moins.

³ Les Trobians adaptent le jeu de cricket anglais. Les règles et le nombre de joueurs diffèrent. Ils accordent plus d'importance à la magie, aux maquillages de guerre, aux chants et à la danse. Ils préservent ainsi leur identité. *The Trobians, Introduction to culture*. Concordia University Télé Québec, 31 mars 1997. L'appropriation induit une réinterprétation conséquente. Voir Herskowitz (1952).

consommateurs produisent quelque chose qui a la figure des « lignes d'erre » dont parle Deligny. Ils tracent des « trajectoires indéterminées », apparemment insensées parce qu'elles ne sont pas cohérentes avec l'espace bâti, écrit et préfabriqué où elles se déplacent.¹

Certeau établit la distinction entre les tactiques et les stratégies. Les premières sont des occasions que saisit le faible pour faire des coups dans le champ des plus forts qui disposent du pouvoir, donc des stratégies. Par exemple, le lecteur se réapproprie le texte du concepteur. « Barthes lit Proust dans le texte de Stendhal. » « Le spectateur lit le paysage de son enfance dans le reportage de l'actualité » (1980, p. 24). Pour saisir l'insaisissable de la culture ordinaire, Certeau propose à l'observateur, au chercheur, d'adopter une attitude différente qu'il emprunte à Wittgenstein :

Ce n'est plus la position de professionnels, supposés cultivés parmi les sauvages, mais celle qui consiste à être un étranger chez soi. Un « sauvage » au milieu de la culture ordinaire, perdu dans la complexité de l'entendu et du bien-entendu commun. (1980, p. 52)

À l'appui, il cite Lévi-Strauss (1980, p. 62) qui a su « (...) classer une littérature apparemment hétéroclite, pour y déceler une « pensée sauvage » et une logique dans les corps constitués comme « étranges », et enfin renouveler de la sorte l'interprétation et la production de nos propres discours » (1980, p. 62).

Le sujet de ce livre, conclut-il, est l'analyse du « réseau de l'antidiscipline des consommateurs » (1980, p. 14). Ces formes de résistance « ... qui troublent les calculs fonctionnalistes (forme élitiste d'une structure bureaucratique). Ils ne peuvent pas s'apercevoir du caractère fictif qu'instille dans un ordre son rapport à la réalité quotidienne » (1980, p. 334).

¹ Ibidem., p. 82.

Dans un précédent ouvrage, *La culture au pluriel* (1974), qui tient dans la chronologie la position médiane commente Giard¹, Certeau prend la peine de différencier les sens dérivés du concept culture depuis la définition anthropologique proposée par Tylor (1871, p. 1) toujours utilisée comme référence crédible. Distinctement, il réfère alors « (...) aux traits de l'homme cultivé, au patrimoine des « œuvres » à préserver, à la compréhension propre à un milieu, à des comportements qui composent des cadres de référence et caractérisent une société à la différence d'une autre, à l'acquis, en tant qu'il se distingue de l'inné ainsi qu'à un système de communication, conçu d'après les modèles élaborés par les théories du langage verbal » (1993, pp. 167-169). Certeau est le seul auteur à établir et proposer les nuances qui illustrent l'évolution de ce concept central.

3.1.6 Goffman, Irving

Conscient du besoin humain d'avoir des contacts sociaux et de nouer des relations amicales, Goffman s'intéresse « (...) à quelques-uns des aspects dramatiques de la condition humaine »², plus particulièrement aux unités interactionnelles et non pas socio-structurales, c'est-à-dire aux parades, positions et expressions³. Les répliques adressées à ses collègues sociologues qui sont davantage préoccupés par une analyse macro-sociologique de la société sont aussi critiques quant à une attitude indifférente, voire négligente. « Se tenir par la main (...) ce fragment d'idiôme virtuel est rarement tenu pour digne d'une étude sérieuse » (1973,

¹ Certeau, M. de (1993). Éditions du Seuil, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard, Paris. « On pourrait mettre en série les trois livres de Certeau sur la culture, *La Prise de parole* (1968), *La culture au pluriel* (1974) et *L'invention du quotidien* (1980) », p. VII.

² Goffman, I. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Les Éditions de Minuit, Paris, p. 22. En référence aux problèmes de mise en scène; aux sentiments de honte justifiés et injustifiés; à une attitude ambivalente envers soi-même et envers le public.

³ Goffman, I. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*. Les Éditions de Minuit, Paris, p. 186.

p. 223, vol. 2). Sans le nommer, Goffman effectue à son tour une « parade » quand il argumente et commente les observations de Riesman (1964) à propos de la foule solitaire.¹

À la manière d'un éthologue, qui s'intéresse aux comportements animaux dans leurs milieux naturels, il adopte la méthode d'observation naturaliste non systématique pour mettre en relief la signification des sourires (1973, p. 157, vol. 2). et des hochements de tête même si ces actes de sympathie paraissent insignifiants². Les humains sont des acteurs sociaux auxquels il reconnaît un caractère sacré tout comme Simmel quand il utilise l'image d'« une sphère idéale qui entoure chaque être humain » et Durkheim qui affirme que « la personnalité humaine est chose sacrée » (1973, p. 70, vol. 1). Ponctuellement, il invite le lecteur à prendre note de l'influence de l'idéologie morale officielle qui définit des attributs personnels convenables, des valeurs associées au comportement corporel, des vertus d'éducation pour lesquelles la religion chrétienne a joué un rôle important (1973, p. 178, vol. 2). Tous les comportements des individus sont empreints d'une moralité qui les influence sans qu'ils s'en rendent compte. À cette omniprésence de la morale, il répond que, « bien que (...) la vie quotidienne soit enserrée dans un réseau de conventions morales », « (...) il n'est pratiquement aucun acte social qui, en lui-même, n'est plus convenable ou, du moins, excusable dans un certain contexte ».³

¹ Ibidem., *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*. Les Éditions de Minuit, pp. 136-137. « Pourtant, il (le comportement des individus) montre bien qu'entre personnes qui ne se parlent pas et qui ne sont pas « ensemble », il peut y avoir des interactions significatives. L'idée que chacun est seul dans la foule, atome anonyme, est une vérité littéraire, mais ce n'est pas la vérité des scènes de vies réelles. Solitaire, l'individu peut l'être, mais aussi pourvu de parades toutes prêtes qu'un sourd-muet dans une réception.

² Goffman, I. (1974). *Les rites d'interaction*. Les Éditions de Minuit, Paris, p. 7. « Le matériel comportemental ultime est fait de regards, de gestes, de postures et des énoncés verbaux que chacun ne cesse d'injecter, intentionnellement ou non, dans la situation où il se trouve. Ce sont là des signes externes d'une orientation et d'une implication, d'états d'esprit ou de corps que l'on considère rarement en fonction de l'organisation sociale où ils s'insèrent. »

³ Ibidem. *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, pp. 332 et 336.

Rocher (1999, pp. 638-639) présente Goffman comme ayant une pensée originale se situant à la limite de la sociologie, de la psychologie sociale et de la phénoménologie¹. Il fait comprendre la culture de manière concrète à partir des simples gestes de la vie quotidienne. Pour Goffman, chaque personne, chaque groupe et chaque société ont, semble-t-il, un répertoire (de coups) qui leur est propre. Et c'est en partie à ce répertoire que l'on se réfère quand on demande à quoi ressemble « vraiment » une personne ou une culture (1974, p. 16). Plus spécifiquement, il s'intéresse, dans le contexte de la société nord-américaine, aux comportements des « (...) criminels, et ces autres hors-la-loi que sont les enfants, les comiques, les saboteurs et les fous reconnus »² pas tellement parce qu'ils sont différents des nôtres, « (...) sur ce point, nous nous valons tous », mais pour la remise en question qu'ils provoquent quant à nos propres comportements et croyances³. Il utilise le comportement du maniaque...

qui renonce à tout ce qu'une personne peut être et tout ce que nous retirons de nos rapports mutuels (...) pour nous rappeler la réalité de ce tout et sa pauvreté, comme une leçon qu'il nous donne et qui ressemble à peu de choses près à celle que nous enseignent tous les gêneurs qui ne restent pas à leur place.⁴

¹ Ibidem. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, p. 229. Goffman privilégie une approche interdisciplinaire pour l'étude de la « personnalité » en « interaction » dans la « société ».

² Ibidem. *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, p. 247. Inclurons les personnes pauvres.

³ Ibidem. *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, p. 247. « Ces errants nous importent non pas pour la leçon qu'ils nous donnent quant à ce que nous faisons nous aussi au plus profond de nous-mêmes, mais pour la lumière constante que leur situation projette sur ce que nous faisons quand nous faisons ce que nous faisons. Une ethnographie radicale doit prendre pour objet central les personnes ordinaires qui font des choses ordinaires. Que s'accomplit-il pendant ces actes? Que présupposent activement ces actions. Si nous ne parvenons pas à trouver des réponses neuves et générales à ces questions, il faudra admettre que nous avons échoué et nous devons nous voir plus comme de mauvais techniciens que comme de mauvais naturalistes. »

⁴ Ibidem. *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, p. 361.

Pour Goffman, la « sociologie des circonstances » a pour objet l'étude des comportements mineurs dont les interactions de face à face (les noces, repas de famille, relations professionnelles, les guerres, les foules, les couples, les flâneries, les rencontres de hasard). Des observations fines qu'il consigne dans des rapports de recherche, il y extrait des enseignements qu'il semble s'approprier pour lui-même, comme personne, et qu'il semble vouloir partager, convivialement avec le lecteur, cet « auditeur qui augmente d'un degré son intérêt » pour découvrir des leçons de vie décryptées de la vie quotidienne, d'ici et d'ailleurs.¹

3.1.7 Lefebvre, Henri

Lefebvre avoue ses erreurs. Alors que la première version de la *Critique de la vie quotidienne* tentait de révéler ce qui s'y cache et que la seconde traduisait un effort pour le transcender, la troisième version a pour objet de créer le quotidien en acceptant son ambiguïté, c'est-à-dire en le métamorphosant. Conscient de la puissance du marché mondial qui récupère tout ce qui est « marchandisable », y inclus la culture et le sexe, pour l'homogénéiser, il affiche, tout comme Hoggart et Certeau, un optimisme réaliste quant aux résistances que les individus lui opposent parce qu'ils occupent le champ des micro-décisions. La révolution, dit-il, « (...) implique la transformation radicale de la société (...), n'a de sens que dans la transformation du quotidien (...), ce qui implique un développement qualitatif, une autre manière de vivre, une autre forme de pensée, un autre mode d'existence des rapports sociaux ».² À la différence de ses successeurs, il souhaite assouplir et élargir la pensée marxiste, la réformer. Ainsi, il présente Marx comme

¹ Ibidem. *Les rites d'interaction*, p. 104. « Ces deux tendances, le locuteur qui atténue d'un cran ses expressions et l'auditeur qui augmente d'un degré son intérêt, chacun à la lumière de la qualité et des exigences de l'autre, forment le pont que les individus jettent entre eux et sur lequel ils s'engagent momentanément dans une communion mutuellement soutenue. Cette étincelle, et non l'amour sous ses formes les plus visibles, est ce qui illumine le monde. »

² Lefebvre, H. (1981). *Critique de la vie quotidienne*. Tome III, De la modernité au modernisme (Pour une métaphilosophie du quotidien), p. 163.

un penseur du négatif et non de l'économique, de l'historique ou des techniques. Trop souvent, on oublie que la pensée la plus profonde de Marx induisait l'auto-négation : la fin de toutes les classes, la fin du salariat et, par conséquent, la fin du travail et celle de la classe ouvrière elle-même (1981, p. 93).

Critique face à ses collègues sociologues qui « ... distinguent les classes selon le critère de distinction (...) sans expliciter le lien qui les lie à leurs propres groupes »¹ et à cette forme de connaissance empirique qui réduit le savoir au quantitatif², il propose de considérer ce qui se passe sur le terrain, dans le quotidien. Si les changements importants, proches du bond qualitatif, sont rares parce que reliés à des décisions politiques ou issus d'événements graves, ceux qui se situent au niveau du quotidien sont imperceptibles, mais qualitatifs et décisifs. « C'est l'événement qui change le quotidien. »³

Le quotidien comprend l'ensemble des actes journaliers, c'est le vécu (les émotions, les affects, les habitudes, les comportements et aussi l'abstraction) qui n'est pas cumulatif. Aux dépens du savoir, le vécu est valorisé parce que c'est le fil d'Ariane qui permet de comprendre la société moderne. C'est l'extraordinaire, « l'extra-quotidien » qui tend à rompre le quotidien. Il importe de « (...) laisser place aux songes, aux rêves, aux fantasmes, à tout ce que l'on nomme « imaginaire », mais surtout aux « scènes » dont on sait qu'elles le purgent par une catharsis élémentaire »⁴. C'est la banalité du discours quotidien, le non-dit du dit, qui fait son intelligibilité. Même si les transformations du

¹ Ibidem., p. 115.

² Ibidem., p. 117. « L'accumulation des faits, des données, des chiffres, prouve ce qu'elle veut prouver et pourtant ne prouve rien. »

³ Ibidem., p. 65.

⁴ Ibidem., p. 73.

quotidien sont subtiles et difficiles à cerner, Lefebvre valorise les micro-décisions et les micro-adaptations au détriment du global et de la théorie.

L'État participe lui aussi à la gestion du quotidien qu'il contrôle et façonne sauf pour ce qui est des micro-décisions dans lesquelles se retrouve et s'éprouve la liberté. Dans l'appareil étatique qui ne s'intéresse pas à ce qui semble insignifiant, il y a toujours des fissures, des interstices, des intervalles qu'il est possible d'exploiter pour y braconner (1981, p. 126). Le lecteur lit Certeau dans le texte de Lefebvre. Tactique à la portée des petits, il bricole dans le champ de l'autre qui n'est pas sans stratégie. Peut-être y prépare-t-il un coup pour retrouver sa liberté.

Dégager les possibles de l'impossible, une perspective optimiste qui habite Lefebvre et cohabite avec un réalisme critique. Il garde un œil de côté tandis que l'autre s'occupe des affaires en cours¹, ce qui lui permet d'en exprimer la contrepartie.²

On sait que se constituent parmi les gens « hors circuit » des circuits, réseaux et filières parallèles ou secondaires, une économie souterraine qui permet aux gens de survivre sans toujours leur éviter la dégradation. À la limite, contrepartie de l'errance élitique des gens qui se déplacent en « jet » et vont de place en place, se trouve le nomadisme de la pauvreté, errance de la misère.

3.2 La leçon

Très peu d'auteurs, sauf Hoggart, ont investi savoirs, savoir-faire et savoir-être pour dépeindre les attitudes et les comportements caractéristiques et en extraire l'essence symbolique propre à la culture des personnes pauvres. Non seulement y consacre-t-il tout son talent, mais dans l'interligne de son texte, on peut ressentir

¹ Goffman (1973, p. 233, vol. 2) rend compte de la spécialisation de l'individu qui le rend apte à se couper en deux.

² Lefebvre, H. Ibidem., p. 87.

qu'il a épousé une cause qu'il défend avec amour, sans en affecter l'argumentation, contre les préjugés ethnocentriques qui sont formulés à l'endroit « des gens du peuple » par les tenants de la culture « lettrée », bourgeoise. Il utilise la délicate position de l'observateur-participant en maintenant un rapport distancié entre lui et l'objet de recherche. Il réalise le paradoxe de l'observation objectif-subjectif qu'il utilise comme un avantage, ce à quoi certains auteurs souscrivent en s'appuyant sur l'impossibilité d'être entièrement objectif.

Lewis démontre, lui aussi, une grande sensibilité à l'endroit des « déshérités des villes » qu'il invite, dans une œuvre pionnière souligne Certeau, à prendre la parole pour se raconter. Méthodologiquement respectueux, il expose le témoignage d'informateurs qu'il choisit pour tisser des récits de vie qu'il juxtapose pour en vérifier l'exactitude. Cette approche différente et originale pour circonscrire la « culture de la pauvreté » lui permet de confectionner une longue liste de traits plutôt négatifs que positifs pour lesquels il ne propose que très peu d'interprétation symbolique. De plus, il utilise une définition à connotation génétique des concepts « culture de pauvreté » et « pauvreté » qui lui a valu maintes critiques justifiées. Lewis est un bon exemple de ce qu'il faut faire et ne pas faire.

Pour qui n'a fait aucune étude en anthropologie, étudier le texte d'introduction à l'anthropologie culturelle de Herskovits constitue une véritable propédeutique. Non seulement le suggère-t-il, mais il définit systématiquement tous les concepts clés qu'il utilise dont celui de culture. Il invite le chercheur à adopter une attitude empreinte de relativisme culturel, c'est-à-dire de respect et de dignité envers les personnes dont les croyances sont autres que les siennes. Il reconnaît le mérite de ses collègues, Linton et Redfield, à qui il s'associe pour définir le concept d'acculturation. Ses recherches l'amèneront, par la suite, à préciser le sens du concept réinterprétation qui sera adopté par l'anthropologie culturelle. Soucieux

d'une approche méthodologique appropriée, il préconise l'observation directe dont il décrit minutieusement les différents aspects. Pour lui, rien est anodin, tout est significatif.

La définition de la culture proposée par Kluckhohn n'a pas d'origine génétique. La culture est apprise avec le support des institutions que sont la famille et l'école. La culture est une façon, propre à chacun, de concevoir le monde, son environnement, ses relations avec les autres. Il privilégie l'observation objective des traits et leurs interrelations. Pour Kluckhohn, les traits qui semblent les plus significatifs sont révélateurs d'une culture propre. L'étude des sous-cultures permet de saisir toute la diversité et la complexité d'une culture. Il est l'un de ceux qui se sont intéressés aux rapports qu'entretiennent la personnalité et la culture qui influencent la première d'une manière définitive.

Tout comme Hoggart, Certeau réagit quant aux conclusions des tableaux statistiques et vis-à-vis de ceux qui prennent les gens pour des idiots. Son texte est un appel à la résistance. L'homme ordinaire (ce qui inclut les personnes pauvres) qu'il présente comme un héros commun est en mesure de faire des coups, de braconner en utilisant des tactiques à la mesure de ses moyens dans le champ du plus fort. Les consommateurs (incluant les personnes pauvres) ne sont pas naïfs. Plutôt, ce sont des producteurs qui ont le pouvoir de réinterpréter les produits qui leur sont offerts, idée chère à Hoggart. Lire, circuler, parler, faire le marché, cuisiner sont présentées comme des pratiques signifiantes. Bien que ça ne soit pas que ça, la culture c'est aussi ça. Il est le seul chercheur qui propose des nuances quant aux sens différents dont le concept culture est porteur. Pour connaître et reconnaître la culture populaire, il emprunte à Lévi-Strauss l'idée d'adopter une attitude différente, celle d'être un « sauvage », un « étranger chez soi ».

Préoccupés par une démarche intellectuelle rigoureuse, Goffman et Herskovits sont les deux chercheurs qui affichent une préoccupation de tous les instants quant

à la précision des concepts qu'ils utilisent. Goffman privilégie un angle d'analyse micro-sociologique pour définir la culture, ce répertoire propre à chaque personne, groupe, société. Il signifie ainsi à ses collègues sociologues, partisans d'une approche macro-sociologique, qu'ils ont oublié, voire négligé le champ des micro-interactions de face à face qui contribuent à circonscrire le relief et les contours d'une culture. Supportées par une méthodologie qui s'appuie sur l'écoute et l'observation directe, ses observations sont teintées d'un relativisme culturel omniprésent qui met en valeur le sacré et la dignité des personnes en toutes circonstances. Il considère les saboteurs et les fous reconnus (y inclus les personnes pauvres) comme des miroirs réfléchissant et éclairant nos propres comportements et croyances. De ses rapports de recherche, il en tire des leçons de vie qu'il partage comme des clins d'œil intimes avec le lecteur. Il l'invite à « braconner » dans son texte, c'est « la leçon des leçons » dirait Hoggart.

Attentif aux erreurs inhérentes aux précédentes versions de la *Critique de la vie quotidienne*, Lefebvre manifeste un intérêt pour les résistances que les individus sont en mesure d'opposer au marché mondial qui n'hésite pas à prendre les moyens qui s'imposent pour « marchandiser » la culture et le sexe. Le vécu s'oppose au su et au connu. Il s'intéresse au vécu quotidien sur le terrain plutôt qu'au savoir quantitatif. Ce sont les gestes banals et le non-dit du dit qui font l'intelligibilité du quotidien. L'imaginaire permet de rompre avec le quotidien. Les micro-décisions et les micro-adaptations des individus aux événements sont imperceptibles parce que difficiles à cerner et pourtant combien significatives. Il propose de dégager les possibles de l'impossible dans une perspective optimiste bien que réaliste.

« Quand on fait du terrain, il est rare que l'on revienne bredouille. »¹

¹ Stéphane Bureau, animateur de Le Point qui suit le Téléjournal de Radio-Canada, en reprise le 11 juillet 2001, s'entretient avec Yves Coppens, paléontologue, au sujet du squelette de Lucy et d'un mammoth trouvé dans le permafrost albertain.

CHAPITRE IV

Les pauvres ont une culture qui leur est propre

C'est dans le « paysage imaginaire d'une recherche » qu'une idée surgit et petit à petit prend la forme d'une hypothèse qui, si l'occasion se présente, suite à une démarche rigoureuse, est validée ou invalidée. Le passage de l'intuition à sa formalisation oblige la formulation d'une hypothèse de recherche. Dans ce contexte, induisons que la sous-culture des personnes économiquement démunies, composante dynamique de la culture québécoise, comporte des dimensions et des variables multiples qui se prêtent à l'observation, à l'analyse et à l'interprétation symbolique de manière à en dépeindre les contours les plus significatifs et distinctifs. L'intention a pour objet de procéder à l'identification des traits caractéristiques qui prennent la forme de comportements, d'attitudes et de valeurs qui autorisent à conclure quant à une sous-culture propre, comme c'est le cas quand on réfère à la sous-culture des délinquants, des homosexuels, des jeunes, des retraités, par exemple. La différence affirme d'Epinay¹ réfère à l'identité du groupe, sa spécificité, son autonomie.

Pour Goffman (1974, p. 16), « (...) chaque personne, chaque groupe et chaque société en a, semble-t-il, un répertoire qui lui est propre. C'est en partie à ce répertoire que l'on se réfère quand on demande à quoi ressemble « vraiment » une personne ou une culture ». En complément (1974, p. 42) il ajoute :

Et si une personne ou un groupe ou une société particulière paraît avoir un caractère unique et qui lui est propre, la raison en est que les éléments

¹ D'Epinay, C. L. d', Bassand, M., Christie, E., Gros, D., (1983). *Temps libre, culture de masse et cultures d'aujourd'hui*. Éditions Pierre-Marcel Favre, Lausanne, p. 235.

communs de la nature humaine possèdent chez elle un ton et une combinaison particulières : peu de fierté au lieu de beaucoup; plutôt que d'obéir aux règles, un effort général pour les enfreindre sans risque.

Cuche¹ rappelle que pour Tylor, tous les humains étaient des êtres de culture à part entière et la contribution de chaque peuple au progrès de la culture était digne d'estime. Si Tylor est l'« inventeur » du concept scientifique de culture, Boas est, lui, l'inventeur de l'ethnographie, précise Cuche.² Pour Boas, souligne-t-il³, chaque culture représente une totalité singulière dont il faut chercher ce qui en fait l'unité; chaque culture est unique, spécifique. Chaque culture est dotée d'un « style » particulier qui s'exprime à travers la langue, les croyances, les coutumes.

Respectueux de la contribution de Boas à qui l'on doit la conception anthropologique du relativisme culturel comme principe méthodologique, Cuche⁴ intègre celle de Grignon et Passeron (*Le savant et le populaire*, 1989) qui mettent en relief l'importance de l'originalité d'une culture comme unique référence.

Dans cette perspective, recourir au relativisme culturel, c'est postuler que tout ensemble culturel tend vers la cohérence et une certaine autonomie symbolique qui lui confère son caractère original singulier et qu'on ne peut analyser un trait culturel indépendamment du système culturel auquel il appartient, qui seul peut en livrer le sens.

Hoggart s'est employé à démontrer que l'influence des nouveaux messages culturels diffusés à l'intention des classes populaires par la presse, la radio, la télévision ou les cinémas de quartier, n'était pas aussi grande que le prétendaient ses collègues sociologues, statistiques à l'appui. Il a illustré comment les attitudes traditionnelles, les comportements et les valeurs propres à la culture de l'homme ordinaire de l'époque n'ont

¹ Cuche, D. (2001). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Éditions La Découverte, Paris, p. 18.

² Ibidem., p. 18.

³ Ibidem., voir pp. 20, 21 et 22.

⁴ Ibidem., p. 114.

pas subi l'influence anticipée. Les gens du peuple se sont adaptés : ils ont ignoré certains messages et réinterprété d'autres. Dans les premières pages de son ouvrage *La culture du pauvre*, il formule son hypothèse sous forme de préoccupation et de questionnement : « Que vaut mon opinion selon laquelle, comme je l'expose dans la seconde partie de l'ouvrage, les changements récents des sociétés industrielles tendent à déposséder les classes populaires du meilleur de leur culture propre? »

Même si Kluckhohn (1964) ne s'est pas particulièrement attardé à la problématique de la culture populaire, son approche anthropologique de la culture est éclairante à maints égards. Il précise que la culture d'une collectivité est un ensemble de modes de vie caractéristiques et que celle de tout individu est intimement reliée à l'héritage social qu'il acquiert de son milieu. L'identité culturelle d'un groupe ou d'un sous-groupe se manifeste à travers les ensembles de traits objectifs et symboliques qui prennent différentes formes : un système de pensée propre, un langage révélateur d'un comportement culturel, la valeur symbolique de certaines activités, des comportements, des gestes, des mimiques particulières, des outils, des habitations, des vêtements, des rites, des règles, des normes, des postures, des inflexions de voix, des traits de tempérament, de caractère, des manières de réagir à des événements... L'ensemble de ces traits caractéristiques permet de tracer les contours d'une culture propre, distincte, à laquelle les membres d'une collectivité s'identifient et adhèrent.

(...) par négligence ou par manque de moyens, l'édition française avait omis de publier ces Carnets d'enquêtes, alors que Zola n'hésitait pas à dire : « (...) Le moindre document humain (...) prend aux entrailles plus fortement que n'importe quelle combinaison imaginaire ».

Qui sait, même? Si Zola vivait aujourd'hui, n'aurait-il pas eu recours, lui aussi, au truchement du magnétophone qui donne, pour la première fois et avec exactitude, la parole aux plus humbles que l'écrit a toujours éloignés, pour faire connaître, et sur le vif, la mémoire populaire, indéfiniment ignorée pendant des siècles au profit de la mémoire et de l'interprétation des clercs?¹

¹ Malaurie, J. (1986). *Introduction aux Carnets d'enquêtes d'Émile Zola*. Plon, Paris, p. 3.

CHAPITRE V

La méthodologie

5.1 La structure de preuve

S'appuyant sur la typologie des structures de preuve de Gauthier (1995, p. 171)¹, la stratégie de recherche s'inscrit dans le contexte d'une démarche de type descriptif à cas multiples. La nature de l'objet de recherche nécessite de procéder à une description minutieuse et systématique de toutes les variables (les traits distinctifs), de manière à identifier un ensemble de caractéristiques générales (Kluckhohn, 1964) de la sous-culture propre aux personnes démunies.

La validité interne de stratégie de preuve repose sur une définition claire et opérationnelle des concepts de culture, sous-cultures et de trait culturel ainsi qu'un modèle d'analyse éprouvé tant par des anthropologues (Herskovits, 1952; Lewis, 1963; Kluckhohn, 1964) dont les ouvrages demeurent des classiques que par des sociologues (Hoggart, 1970; Goffman, 1973 et 1974; Certeau, 1974 et 1980; Lefebvre, 1981). Le texte de Hoggart qui s'est plus spécifiquement intéressé à la « culture du pauvre » en est toujours un de référence.

5.2 La population à l'étude

La population cible est constituée des résident(e)s à faible revenu des unités écologiques d'analyse « problématiques » de la région métropolitaine de

¹ Selon la typologie des paradigmes de recherche en sciences sociales de Gauthier (1995, p. 127), la stratégie de recherche est aussi de type phénoménologique, c'est-à-dire caractérisée par l'utilisation d'une méthode hypothético-inductive privilégiant l'interprétation que le sujet donne aux événements qu'il vit.

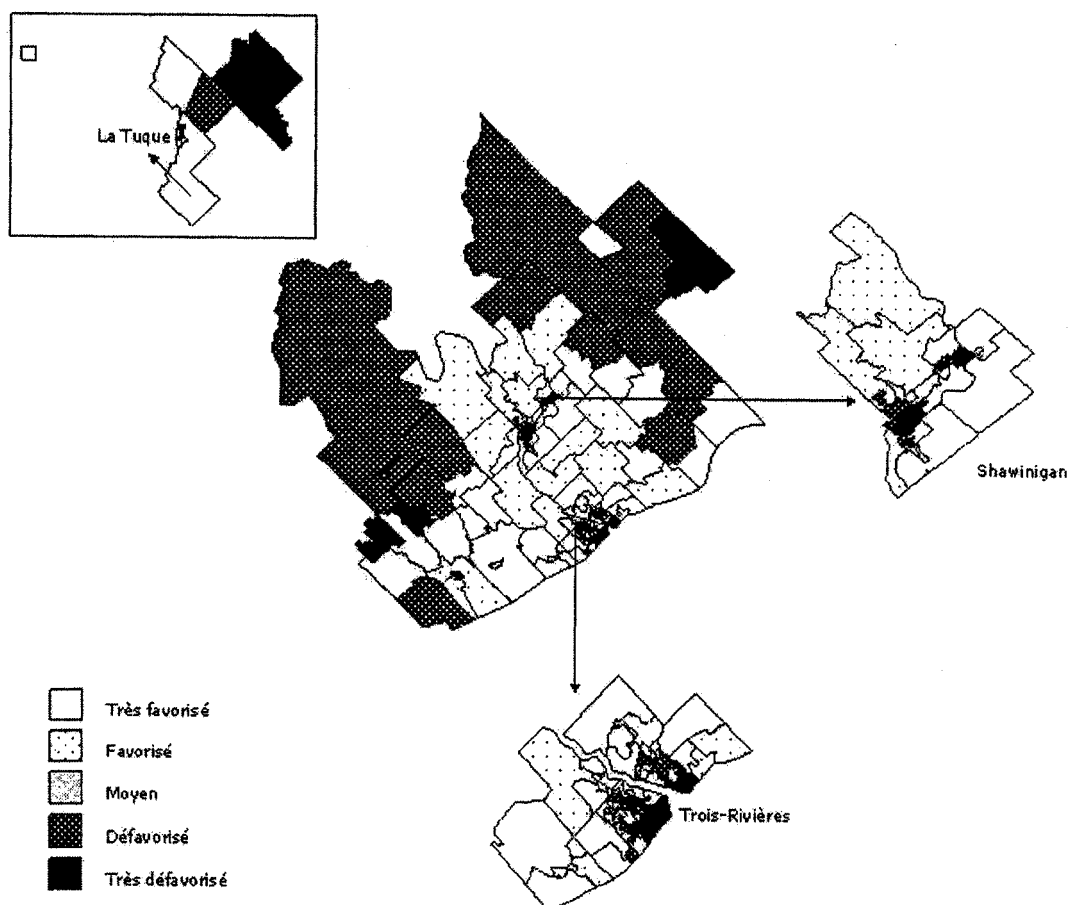
recensement de Trois-Rivières¹. Le commentaire de Boisvert formulé en 1986 prévaut toujours : « Les plus riches au Nord, les plus pauvres au Sud ». Les caractéristiques sociales, économiques et culturelles se résument ainsi : des personnes à faible revenu, dont le niveau de scolarité est faible, qui sont en situation de chômage ou qui reçoivent des prestations d'aide sociale et qui habitent un quartier problématique où les taux de signalement, d'inoccupation et de suicide sont élevés. Boisvert et Pépin² commentent cette situation.

Elles forment, à l'évidence, le contingent des UEA les plus problématiques. Plus particulièrement, le cinquième de ces UEA compte un taux de signalements de plus de 200 pour mille, dont une à 381 pour mille; cinq d'entre elles affichent un taux de suicide supérieur à 50 pour dix mille; trois présentent un taux d'inoccupation de 60 %; une a un taux de chômage de 30 %; une a un taux d'inoccupation de 76 %, 40 % de familles monoparentales et de 40 % de personnes faiblement scolarisées.

¹ Boisvert, R., Pépin, M., Hallé, C. (2004). *Les inégalités de santé et de bien-être en Mauricie et au Centre-du-Québec : une analyse écologique (phase II)*. Rapport de recherche, Direction de la Santé publique. Voir p. 18, carte 5 – Indice de défavorisation, recensement 2001 : ensemble des UEA de la Mauricie. Voir p. 14, Carte 4 – Inégalités socioéconomiques 1991-2001, agglomération métropolitaine de Trois-Rivières. Voir aussi p. 40, Tableau 17 – Unités écologiques d'analyse (UEA) problématiques.

² Ibidem., p. 40.

**Carte 5 – Indice composite de défavorisation, recensement 2001 :
ensemble des UEA de la Mauricie¹**



¹ L'indice de défavorisation de la Mauricie explique 61,5 % de la variance observée et se compose des indicateurs suivants : revenu moyen, taux d'inoccupation, pourcentage de familles monoparentales, pourcentage de gens qui vivent seuls, pourcentage de personnes faiblement scolarisées et taux de chômage; l'indice du Centre-du-Québec explique 61,4 % de la variance observée et se compose des indicateurs suivants : revenu moyen, pourcentage des personnes ayant un bacc, pourcentage des gens faiblement scolarisés, taux d'inoccupation.

**Carte 4 – Inégalités socioéconomiques 1991-2001,
agglomération métropolitaine de Trois-Rivières**

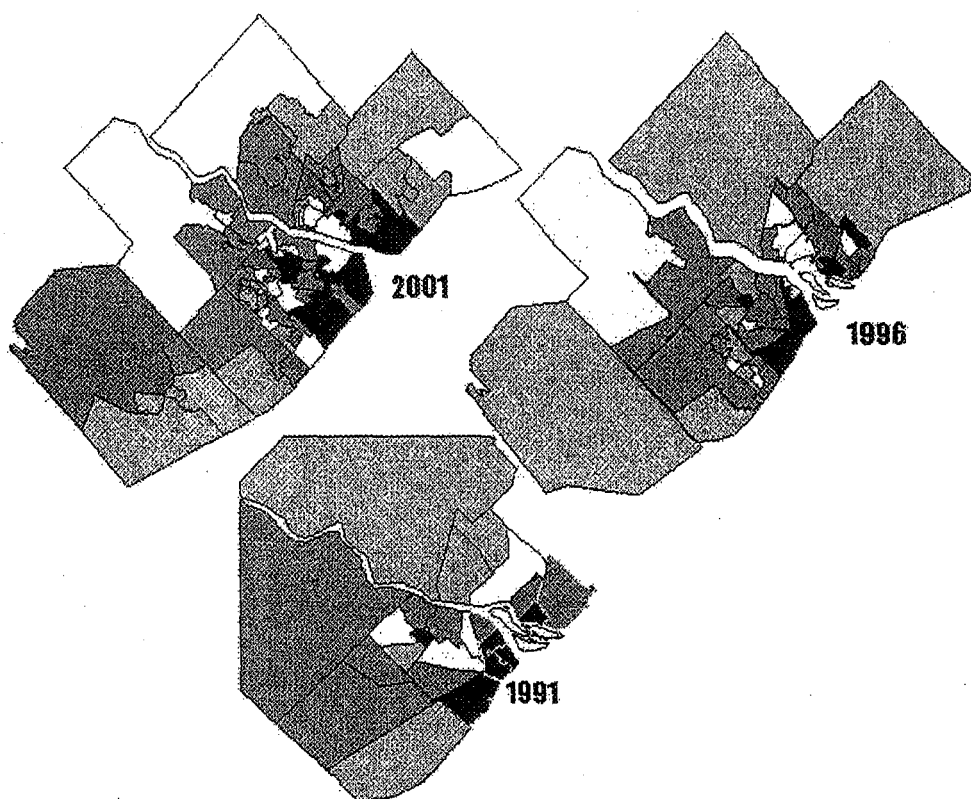


Tableau 17 – Unités écologiques d'analyse (UEA) problématiques

uea	Municipalité	Quartier	Indice socio-sanitaire	Indice socio-économique
24	Shawinigan	Saint-Pierre	1,65784	1,678
25	Shawinigan	Centre-ville	1,31173	2,854
26	Shawinigan	Saint-Marc	2,59202	2,992
27	Shawinigan	Christ-Roy	2,8455	2,749
28	Shawinigan	Sainte-Croix	1,05637	1,771
35	Shawinigan-Sud	Centre	1,44117	1,244
45	Grand-Mère	Auberge Grand-Mère	1,51211	1,09
46	Grand-Mère	Saint-Paul	1,85785	1,634
57	Louiseville	Centre-ville Ouest	1,25152	1,5
76	Cap-de-la-Madeleine	Sainte-Madeleine	1,06585	1,306
79	Cap-de-la-Madeleine	Saint-Eugène	1,46151	1,101
81	Cap-de-la-Madeleine	Saint-Odilon Ouest	1,0529	1,128
92	Cap-de-la-Madeleine	Saint-Lazare Sud	1,67472	1,523
102	Trois-Rivières	Saint-Jean-de-Brébeuf Centre	1,819	4,225
106	Trois-Rivières	Notre-Dame-des-Allégrosses	3,3858	2,278
107	Trois-Rivières	Sainte-Cécile	3,55208	2,363
108	Trois-Rivières	Immaculée Conception	3,00328	1,32
109	Trois-Rivières	Saint-Philippe	2,34033	2,421
111	Trois-Rivières	Saint-François-d'Assise Ouest	4,04916	2,234
174	Manseau		1,04772	1,379
195	Drummondville	Centre-Ville, chemin Hemming	1,04532	1,832
208	Drummondville	St-Joseph partie sud est	3,51236	2,186
209	Drummondville	St-Joseph partie nord ouest	1,7043	2,06
214	Drummondville	Centre-Ville, partie Hôpital Ste-Croix	2,09838	2,228
241	Victoriaville	Centre-Ville ouest	1,43987	1,579

L'échantillon de type non probabiliste a été effectué par choix raisonnés. Il s'agit de 12 personnes choisies pour leurs qualités d'informateur-clé selon les critères suivants : un nombre égal d'hommes et de femmes; une représentativité proportionnelle quant au statut : autant de personnes mariées que divorcées, que célibataires, que monoparentales avec et sans enfants; des personnes qui s'expriment assez facilement à propos de sujets personnels et variés : des personnes qui fréquentent le Centre d'organisation mauricien de services et d'éducation populaire. Le choix relatif à la taille de l'échantillon est justifié par le type d'entrevue (en profondeur), le nombre important de variables analysées et le caractère qualitatif de l'information recueillie.

5.3 Les outils de cueillette de données

Les données recueillies au moment de la pré-enquête (janvier-juin 1999) l'ont été à l'aide de deux instruments¹ de collecte : une grille d'observation participante et une grille d'entrevue. La grille d'observation participante a été utilisée pour vérifier comment s'effectuait le processus d'appropriation de leur culture par les participant(e)s. Puisque la culture est acquise, il s'agissait d'observer comment les participant(e)s choisissent les informations pertinentes pour se constituer une culture propre. Cette grille a aussi servi à identifier et répertorier un certain nombre de variables (traits caractéristiques) à partir desquelles la grille d'entrevue a été élaborée. La grille d'observation participante a servi à consigner les observations dans le contexte d'un milieu de vie (groupes d'alphabétisation) parmi d'autres, alors que la grille d'entrevue semi-ouverte vise une plus grande implication des personnes (entrevues en profondeur) dans un contexte davantage individuel. Ces outils complémentaires sont les outils de travail des ethnologues et des anthropologues. Roberge² souligne l'intérêt qu'elle porte à ces outils.

En plus d'apporter une matière originale, l'enquête orale est la seule méthode qui permet d'atteindre la sensibilité, qui se situe au-delà des connaissances factuelles et rationnelles, c'est-à-dire que l'on pourrait appeler l'autre histoire, l'histoire humaine. Parce qu'elle donne la parole aux gens ordinaire, l'enquête orale permet de rejoindre la mémoire collective et de la reconstituer. Elle concerne spécifiquement les « ayants droits », c'est-à-dire les détenteurs authentiques du savoir, ceux qui l'exercent ou qui ont la légitimité de l'exercer. L'ethnologie s'est donné comme vocation de faire l'étude de l'homme ordinaire et de sa quotidienneté.

¹ Voir les grilles d'observation participante et d'entrevue en annexe.

² Roberge, M. (1991). *Guide d'enquête orale, sous la direction de Genest, B.* Les Publications du Québec, Québec, p. 179.

5.4 Le relativisme culturel

Presque tous les chercheurs consultés ont insisté pour dire combien le risque relié au biais inhérent à la culture du chercheur est grand parce qu'insidieux. Voici comment des pièges pourraient se manifester : une interprétation trop intellectualisée (extraire l'essence de la réalité plutôt que de la décrire comme elle est rappelle Lefebvre (1981); une interprétation filtrée par sa propre culture selon Certeau (1980); une interprétation teintée par l'appartenance à une classe sociale, c'est-à-dire influencée par les normes et les valeurs, à laquelle appartient le chercheur précise MacCannel (1976).

Afin d'éviter certains de ces pièges, Certeau (1980, pp. 52-53) invite tant les apprentis que les initiés à adopter l'attitude d'être un étranger chez soi, un « sauvage » au milieu de la culture ordinaire.

Ce n'est plus la position de professionnels, supposés cultivés parmi les sauvages, mais celle qui consiste à être un étranger chez soi, un « sauvage au milieu de la culture ordinaire, perdu dans la complexité de l'entendu et du bien-entendu commun ».

Ansart¹ rappelle comment Durkheim et Weber n'ont pas manqué de rappeler aux sociologues de se déprendre de leurs propres valeurs pour échapper à la tentation de projeter leurs propres préférences (ou leurs préjugés) sur leur objet. Durkheim, lui, invite à considérer les faits sociaux « comme des choses », c'est-à-dire avec le souci de l'objectivité alors que Weber invite le sociologue à la « neutralité axiologique », c'est-à-dire à éviter de condamner ou d'approuver pour tenter de comprendre et d'expliquer les valeurs de toutes les cultures.

Cuche (2001, p. 22) précise que vers la fin de sa vie, Boas insistait sur un autre aspect du relativisme culturel.

¹ Ansart, P. (1999). *Dictionnaire de sociologie*. Le Robert/Seuil, Paris, p. 560.

Celui-ci peut être aussi un principe éthique qui affirme la dignité de chaque culture et prône le respect et la tolérance à l'égard des cultures différentes. Dans la mesure où chaque culture exprime une façon unique d'être homme, elle a droit à l'estime et la protection, si elle est menacée.

Quant à d'Epinay (1983, p. 206), il considère que pour comprendre la subculture populaire, il faille revoir radicalement notre mode de jugement pour « entrer dans cet univers » différent. Bourdieu propose de faire de l'ethnocentrisme un concept opératoire qui permet au chercheur d'appréhender la didactique du même et de l'autre, de l'identité et de la différence, autrement dit de la Culture et des cultures, ajoute Cuche (2001, p. 115).

Je suis convaincu qu'une certaine forme d'ethnocentrisme, si l'on désigne ainsi la référence à sa propre expérience, à sa propre pratique, peut être la condition d'une véritable compréhension; à condition bien sûr que cette référence soit consciente et contrôlée. Nous aimons nous identifier à un alter ego exalté (...). Il est plus difficile de reconnaître dans les autres, d'apparence si étrangers, un moi qui ne veut pas connaître. Cessant alors d'être des projections plus ou moins complaisantes, l'ethnologie et la sociologie conduisent à une découverte de soi dans et par l'objectivation de soi qu'exige la connaissance de l'autre.

Dans la mesure où un jeu m'est familier (par exemple les échecs), je le comprends et le pratique sans avoir à me référer à des règles. Cependant, décrire ce jeu, c'est en formuler les règles, c'est-à-dire énoncer le champ des « coups » possibles ou plausibles. (...) Décrire les règles du jeu n'est pas expliquer pourquoi ce coup-ci a été joué. (...) On pourrait dire que ce qui me manque pour pouvoir décrire leurs actions, c'est précisément leur culture.

(...) Plus j'apprends à décrire ce qu'ils font (l'étrangeté irréductible de leurs mythes, de leurs rites ou de leurs croyances, plus se dissout leur insondable altérité, cette faille qui semblait me séparer à jamais de leur manière de voir le monde [de leur « mentalité »]).¹

¹ Bazin, J. Op. cit., pp. 337 et 340.

CHAPITRE VI

Le vocabulaire

Bellefleur (1986) s'emploie à démontrer l'importance, quand il est question d'utiliser un ou des concepts essentiels à la compréhension et à l'utilisation du discours scientifique relatif à l'objet de recherche, de se distancier du sens commun pour se rapprocher des exigences inhérentes au langage scientifique. Dans cet esprit, les concepts culture, sous-culture, trait culturel et pauvreté sont décryptés parce qu'ils occupent un espace stratégique dans le discours lui-même et parce qu'il importe de considérer leurs potentiels opératoires. Parce que les mots sont des symboles, c'est-à-dire des abstractions qui tiennent lieu d'une réalité concrète et y renvoient, l'exercice est essentiel.

6.1 Culture

La polysémie du vocable culture fait en sorte qu'il peut pendre différentes acceptions :¹

- Action de cultiver la terre; ensemble des opérations propres à tirer du sol les végétaux utiles à l'homme et aux animaux domestiques.
- Développement des facultés intellectuelles par des exercices appropriés; par extension : l'ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement.

¹ Sources : Robert, P. (2001). *Le Grand Robert de la langue française*. Dictionnaires Le Robert, Paris, pp. 899-903; Association québécoise du loisir municipal (2004), Guide de terminologie en loisir à l'intention des professionnels et bénévoles en loisir organisé réalisé avec la collaboration de Bellefleur, M., Wilmet, L. et Lafleur, P., Montréal, p. 11, et Certeau, M. de (1974). *La culture au pluriel*. Éditions du Seuil, Paris, pp. 167-168.

- Entretien méthodique du corps par des exercices appropriés et gradués.
- L'acquis, en tant qu'il se distingue de l'inné. La culture est ici du côté de la création, de l'artifice, de l'opération, dans une dialectique qui l'oppose et la combine à la nature.
- Ensemble de convictions partagées, de manières de voir et de faire qui orientent plus ou moins consciemment la mentalité et le comportement d'un individu ou d'un groupe.
- Un patrimoine des « œuvres » à préserver, à répandre ou par rapport auquel se situer (par exemple, la culture classique, humaniste, italienne ou anglaise).
- Les comportements, institutions, idéologies et mythes qui composent des cadres de référence et dont l'ensemble, cohérent ou non, caractérise une société à la différence d'une autre. (Dupuis, E.B., Tylor (*Primitive Culture*, 1871), c'est un concept clé en anthropologie culturelle).

Le concept culture ne se laisse pas apprivoiser au premier coup d'œil. Malgré cette difficulté, inhérente à l'angle d'analyse des auteurs et des chercheurs qui ont tenté d'en faire éclater le noyau dur, quelques propositions suffisamment opérationnelles peuvent être utilisées comme outil de recherche. La définition proposée par Tylor¹ semble avoir résisté à la critique et au temps, ce qui convainc Rocher (1995, p. 109) d'en récupérer l'essence pour en tamiser quatre dimensions qui le font passer de l'obscurité à la lumière, c'est-à-dire qui permet de mieux voir comment il est possible de l'utiliser comme concept opératoire :

¹ « Culture or civilisation, taken in its wide ethnographic sense, is that complex whole which includes knowledge, belief, art, law, moral, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society. » Tylor, E. B. (1877). *Primitive culture : researches in to the development of my theology, philosophy, religion, language, art and custom*. John Murray, London, p. 1. Cuche (2001, p. 16) traduit ainsi la définition de Tylor. « Culture ou civilisation, pris dans son sens ethnologique le plus étendu, est ce tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société. »

(...) un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer des personnes en collectivité particulière et distincte.

Rocher justifie ainsi ses choix conceptuels : a) il retient l'expression manières de penser, de sentir et d'agir plutôt que manières de vivre en référence à « way of life » (...) parce que les modèles de valeur et symboles qui composent la culture incluent les connaissances, les idées, la pensée »¹ et aussi parce que celle-ci fait référence à l'idée « (...) que la culture est action d'abord et avant tout vécue par des personnes et que c'est à partir de l'observation de cette action que l'on peut inférer l'existence de la culture et en tracer les contours (...) »; b) ces manières de penser, de sentir et d'agir sont formalisées dans un code de lois, des cérémonies, un protocole, des connaissances scientifiques alors qu'elles le sont moins dans les règles de politesse qui régissent les relations des personnes qui se connaissent depuis longtemps; c) il est essentiel que ces manières de penser, de sentir et d'agir soient partagées par une pluralité de personnes peu importe le nombre; les anthropologues et les sociologues s'entendent pour parler de la culture de grands ensembles comme une classe sociale ou de la culture américaine, européenne, africaine et de sous-culture (subculture) quand il s'agit de désigner la culture de la « gang », des jeunes, des retraités, des itinérants ou des pauvres; d) enfin, plusieurs l'ont affirmé, la culture n'est pas innée et ses racines n'ont rien de génétique ou de chromosomique; elle est apprise tel un héritage² relatif au milieu

¹ Op. cit., p. 110.

² « On ne naît pas héritier, on le devient ou on ne veut pas le devenir. » Singly, F. de (1966). *L'appropriation de l'héritage culturel*. Revue Internationale d'Action Communautaire, Lien social et politiques, numéro 35, Québec, p. 157. Goodall, J. (2001). *Les primatologues*. Découvertes, Radio-Canada, 31 mars, 18 h 30. La chercheuse explique comment Molly, une femelle chimpanzée à qui elle a appris le langage gestuel, lève exagérément les bras pour indiquer que c'est terminé, que la conversation est terminée. « La culture est la plus-value que nous ajoutons à nos apprentissages de base. Molly, en plus de s'être approprié le langage gestuel, personnalise ses apprentissages en y ajoutant ses propres constructions » commente Goodall.

dans lequel chacun de nous vit; autrement dit, les traits physiques qui permettent aux anthropologues de nous catégoriser n'ont pas d'influence sur les traits culturels qui nous distinguent.¹

6.2 Sous-culture

Par analogie avec la mathématique, qui dans la théorie des ensembles intègre la notion des sous-ensembles pour montrer comment les parties, souvent fort différentes du tout, sont le tout, le concept sous-culture représente les nombreuses façons, des groupes qui composent une société, d'exprimer leur manière de voir les choses, leur identité. Pour Kluckhohn (1964, p. 40), il est nécessaire d'étudier les sous-cultures propres aux régions, aux classes sociales et aux groupes professionnels parce que dans une société complexe, aucune généralisation de la culture dans son ensemble ne vaut sans de nombreuses exceptions. D'Epinay (1983, chap. 7) et Pronovost (1993, p. 102) précisent que les subcultures sont des sous-groupes qui s'approprient à leur manière la culture de masse. Intéressée par les attitudes et les comportements des jeunes marginaux, Fournier² illustre comment les rapports entre culture et sous-culture peuvent se négocier.

De façon générale, une sous-culture peut être interprétée comme une solution ou tout au moins une réponse collective à la résolution qui découle des aspirations bloquées ou inabouties d'un segment social particulier. Une sous-culture se constitue alors au travers d'emprunts et de détournements d'éléments empruntés à la culture dans laquelle elle s'inscrit.

¹ Poupart, R., Simard, J.-J., Ouellet, J.-P. (1986) s'appuient sur la définition de Rocher pour illustrer comment « on est d'une culture ». *La création d'une culture organisationnelle : le cas des CLSC*. Fédération des CLSC du Québec, Montréal, p. 29.

² Fournier, V. (1999). *Les nouvelles tribus urbaines*. Éditions Médecine et Hygiène GEORG, Genève, p. x. Fournier utilise la notion de tribu comme équivalent de la notion de sous-culture.

Bazin¹, ethnologue, privilégie un angle d'analyse qui agit tel un prisme qui décompose, pour le saisir, le spectre culturel d'une communauté en traits significatifs :

Je suppose, explicitement ou non, que l'humanité est une sorte de super-société composée des sujets collectifs; je « trouve » donc sur le terrain les signes, les caractères, auxquels se reconnaît la singularité d'un peuple (ethnos, volk) et se révèlent peu à peu le mode de vie et la vision du monde qui lui sont propres. (...) ou, par extension, d'une communauté quelconque, si restreinte soit-elle. Je peux me faire ethnographe d'un village, d'une bande de fans du « hip hop », de la rue d'à côté. Quel que soit l'ensemble choisi, dans la mesure où l'enquête lui confère altérité (face à moi) et autonomie (par rapport au reste du monde social), il y aura toujours moyen d'y révéler une « sous-culture » spécifique, inaperçue jusque là.

Une sous-culture n'est jamais déconnectée de l'ensemble, voire des ensembles auxquels elle est reliée rappelle Lévi-Strauss :²

Une même collection d'individus, pourvu qu'elle soit objectivement donnée dans le temps et dans l'espace, relève simultanément de plusieurs systèmes de culture : universel, continental, national, provincial, local, etc.; et familial, professionnel, confessionnel, politique, etc.

Herskowits (1952, p. 276) conclut que « (...) toute société est un agrégat de sous-groupes dont il faut distinguer les modes particuliers de vie à l'intérieur des sanctions générales du groupe total ».

6.3 Trait culturel

Herskowits (1952, p. 93) introduit la notion d'élément culturel comme la plus petite unité identifiable dans une culture donnée pour définir ce qu'est un trait.

¹ Bazin, J. (1997). *Interpréter ou décrire*. Notes critiques sur la connaissance anthropologique, dans Desdouits, A.-M. et Turgeon, L. *Ethnologies francophones de l'Amérique et d'ailleurs*. Les Presses de l'Université Laval, Québec, p. 335.

² Cuche (2001, p. 67) cite Lévi-Strauss, C. (1958). *Anthropologie structurale*. Plon, Paris, p. 325.

L'anthropologue, souligne Kluckhohn (1964, pp. 217-228) est un généraliste qui s'intéresse au particulier : pour décrire et comprendre les dimensions générales d'une culture ou d'une sous-culture ainsi que la dynamique existante entre elles, il importe de s'intéresser aux traits culturels spécifiques qui caractérisent les individus dans leurs milieux de vie. L'anthropologue, ajoute-t-il, privilégie une approche culturelle : il se méfie d'abord de sa propre culture qui agit comme un filtre ethnocentrique; puis, il s'intéresse aux comportements et sentiments propres aux groupes auxquels nous appartenons, aux valeurs symboliques des aliments, aux systèmes de comportements non écrits, aux traits de culture même les plus insignifiants, qui sont liés aux aspirations les plus profondes d'un peuple. Goffman (1973, p. 31) corrobore : « Les gestes les plus insignifiants sont accomplis par des humains, pourquoi ne pas les étudier? »

Benedict¹ formule une mise en garde aux chercheurs. Trop souvent les anthropologues se sont contentés de procéder à la disséction des traits observés sans considérer qu'ils appartiennent à un tout, sans s'intéresser à sa dynamique. Il importe de comprendre le contexte dynamique, c'est-à-dire la fonction (Malinowski) tout autant que le trait lui-même. La culture n'est pas désincarnée, mais intégrée dans chaque personne. Une culture n'est pas une constellation de traits, insiste-t-elle, elle est aussi la résultante de la dynamique des composantes de cette constellation.

Illustrons, à l'aide de quelques exemples, comment certains auteurs ont compris et intègrent la notion de trait(s) culturel(s).

¹ Benedict, R. (1959). *Patterns of culture*. Houghton Mifflin Company, Boston, pp. 45-50.

- Fournier¹ à propos de l'utilisation du vêtement comme marqueur d'identité :

Il s'agit donc d'une forme de communication non-verbale qui sert à véhiculer diverses informations à propos de soi et constitue un ensemble de signaux à propos du groupe d'appartenance, de l'âge, du sexe, du statut, du rôle social et de la personnalité de l'émetteur.

- Grignon, Cl. et Ch.² à propos de l'alimentation et des goûts :

Il y a des viandes « bourgeoises », comme le mouton et le veau, et des viandes « populaires », comme le porc, le lapin et les saucisses fraîches (en France). Il existe une hiérarchie des légumes frais, allant des plus huppés (les endives, les asperges) aux plus paysans (les poireaux, dits vulgairement « asperges du pauvre ») et aux plus ouvriers (les pommes de terre). Le mode de préparation culinaire est également révélateur des goûts de classe. Manger est donc une façon de marquer son appartenance à une classe sociale particulière.

- Le Wita³ à propos de la culture bourgeoise, dont elle retient quatre éléments fondamentaux :

L'attention portée aux détails, et en particulier au détail vestimentaire, ces « petits riens » qui changent et font la « distinction »; le contrôle de soi, qui relève de l'ascétisme et que Max Weber considérait déjà comme une propriété essentielle de la bourgeoisie capitaliste; enfin, la ritualisation des pratiques de la vie quotidienne parmi lesquelles les manières à table ont pris une importance remarquable. Elle ajoute un quatrième élément caractéristique : l'entretien et l'usage constant d'une mémoire généalogique familiale, profonde et précise.

¹ Fournier, V. (1999). *Les nouvelles tribus urbaines*. Op. cit., p. 59.

² Grignon, Cl. et Ch. (1980). « Styles d'alimentation et goûts populaires », *Revue française de sociologie*, no 4, pp. 531-569.

³ Cuhe (2001, p. 80) cite Le Wita, B. (1988). *Ni vue ni connue. Approche ethnologique de la culture bourgeoise*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.

- D'Epinay¹ à propos de l'attitude et des comportements de la classe populaire face au loisir :

Les pratiques populaires, dans leur manière de faire, sont essentiellement une manière d'être, de se laisser être dans l'instant et non dans le projet. Un temps de réalisation de soi, c'est-à-dire des moments où l'on se sent réel, réalité pour soi. S'il est expressif, c'est qu'alors il est loisir au sens de Veblen : « Consommation improductive du temps ». Dans ces moments-là, on ne compte pas son temps : on le dépense sans autre profit que de profiter de ces instants-là.

- D'Epinay² à propos des loisirs bourgeois pratiqués par la classe dominante :

Dès lors, l'aptitude à tenir son rang ou à l'améliorer dépend de la capacité de faire fonctionner, ou au moins à préserver, ses « capitaux », physiques, culturels, relationnels. Et le temps du loisir sera logiquement consacré, dans une partie notable, à cet entretien des capitaux.

- Ministère de la Santé et des Services sociaux³ à propos des conditions de vie reliées à la pauvreté :

Les conditions de vie ont beaucoup d'incidence sur les difficultés éprouvées par les enfants. Lorsqu'elles sont déficientes, ces conditions minent la capacité des parents à remplir adéquatement leur vie. Ainsi, la pauvreté des parents, surtout des jeunes et des mères de famille monoparentale est-elle fortement associée à l'ensemble des problèmes graves vécus par les enfants. La pauvreté détermine en grande partie la qualité du logement et du quartier. Elle accentue le degré d'isolement et de dépendance des parents vis-à-vis des ressources, qu'elles viennent à percevoir comme méprisantes, blâmantes ou humiliantes. Elle les empêche également d'utiliser certains services. (...) La pauvreté affecte aussi leur santé et celle de leur enfant.

¹ D'Epinay, C. L. d' (1983). Op. cit., p. 181.

² D'Epinay, C. L. d' (1983). Op. cit., p. 207.

³ Ministère de la Santé et des Services sociaux. *Un Québec fou de ses enfants*. Rapport du groupe de travail pour les jeunes, Québec, 1991, p. 42.

6.4 Pauvreté

L'appropriation du vocable pauvreté n'est pas moins complexe, au contraire. Langlois (1987, pp. 203-215) met en relief deux approches différentes, mais complémentaires, pour décrypter le sens de ce concept : une première approche, plutôt administrative, est reliée aux seuils de pauvreté utilisés pour catégoriser les personnes et les familles en fonction d'une insuffisance de revenus indépendamment de l'appartenance culturelle et sociale. Il bonifie cette première approche en lui juxtaposant une dimension davantage qualitative, c'est-à-dire culturelle, à la notion de pauvreté en s'inspirant largement de la définition de Townsend (1970, pp. 1-45) qui précise que la pauvreté est « (...) un manque de ressources nécessaires à la pleine participation sociale aux activités valorisées dans l'ensemble de la société (consommation, vie politique, culturelle et artistique, loisirs et travail) ». Langlois précise que cette approche favorise l'émergence de facteurs autres qu'économiques pour saisir toutes les dimensions cristallisées dans ce concept : analphabétisme, pauvreté de la culture personnelle, isolement social, détérioration de l'état de santé, endettement chronique, usure de la force de travail.

Comme le souligne Léonant, les récits de vie comportent certaines limites. Les matériaux recueillis par les récits de vie peuvent servir à la fois de caution pour la « culture cultivée » dans la mesure où « rares sont ceux qui, parmi les recueillants, peuvent s'empêcher en postface ou en préface d'écrire un discours savant, un guide de lecture destiné non pas au narrateur mais au lecteur » (Léonant, 1981). De plus, précise Léonant, « croire (ou faire croire) qu'à l'aide des récits de vie, c'est le narrateur qui prend une parole jusque-là confisquée par le spécialiste, c'est une illusion. Le récit de vie ne peut être le moyen de redistribuer le pouvoir du chercheur à l'acteur concerné ». (1981, p. 139)¹

¹ Mayer, R. et Ouellet, F. (1991). *Méthodologie de recherche pour les intervenants sociaux*. Gaëtan Morin, Boucherville, p. 464.

CHAPITRE VII

La parole donnée (les résultats)

Afin de rendre compte de la richesse du relief informatif (le contenu) et esthétique (l'originalité) des photos qu'il prend, le photographe utilise des acides qui agissent comme des révélateurs, des marqueurs de son identité ainsi que de l'identité de ceux et celles qu'il a immortalisés sur une pellicule sensible à la « luminosité culturelle ». Cette analogie n'est pas fortuite. À l'aide des variables révélatrices de l'essence de la vie quotidienne que sont la famille, les amis, l'école, les revenus, le travail, l'alimentation, l'habitation, les vêtements, les déplacements, les loisirs, le temps, la politique, la religion, l'avenir, le parcours de vie et les urgences, les premiers traits constitutifs et distinctifs de la sous-culture des personnes économiquement démunies sont identifiés, énumérés. Les participant(e)s qui prennent la parole sont identifié(e)s de A à L inclusivement.

a) La famille

Une intervenante de COMSEP fait une observation qui témoigne de l'importance de la famille pour les participant(e)s : « (...) tout ce qu'ils ont dans la vie c'est la famille (...) ils n'ont rien d'autre, c'est ce qu'ils ont de plus important ». Lesemann¹ corrobore et explique pourquoi les femmes qui vivent dans un contexte socio-économique précaire ont des enfants :

¹ Lesemann, F. (1995). *La pauvreté : aspects sociaux* dans Dumont, F., Langlois, S., Martin, Y. *Traité des problèmes sociaux*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, pp. 597-598. Il y a dans les propos de Lesemann une reconnaissance de l'ethnocentrisme que Bourdieu concevait comme un concept opératoire. « Il est plus difficile de reconnaître dans les autres, d'apparence si étrangers, un moi qu'on ne veut pas connaître. »

(...) c'est par la maternité qu'elles se donnent une identité sociale et personnelle, un statut, alors que les professionnels des services perçoivent la grossesse de ces femmes plutôt négativement (...) la grossesse représente pour elles une occasion de prendre en main leur propre vie, de changer de style de vie, de rompre avec le passé, de se sentir aimées, bref de transcender le cycle de l'extrême pauvreté.

Le contexte familial dans lequel les participant(e)s ont grandi et acquis avec le temps leur culture est révélateur de difficultés qui ont certainement eu un impact, voire des effets sur la formation des valeurs, des attitudes et des comportements depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte.¹ Issue d'une famille composée de huit demi-frères et demi-sœurs qu'elle ne fréquente pas, la participante A doit vivre avec les conséquences du geste de son père : « (...) j'ai été violée par mon père (...) je lui ai pardonné (...) je vais le voir deux fois par semaine ». Le participant B : « Nous étions six, quatre garçons et deux filles. Mon père est décédé quand j'étais jeune. Ma mère a beaucoup travaillé pour nous faire vivre. » La participante C : « Ma mère c'est de l'or en barre. Mon père je ne le vois pas. Il ne me manque pas. » La participante E : « J'ai été en famille d'accueil longtemps. Je connais ma mère naturelle. Je n'ai pas une bonne relation avec elle. Je ne connais pas mon père. » Le participant H : « On était pauvre. Mon père était éboueur (...) mon père est un étranger pour moi. (...) Je m'ennuie de ma famille. » La participante I : « Mes parents ont la garde de mes trois enfants. (...) Ils n'ont pas confiance en moi. (...) Je ne vois pas mes frères et mes sœurs et je ne veux pas les revoir. (...) Je reparlerai à mon père... ils n'ont pas confiance en moi. J'étais enfant quand j'ai eu des relations sexuelles avec mon beau-frère. » La participante J : « Je ne m'entends pas avec ma mère sauf à distance. (...) Mon père a quitté la maison j'avais deux ans et demi. (...) Mes tantes sont maniaco-dépressives. (...) Je suis négative depuis ma naissance. » La participante K : « J'ai revu ma mère il

¹ Les entrevues, certaines de plus de 90 minutes, ne permettent pas de saisir toute la complexité reliée à l'acquisition de la culture d'une personne. Les récits et histoires de vie sont des outils conçus pour y parvenir.

y a quatre mois. (...) Elle m'attaquait tout le temps. Chez ma sœur, la semaine dernière, elle m'attaque encore. Ça me démolit ». Le participant L : « Ma mère est dépressive. Elle ne vient pas souvent nous voir. (...) Je parle à mon frère qui reste juste en arrière. Je ne vois pas les autres, huit en tout. (...) Mes parents étaient pauvres. Ils ne se sont pas occupés de moi. Aucune aide pour les devoirs. »

Ces apprentissages et occasions d'apprentissage manqués ont eu, et continuent d'avoir, des répercussions dans leurs vies familiales à eux(elles). Même s'il est difficile de le mesurer, les amis et les intervenants communautaires et sociaux ont aussi influencé les participant(e)s dans le cheminement de leur vie. Ce bagage culturel, ces acquis sociaux sont vécus et transmis de quelle manière aux membres de leurs propres familles? La participante A commente ainsi sa relation avec sa fille adolescente : « On se chicane pour l'utilisation du téléphone et de la salle de bains. (...) Au souper, on ne mange pas toujours ensemble. Moi ici, elle chez ses amis. (...) Nous avons une relation difficile depuis son adolescence. » La participante C : « Mon ancien chum était violent et très possessif. Mon nouveau chum me respecte. Je reste avec lui et ma belle-mère qui nous aide à la fin du mois. » Le participant D : « Ma conjointe utilise l'ordinateur 18 heures par jour. Je l'avais acheté pour ma fille pour l'Internet. Ça cause un problème entre nous. Nous allons nous séparer. » La participante E : « On n'est pas très voisins avec le reste de la famille (frères et sœurs). (...) Tous les samedis, nous avons une rencontre de famille chez ma tante. » La participante F : « Depuis que mes parents sont morts, mes frères (4) et mes sœurs (5), on ne se voisine plus. » La participante I : « Je ne connais pas beaucoup mes enfants (...) je n'ai pas de relation avec eux depuis cinq ans (...) je suis loin d'eux (...) je ne sais pas s'ils me demandent (...) je dois faire des démarches pour les revoir. Je ne connais pas les pères de mes enfants, des haïtiens. » La participante K : « J'ai repris avec mon ex-mari l'an dernier. (...) Il m'a rappelée pour me dire qu'il restait avec quelqu'un d'autre depuis octobre. Je l'ai laissé. » Le participant L : « J'ai la garde

de mes trois enfants. Je m'en occupe du mieux que je peux. (...) Nous mangeons ensemble à l'heure. (...) Nous avons des activités ensemble. (...) Le plus vieux s'occupe de son frère et de sa sœur. »

Les rapports familiaux vécus dans la famille actuelle sont fortement teintés, sinon conditionnés, par les rapports familiaux vécus depuis l'enfance dans la famille d'origine. Sauf exception, on pourrait déduire de ces informations que l'acquis influence la transmission de l'acquis.

b) Les amis

Certain(e)s ont un cercle d'ami(e)s qu'ils(elles) semblent entretenir avec soin alors que d'autres disent préférer la solitude. Il y a aussi ceux et celles qui fréquentent des voisin(e)s qu'ils(elles) considèrent comme des ami(e)s. Parmi les ami(e)s, il y a de véritables confident(e)s qui jouent un rôle déterminant en cas de panne affective ou matérielle.

La participante A : « J'ai beaucoup d'amies à qui je parle et que je vois assez régulièrement. (...) Mon amie Linda m'écoute quand j'ai besoin... dans son cœur elle n'est pas pauvre. » La participante C : « J'avais une amie... elle ne m'appelle plus... je ne l'appelle plus. » Le participant D : « Nous avons quelques amis qui habitent à l'extérieur du quartier. On ne les voit pas souvent. » La participante E : « Mes ami(e)s sont les frères et sœurs de l'assemblée que je fréquente assez régulièrement. On s'entraide ». Le participant H : « J'ai des amis à Montréal à qui je rends visite. (...) J'ai des amis dans les AA... avec qui je partage... ils m'aident (...) » La participante I : « Je suis solitaire. » La participante J : « J'ai des amies qui habitent à Québec et à Longueuil. Je ne les vois pas souvent. » La participante K : « J'ai une amie en face qui me rend visite et à qui je rends visite régulièrement. J'ai une autre amie qui demeure sur la rue. Elle viendra tantôt à la

maison. » Le participant K : « J'ai de très bons voisins. Quand on a besoin, on s'entraide. »

c) L'école

Les rapports entretenus par les participant(e)s avec l'école sont caractérisés par l'échec et l'abandon scolaire pour des raisons reliées au vécu de chacun(e). La participante A : « J'ai laissé en secondaire II. Les enfants me battaient. (...) J'ai subi des mauvais traitements. (...) Je n'étais pas motivée. » Le participant B : « J'ai abandonné. J'avais des difficultés de concentration. (...) J'avais des problèmes de comportement. Au Cap avec les arriérés mentaux, j'ai été expulsé. (...) Au DLS... problèmes. J'étais perdu. » La participante C : « J'ai quitté l'école à la fin du primaire. (...) J'étais gênée... et grassette. Je n'aimais pas l'école. (...) les résultats, c'était pas fort. J'ai de la difficulté à compter. C'est la caissière qui m'aide. » La participante D : « J'ai terminé en quatrième année. J'ai arrêté à cause d'un prof trop sévère. (...) Ça me passait tout sur le dos. (...) J'ai manqué par rapport à l'épilepsie. » La participante E : « Je n'aimais pas ça. J'ai terminé en secondaire IV. J'ai vécu la crise de l'adolescence. » La participante F : « J'ai laissé l'école à 14 ans. J'ai eu un emploi d'été et j'ai continué à travailler dans une shop de couture, la Guilde au Cap. » Le participant G : « J'ai terminé le primaire. Rendu à l'école des métiers, j'ai laissé. Ma conjointe n'a pas terminé son secondaire. » Le participant H : « Je suis allé jusqu'en sixième année. Je n'aimais pas l'école. (...) Je faisais pipi au lit et dans mes culottes. Ça sentait pas bon. (...) Je n'avais pas de bonnes notes. » La participante J : « J'avais des difficultés en mathématiques. J'ai abandonné. Je serais retournée si l'aide sociale avait accepté de payer. (...) J'avais des problèmes avec les élèves. J'étais responsable de tout ce qui arrivait. » Le participant L : « J'ai été à l'école jusqu'en deuxième année. Mes parents ne s'occupaient pas de moi. Pas d'aide pour les devoirs... (...) J'ai abandonné. »

Rejet, pauvre estime de soi, absence de support, difficulté de concentration, rapports difficiles avec les élèves et les enseignants, le goût d'un revenu, manque de motivation, mauvais traitements expliquent en partie les rapports difficiles des participant(e)s avec l'école. Il ne semble pas y avoir chez eux(elles) ce que Rocher¹ appelle l'ambition de réussir :

Quant à l'éducation scolaire, elle ne semble pas hausser le besoin de réussite, lorsque les personnes baignent par ailleurs dans une culture et des groupes où la motivation de réussite est faible. L'expérience scolaire est alors trop partielle et trop restreinte pour exercer une influence notable.

d) Les revenus²

Les revenus déclarés par les participant(e)s au moment des entrevues sont essentiellement des prestations d'aide sociale qui tiennent compte du nombre de personnes qui composent la famille (enfant(s), conjoint(e)), d'allocations familiales et d'un retour de la taxe sur les produits et services. Deux participants ont affirmé obtenir des revenus d'une autre source.

¹ Rocher, G. (1995). Op. cit., p. 528. Depuis déjà trois ans, les écoles St-Paul et St-Philippe cotées 10 participent à un projet mis de l'avant par le ministère de l'Éducation visant à contrer l'échec et l'abandon scolaire. Familles, écoles et communauté tentent, entre autres, de faire du renforcement positif vis-à-vis des parents quant à l'importance de l'école et leur rôle comme support à la maison.

² Il est possible qu'un(e) participant(e) ait omis de mentionner, ait ignoré (ne savait pas) ou n'ait pas voulu mentionner ou préciser une ou des sources de revenu. Compte tenu que le sujet lui-même est délicat, les revenus mensuels et annuels indiqués sont des approximations. De plus, le supplément de 120 \$/mois accordé à ceux(celles) qui fréquentent COMSEP l'est pendant une période de douze mois.

<u>Participant(e)</u>	<u>Revenu(s)</u>	
	<i>Mensuel(s)</i>	<i>Annuel(s)</i>
Participant A	Aide sociale 639 \$ Allocations familiales 189 \$ Supplément / COMSEP 120 \$	10 548 \$
Participant B	Aide sociale	_____
Participant C ¹	Aide sociale	_____
Participant D	Aide sociale 1064 \$ Supplément / COMSEP 120 \$ Entretien / restauration 100 \$	15 408 \$
Participant E	Aide sociale	_____
Participant F	Aide sociale 452 \$ Supplément / COMSEP 120 \$ Pension de son fils qui a un emploi	6864 \$
Participant G	Aide sociale 791 \$ Supplément / COMSEP 120 \$	10 932 \$
Participant H	Aide sociale 554 \$ Supplément / COMSEP 120 \$ Récupération des métaux 150 \$ / sem. TPS aux 3 mois 49 \$	15 484 \$
Participant I	Aide sociale 390 \$ Supplément / COMSEP 120 \$ TPS aux 3 mois 51 \$	6324 \$

¹ Bien que discrète à propos de ses revenus, la participante C convient que la dette de 500 \$ contractée chez Zeller's à l'aide d'une carte de crédit lui pèse sur les épaules au point où elle dit ne plus vouloir l'utiliser. C'est un oubli « délicat » que celui de ne pas avoir investigué davantage le domaine des dettes, compte tenu du haut taux d'endettement des Canadiens.

<u>Participant(e)</u>	<u>Revenu(s)</u>	
	<i>Mensuel(s)</i>	<i>Annuel(s)</i>
Participante J	Aide sociale 510 \$ Supplément / COMSEP 120 \$ TPS aux 3 mois 82 \$	7888 \$
Participante K	Aide sociale 620 \$ Supplément / COMSEP 120 \$	8880 \$
Participant L	Aide sociale 819 \$ Supplément / COMSEP 120 \$ Allocations familiales 351 \$	15 480 \$

L'écart entre le revenu annuel ayant pour source l'aide sociale et le coût du panier de consommation depuis vingt ans permet de mieux apprécier le contexte économique dans lequel vivent les participant(e)s à l'enquête et tous(tes) les autres dans la même situation.¹

	Revenu annuel / Aide sociale	Panier / Consommation	Seuil de faible revenu
1984	5280 \$	5579 \$	9788 \$
1994	5844 \$	6547 \$	11 486 \$
2004	6396 \$	11 463 \$	20 111 \$

Alors que l'augmentation des revenus en provenance de l'aide sociale pendant la période 1984-2004 est de 21 %, l'augmentation du panier de consommation, pour la même période, est de 105,5 %. L'écart, entre les revenus réels en 2004 et le seuil de faible revenu déterminé par Statistique Canada, est de 214 %. Qu'ils(elles) vivent seul(e)s ou qu'ils(elles) soient membres d'une famille, les revenus mentionnés par les participant(e)s indiquent qu'ils(elles) vivent constamment dans une situation de survie. Les déterminants sociaux qui

¹ Source : une intervenante de COMSEP d'après les données disponibles auprès de Statistique Canada en 2004.

contribuent à départager les individus en strates sociales manifestent de façon marquée leur influence. Habituellement, l'obtention d'un diplôme permet d'obtenir un emploi qui, lui, est source de revenus utilisables pour bien se loger, se vêtir et se nourrir ainsi que les membres de sa famille, s'il y a lieu.

e) **Le travail**

Les quelques témoignages qui suivent illustrent les rapports qu'entretiennent les participant(e)s avec le travail compte tenu de leur faible scolarisation. La participante A : « Je n'ai jamais eu d'emploi. (...) Je ne savais pas comment faire un c.v. » Le participant B : « J'ai travaillé dans un laboratoire de dentiste; j'ai été livreur de pizza, laveur de vaisselle; j'ai fait de la peinture; j'ai aidé ma mère; j'ai travaillé dans un salon de billard (...) là, j'ai vendu de la drogue pour me faire de l'argent. (...) J'ai participé à des projets d'emploi de l'aide sociale. » La participante C : « J'ai fait des ménages dans des entreprises. (...) J'ai gardé des enfants et j'ai fait de la vente de fruits et légumes. » Le participant D : « J'ai fait de la livraison à bicyclette pour un pharmacien et une épicerie. J'ai aussi été livreur pour un magasin de meubles. (...) J'ai travaillé à l'Auberge des Gouverneurs comme boss boy. J'ai été waiter pendant dix ans au Club Canipco et quatre ans au Club Bonaventure. Je suis allé à l'école avec le propriétaire du Bar _____. Je fais de la maintenance pour lui. Il me donne 100 \$ par mois. » La participante E : « J'ai fait de la couture dans un atelier; j'ai travaillé dans une usine de bateaux. (...) J'ai été gardienne d'enfants. Là, ils ont profité de moi en silence. Ils me payaient presque pas pour ce que je leur faisais. Je faisais beaucoup d'heures... j'en ai fait un burnout. (...) J'ai fait des ménages. J'ai travaillé dans une résidence d'accueil pour personnes handicapées adultes où je faisais de l'entretien et les repas. » La participante F : « J'ai travaillé dans la couture à la Guilde au Cap et chez Took pour faire des chemises. » Le participant G : « J'ai fait des jobines, surtout de la maintenance. » Le participant H : « J'ai fait de la menuiserie. » La participante I : « À 14 ans j'ai été danseuse. Je l'ai été

pendant 16 ans. (...) J'ai arrêté quand j'ai perdu la garde de mes trois enfants. »
 La participante J : « J'ai fait des stages en couture... c'était difficile. » La
 participante K : « J'ai été ménagère et j'ai fait de la couture. » Le participant L :
 « J'ai été plongeur. J'ai été déneigeur... livreur... et aide-cuisinier. »

Des emplois peu rémunérés, routiniers, qui ne semblent pas être valorisants quant à la mise en valeur des compétences, accomplis dans des contextes parfois difficiles, nécessitant, dans certains cas, d'y consacrer de nombreuses heures et obligeant une certaine polyvalence (plus d'un emploi) caractérisent les rapports qu'entretiennent les participant(e)s avec le travail. Une intervenante de COMSEP impliquée dans la réalisation des ateliers de formation préparatoire à l'emploi fait des observations pertinentes quant aux valeurs, attitudes et comportements de ceux(elles) qui préparent un retour au travail :

Ils(elles) ont beaucoup de difficulté à changer leurs habitudes. Par exemple, ils(elles) sont habitué(e)s à exécuter des contrats à court terme; pour eux(elles), les changements doivent être rapides et concrets. Ils(elles) ont peur du marché du travail parce qu'ils(elles) doivent considérer un nouveau milieu de vie et un nouveau contexte de vie. En plus de devoir procéder à une réorganisation du temps, ils(elles) doivent réajuster leur disponibilité quant aux besoins des membres de la famille. Ils(elles) ont besoin qu'on reconnaisse leurs compétences et besoin d'être valorisé(e)s par le travail. Pour les motiver, il importe de leur suggérer un modèle, un « success story ». Généralement, il est plus facile de motiver les hommes plus jeunes et de les initier aux changements parce qu'ils comprennent bien le modèle du travailleur ayant des objectifs dans la vie. L'apprentissage de la tâche, l'intégration dans l'équipe de travail, le partage d'expérience et la gestion des problèmes sont des aspects dont il faut tenir compte dans le contexte de l'intégration à cette nouvelle culture du travail.

Il ne faut pas oublier qu'ils(elles) ont vécu des échecs importants depuis leur enfance et que leur coefficient d'estime de soi est très bas; ils(elles) se sentent incompetent(e)s. Ce sentiment crée un contexte favorable à la « montée du stress » avant une entrevue ou

un stage qui fait qu'ils(elles) abandonnent sans nous en informer. Il faut que nous les accompagnions à toutes les étapes pour les soutenir, leur donner confiance et leur faire voir leur potentiel.

En plus d'être victimes des préjugés habituels face aux assistés sociaux, ils(elles) doivent combattre le rejet des pairs qui les étiquettent de traîtres parce qu'ils(elles) ont quitté la famille pour « traverser de l'autre bord ». Ils(elles) doivent aussi gérer la réalité du marché du travail : un « boss »; l'horaire; une tâche; le salaire minimum dont la majorité s'accommodent facilement, et une paie. Certains(es) échangent leur chèque de paie une fois par mois comme le chèque d'aide sociale. Ils(elles) ont de la difficulté à concevoir mathématiquement qu'ils(elles) vont avoir plus d'argent en travaillant. Ce n'est que devant le fait accompli qu'ils(elles) le réalisent, étant incapables de faire le calcul de la différence entre avant et après.

Enfin, ils(elles) ont de la difficulté à faire plus d'une chose à la fois, c'est-à-dire, gérer à long terme, gérer les obligations reliées au travail et à la famille, gérer les obligations reliées au fait d'avoir des enfants (entretien et problèmes) et gérer le stress dans un contexte de changement. Même si la culture du travail n'est pas pour eux(elles) une petite affaire, ceux et celles qui sont à COMSEP ont l'impression d'être quelqu'un, ce qui n'est pas le cas de ceux et celles qui sont à l'extérieur.

Les témoignages des participant(e)s et celui de l'intervenante de COMSEP sont particulièrement éclairants et complémentaires lorsque juxtaposés, rapprochés.

f) L'alimentation

Seul ou en famille, l'alimentation (quantité et qualité) est en lien avec les revenus disponibles. Si les deux premières semaines du mois ne semblent pas poser de problèmes, il en est autrement des deux suivantes alors que les participant(e)s doivent faire preuve d'imagination pour s'alimenter. Quelques participant(e)s nous ont dit manger deux repas par jour : le déjeuner et le dîner ne font qu'un repas. Comme dans la population en général, certain(e)s aiment cuisiner alors que d'autres moins ou pas du tout; certain(e)s affirment avoir des

préférences alimentaires alors que d'autres disent manger de tout. Les deux participants qui ont des revenus reliés au travail (récupération de métal et entretien dans le domaine de la restauration) affirment faire une transition de fin de mois plus « facile ». Les témoignages qui suivent illustrent le comportement des participant(e)s quand il s'agit de se nourrir. La participante A : « Je fais la cuisine. (...) Une fois par mois, je commande chez Stratos une poutine. (...) Je préfère les menus santé ou des légumes et des fruits. (...) J'aime bien les pâtes. » Le participant B : « Je cuisine en fonction de mes revenus. (...) Les déjeuners sont mieux les deux premières semaines du mois; les deux autres, il manque d'un peu de tout; le dîner : pas élaboré, il faut que ça coûte pas cher; au resto de COMSEP, 6 \$ c'est trop cher. (...) À la fin du mois, je manque de pain et de sucre (...) mon frère me prête un peu (...) 2 \$. (...) Je fume vingt cigarettes par jour (...) des rouleuses (...) il m'en manque souvent. » La participante C : « Je cuisine. (...) Le resto, c'est rare. (...) Le dîner : je ne mange pas. Si j'ai faim, je mange des toasts avec du beurre de peanut (...) Les légumes, c'est quand j'en ai. (...) Le resto de COMSEP c'est cher. » Le participant D : « On cuisine elle et moi. Au déjeuner, on mange des toasts avec du beurre de peanut (...) des céréales avec un café. (...) Elle n'aime pas beaucoup cuisiner. (...) La fin du mois, c'est plus facile parce que je travaille. » La participante E : « Je cuisine des mets qui respectent les combinaisons alimentaires. (...) Je n'aime pas faire la vaisselle. (...) J'aime le fromage et le sucré. (...) Pour la fin du mois, je planifie; je respecte mon budget. (...) On réussit à se payer des sorties au resto, le dimanche après les assemblées. » La participante F : « Je cuisine même si je n'aime pas beaucoup. (...) J'aime le poulet, les saucisses lard et bœuf et le foie. (...) On ne fait pas venir du restaurant, c'est trop cher. Chez Valentine, deux hot dogs à 50 ¢ et une frite à 1 \$ c'est pas cher. Je suis allée au restaurant pour la Fête des mères avec mon fils. » Le participant G : « Pour déjeuner, on mange des toasts avec du beurre de peanut avec un jus et une banane ou une pomme. (...) Nous allons rarement au MacDo. (...) Le premier du mois, on fait venir du Ti-Coq ou du Chinois. (...) À la fin du

mois, on se débrouille (...). l'épicerie _____ nous fait crédit. » Le participant H : « Ici c'est une pension. Je mange très bien. (...) Hier, pour le souper, on a mangé de la truite. (...) Je mange presque tous les midis au resto de COMSEP. C'est pas cher. On se paie un luxe à 5,99 \$! » La participante I : « Je ne cuisine pas beaucoup, je le fais par obligation. (...) Au resto de COMSEP, c'est trop cher. (...) J'aime les fruits de mer quand je suis invitée. (...) Je fume deux « cans » par mois (...) ça me coûte 51 \$/mois. » La participante J : « Je ne dîne jamais (...) sauf de l'eau. (...) Je suis très difficile. (...) Occasionnellement, je vais chez Patachou ou Valentine (...) j'aime la poutine. » La participante K : « Je cuisine. (...) Pour le déjeuner, je mange des céréales avec des toasts au beurre de peanut. (...) Le souper est plus consistant. (...) Le frigo est bien garni. (...) Occasionnellement, je commande du Ti-Coq avec des frites. » Le participant L : « Je cuisine pour les enfants. (...) Nous n'allons pas au restaurant, sauf si c'est pour un repas anniversaire. (...) On mange à la maison parce que l'on sait ce que l'on mange. On ne fait pas venir, je suis allergique aux épices. »

g) Habiter dans un quartier

C'est avec fierté que des participant(e)s ont dit habiter un quartier qui n'est pas défavorisé « qui n'a pas l'air pauvre » et un logement bien entretenu, à un coût abordable et surtout sécuritaire. D'autres ont dit être incommodés par le bruit, un chauffage inadéquat, un environnement peu sécuritaire et, surtout, le coût élevé de leurs loyers. Les participants qui ont un revenu de travail disent habiter dans un contexte qui leur est plus convenable. Quelques-uns ont manifesté le désir de déménager.

La participante A : « Ça me coûte 390 \$/mois, chauffé et éclairé pour un grand 4½ dans un demi sous-sol qui n'est pas très bien chauffé. (...) J'ai eu beaucoup de problèmes avec Hydro-Québec. C'est réglé. Je ne veux pas en parler. Place Châteaudun, c'est pas défavorisé. » Le participant B : « Je reste dans un grand 2½

au sous-sol. Ça me coûte 125 \$ par mois plus 45 \$ pour le chauffage et l'éclairage. Au-dessus c'est bruyant. Je reste dans un coin pauvre. (...) La douche est très petite. » La participante C : « Je reste dans un 3½ qui coûte 375 \$ par mois. C'est cher. On va déménager pour rester avec ma belle-mère dans un 5½ qui va nous coûter 520 \$ par mois chauffé et éclairé pour trois. Je suis capable de payer mon loyer. (...) Mon chum paie pour le câble et un peu de nourriture. (...) Je ne veux pas rester dans Ste-Cécile, c'est pas beau. Dans St-Laurent, c'est moins dangereux; c'est plus riche et plus beau. Il y a un intercom. » Le participant D : « Nous restons dans une maison jumelée, un 6½. C'est cher. (...) Il y a une cour avec une piscine. On déménage. Ça ne marche plus. J'ai trouvé un autre logement presque neuf. Un 4½ pour 475 \$ par mois, plus 65 \$ par mois pour le chauffage et 55 \$ par mois pour l'électricité. Ma fille va rester avec sa mère. » La participante E : « Je reste dans un 3½, un loyer pour personnes âgées, bien chauffé. C'est le HLM près du Parc des Pins. Ça me coûte 300 \$ par mois. J'aime beaucoup mon quartier. » La participante F : « Je reste ici depuis treize ans. J'ai de bons voisins. (...) Un 5½ pas chauffé ni éclairé. Ça me coûte 254 \$ par mois, c'est pas cher. Il faut ajouter le téléphone et le câble. Ce n'est pas bruyant. Les services sont proches. (...) J'aimerais rester dans un autre quartier, Ste-Marguerite, par exemple. » Le participant G : « Je reste dans un 5½ depuis six ans. Ça me coûte 385 \$ par mois plus le chauffage, plus l'électricité. (...) Les enfants ont des amis. C'est bien chauffé. (...) On aime ça rester ici dans le quartier. » Le participant H : « J'ai une chambre dans un 6½. Je suis en pension. C'est pas bruyant. Bien chauffé. (...) Ça ressemble à Hochelaga-Maisonneuve. » La participante I : « Je paie 325 \$ par mois pour un 3½ chauffé et éclairé. C'est confortable mais bruyant. »¹ La participante J : « J'habite ici depuis un mois. Un 2½ pas bruyant dans un quartier calme. (...) Je maintiens le chauffage à 15 degrés. Ça me coûte 275 \$ par mois, chauffé et éclairé. J'aime le quartier. (...)

¹ Si les informations sont exactes, les revenus mensuels de cette participante sont de 527 \$ desquels il faut soustraire 325 \$ pour le loyer. Il ne lui reste que 202 \$ pour vivre pendant quatre semaines. Comment fait-elle? « Je me débrouille » dit-elle.

J'aimerais rester dans St-Sacrement à Trois-Rivières où j'ai grandi.» La participante K : « Je reste dans un 4½ chauffé et éclairé pour 275 \$ par mois. C'est propre, bien chauffé et bien décoré. (...) C'est pas bruyant. J'ai des voisins agréables. Les services sont pas loin. J'aime ça ici. » Le participant L : « Avant on restait dans La Pierre (aujourd'hui quartier Jean-Nicolet à Trois-Rivières). (...) Mon frère reste pas loin. (...) On reste dans un 5½ (...) les conditions sont pas très bonnes (...) c'est très bruyant. C'est bien chauffé. (...) Il y a quelques voisins désagréables. Ça me coûte 540 \$ par mois. Je cherche pour ailleurs. »¹

h) Se vêtir

Alors que certain(e)s affichent une grande fierté de pouvoir porter des vêtements neufs² et de ne pas acheter « de la guenille », d'autres disent acheter des vêtements usagés, de faire du troc, de profiter d'occasions d'échanges entre membres de la famille ou entre ami(e)s et, parfois, de porter des vêtements qui leur sont donnés avec tout autant de fierté même si elle est moins marquée.

La participante A : « Je n'ai pas une taille de guêpe... 44 c'est difficile à trouver. (...) De temps en temps, j'achète des vêtements neufs chez Wal-Mart. (...) Je répare moi-même les vêtements décousus. (...) Je fais parfois des échanges avec mes demi-sœurs. (...) Il arrive que je porte des vêtements donnés, c'est le cas aujourd'hui, par une apprenante de COMSEP, ou quelqu'un de la famille. » Le participant B : « On achète rarement des vêtements neufs, une fois l'an peut-être. Plutôt on achète des vêtements usagés. Occasionnellement on va au comptoir vestimentaire. Quand on achète on va au Village des valeurs. » La participante C : « J'aime être bien habillée et j'achète des vêtements neufs. (...) Je vais chez Mode Sélection. J'achète une fois par mois un petit morceau pour 39 \$ plus la

¹ Si les informations sont exactes, les revenus mensuels de ce participant, aussi soutien de famille, sont de 1290 \$ desquels on doit soustraire 540 \$ pour le loyer. Il ne lui reste que 750 \$ pour faire vivre une famille de quatre personnes pendant quatre semaines. Comment font-ils? « Je planifie » dit-il.

² Une dignité bien affirmée.

taxe. (...) Je n'achète pas et ne porte pas de guenille. (...) Je vends mes vêtements usagés. Je répare mes vêtements. J'aimerais avoir une petite entreprise de mode. »

Le participant D : « J'achète des vêtements neufs chez Wal-Mart. Nous allons occasionnellement au comptoir. (...) Mes sœurs donnent des vêtements à ma conjointe. »

La participante E : « J'achète occasionnellement des vêtements neufs de grande taille chez Zeller's ou Wal-Mart. Je suis une acheteuse compulsive au comptoir vestimentaire. (...) Je déteste la couture. Je fais quand même de petites réparations. »

La participante F : « Je porte des vêtements donnés par deux de mes amies et par ma sœur. (...) J'achète ce qui me plaît au comptoir. Je répare mes vêtements. »

Le participant G : « Les enfants portent des vêtements donnés par la famille ou qu'on achète chez Croteau ou Zeller's. (...) Ma conjointe répare à l'occasion les vêtements des enfants. (...) La famille de ma conjointe lui donne des vêtements. »

Le participant H : « Je porte le linge d'un peu tout le monde. Je porte le linge de mon fils. (...) Je n'achète jamais de vêtements neufs; avant, je vais regarder au comptoir. Pour les pantalons et les bas, je vais de temps en temps chez Croteau. (...) J'aimerais ça être fier de porter le linge neuf que j'achète. »

La participante I : « J'achète des vêtements neufs avec le chèque de TPS. Rarement j'achète des vêtements usagés. (...) J'aime les pantalons Kangourou. J'achète surtout chez Wal-Mart. (...) Je fais moi-même les altérations pour mes pantalons. C'est ma mère qui m'a montré. »

La participante J : « C'est ma mère qui m'achète des vêtements neufs au Village des valeurs. (...) Ma tante et ma mère me donnent aussi des vêtements. On ne trouve pas partout des vêtements pour taille forte. (...) Je confectionne des vêtements pour mes poupées Barbies, la famille royale. Bien sûr que je répare mes vêtements. »

La participante K : « Je n'achète aucun vêtement neuf. J'achète beaucoup au comptoir vestimentaire. (...) À l'occasion, ma sœur me donne des vêtements. (...) Je fais moi-même les réparations. Je tricote les chandails que je porte. »

Le participant K : « J'achète des vêtements neufs pour les enfants chez Croteau ou Zeller's et des vêtements usagés au

comptoir de la paroisse. (...) Je répare, quand ce n'est pas trop compliqué, certains vêtements. »

i) Les déplacements

Cinq participant(e)s utilisent leur véhicule (auto, camionnette) ou celui de leur conjoint(e) pour aller à l'épicerie, à COMSEP ou au magasin. Les autres se déplacent à pied, à bicyclette et en autobus pour obtenir des services qui, souvent, sont situés à proximité dans le quartier. Pour tous, les déplacements à l'extérieur de la ville sont rares compte tenu des coûts qui y sont rattachés, sauf s'il s'agit d'une activité organisée par COMSEP. La participante A : « J'ai tout ce qu'il me faut pas loin. (...) Je vais à COMSEP et voir mon père en autobus, et aussi quand je vais me promener au centre-ville. Le reste je fais ça à pied. » Le participant B : « Je fais tous mes déplacements à pied ou à bicyclette, même quand je vais chez ma mère près du Club Price. » La participante C : « J'ai une automobile. C'est un don d'un ancien chum décédé. (...) Je suis à deux pas du Centre Les Rivières. Je fais presque tout à pied. (...) Les plaques c'est cher, 254 \$. J'ai emprunté 200 \$ à ma belle-mère pour une petite réparation. (...) Occasionnellement je vais chez ma mère à Drummondville. » Le participant D : « On a un Chevy Van. C'est ma conjointe qui conduit. Je n'ai plus de permis depuis mon accident... (...) Il est à son nom. On ne va pas loin. On s'en sert pour l'épicerie. (...) C'est mon frère qui m'a prêté pour l'acheter. » La participante E : « La Van n'est pas fiable. (...) Nos déplacements sont limités. C'est cher. Elle est à nous. (...) Je m'oblige à marcher pour aller au Super C et à COMSEP. (...) Nous faisons des ballades à bicyclette dans le quartier. » La participante F : « Je me déplace à pied ou en camion avec mon fils. C'est son camion. (...) Tout est à la portée. » Le participant G : « Je vais au dépanneur à pied. (...) Je prends l'auto de ma conjointe pour aller à COMSEP. (...) C'est rare que nous allons à l'extérieur de la ville. Nous y allons pour le camp de Manuel. (...) On a tout à proximité. » Le participant H : « J'ai un camion qui a besoin de réparations. (...) Je vais au Super C ou au dépanneur à pied ou en

patins à roulettes. (...) J'aime marcher à pied sur le bord du St-Maurice et dans le Parc de la Mauricie. » La participante I : « Les services sont pas loin. Je me déplace à pied ou à bicyclette à tous les jours. » La participante J : « J'utilise l'autobus; le reste je le fais à pied. (...) Je prends l'autobus pour aller magasiner au Cap ou au Village des valeurs à Trois-Rivières-Ouest. » La participante K : « J'ai des problèmes physiques. Je ne sors pas souvent. (...) Je me déplace à pied ou à bicyclette. » Le participant L : « Je vais chez Sanpri à pied. C'est pas loin et c'est pas cher. (...) Je fais du covoiturage avec un ami quand je vais en ville. (...) Je n'ai pas d'argent pour me déplacer... quand c'est nécessaire, je prends l'autobus. »

j) Les activités de loisir

Quand on est presque constamment en situation de survie, la pratique d'activités de loisir est loin d'être une préoccupation et encore moins une priorité. « On n'a pas de budget pour ça » est la première réponse qui vient. Les activités pratiquées sont celles qui ne coûtent pas cher et qui, souvent, ne nécessitent pas de déplacement hors de la maison. Que feraient-ils(elles) s'ils(elles) avaient un peu d'argent? Certain(e)s ont plusieurs projets en banque alors que d'autres n'osent pas y penser, comme s'il s'agissait d'une impossibilité, voire d'une question de trop.

La participante A : « J'aime aller au bingo, me faire tirer aux cartes et lire les chroniques d'astrologie. L'astrologie ça me motive à lire. (...) Je me suis acheté un livre pour apprendre à tirer aux cartes. (...) Quand j'ai un peu d'argent, je vais danser la fin de semaine. Une soirée normale me coûte environ 10 \$. Si je prends un verre, là c'est 30 \$ - 40 \$ qui y passent. (...) Au bingo, j'achète la carte à 13 \$. Ça me fait une belle veillée. Je fais des rencontres, je ne suis pas isolée. Et puis le jeu c'est excitant. (...) Je vais au cinéma quand je suis accompagnée. Il y a longtemps que j'y suis allée. (...) Je n'ai pas de magnétoscope. (...) J'aime les

comédies et les films d'amour. (...) J'écoute la télévision environ trois heures par jour, surtout le soir. (...) J'aime faire du bricolage. Je teins des boucles d'oreilles de différentes couleurs avec du Kutex. (...) J'aimerais faire du parachute, de l'équitation, des croisières en bateau... partir à l'aventure; refaire mes « trips » de jeunesse aux États-Unis. Le participant B : « On ne fait pas de sorties et on ne va pas au restaurant. Les loisirs je ne connais pas ça. J'aime aller prendre un café sur une terrasse au centre-ville. (...) J'aimerais apprendre la peinture, suivre des cours, mais c'est cher. (...) J'écoute la musique heavy métal avec mon système de son au laser. (...) J'aime lire. J'avais une base; ça me permet d'apprendre. Même si j'ai des problèmes avec les règles de grammaire, j'ai lu *Le triangle des Bermudes* et *Les prophéties de l'an 2000*. (...) À la fin du mois, je commence un entraînement sur punching ball. J'ai besoin de défouler. (...) J'aimerais faire du ski, mais je n'ai pas d'argent. (...) J'aimerais faire un film sur la pauvreté pour montrer au monde c'est quoi... à propos des exclus et des bien nantis, parce que le monde ne voit pas ça. (...) Au dépanneur, je loue des cassettes vidéo deux fois par semaine. J'aime les films de science fiction. » La participante C : « Les loisirs je n'aime pas ça. (...) J'aime chanter. Des leçons de chant c'est trop cher. Mon chum est musicien. Je fais partie d'un orchestre de quatre musiciens. On joue dans les clubs pour des party et des noces. J'aime le western en français. J'ai une « toune » en anglais. (...) Aller au cinéma ça ne m'intéresse pas. Je loue des cassettes vidéo à l'occasion. J'aime les faits vécus, ça me touche, ou les films d'action. (...) J'écoute la télévision environ sept heures par jour. Ma belle-mère a le câble. On y va de temps en temps. (...) Avec mon chum, on fait de la marche et de la bicyclette dans le quartier. » Le participant D : « On ne fait pas de sorties la fin de semaine. Elle ne veut pas. Moi, je vais au centre d'achat pour voir du monde. (...) Jeune, je faisais de la natation. Je ne fais plus de sport. J'ai un problème de colonne. Un peu de bicyclette c'est tout. (...) Je lis *Le Nouvelliste* : les affaires gouvernementales; les faits divers; la nécrologie; l'horoscope. (...) Je suis allé au cinéma j'avais douze ou treize ans. (...) J'aimerais prendre des

cours de guitare, mais je ne suis pas patient. (...) Je ne loue pas de cassettes vidéo. Je préfère écouter la télévision. La T.V. payante c'est trop cher. J'écoute la télévision de huit à dix heures par jour. Ça commence le matin avec Claire Lamarche, puis c'est les nouvelles. J'aime les films d'action et d'espionnage que j'écoute dans ma chambre. (...) Je bricole un peu, surtout de la menuiserie. »

La participante E : « Je prends des marches avec mon mari. (...) Nous n'avons pas de budget pour les loisirs. (...) Le dimanche, nous participons à l'assemblée à l'église Baptiste. (...) Je lis et étudie des textes bibliques. (...) On a le câble depuis une semaine, le service de base. J'écoute la télé de trois à quatre heures par jour. Je fais une sélection dans la grille horaire. (...) On va au cinéma en fin de semaine voir la belle famille. On n'y va pas souvent. (...) La radio, je n'écoute jamais. (...) La musique : on écoute des chants chrétiens. »

La participante F : « Je tricote des pantoufles et je fais un peu de poterie. (...) Je ne fais pas de sorties, sauf avec COMSEP. (...) Je ne suis pas une liseuse. J'aime les magazines avec des images. (...) J'écoute la télévision environ quatre heures par jour. J'aime les téléromans. J'écoute aussi les nouvelles. C'est mon fils qui paie le câble. J'aime les faits vécus qui montrent qu'il n'y a pas de justice. (...) La radio, oui, j'écoute CIGB. (...) Je ne me souviens pas quand je suis allée au cinéma la dernière fois. »

Le participant G : « On s'occupe surtout des loisirs des enfants. (...) Parfois on se promène en voiture sur la Terrasse Turcotte. (...) Je ne fais pas de sport. Le répit du CLSC nous permet de payer la gardienne pour le plus jeune qui a un retard léger et pour l'inscrire au camp de jour. (...) Je bricole pour le dépannage à la maison. (...) Quand on sort, on va visiter la mère de ma conjointe. (...) J'écoute la télévision sept-huit heures par jour. J'écoute les nouvelles et les téléromans le soir. On n'a pas le câble ni un magnétoscope. (...) Occasionnellement j'écoute la radio. J'aime la musique populaire et le western. »

Le participant H : « Je n'ai pas d'argent pour les loisirs. (...) L'hiver, je fais un peu de ski de fond. (...) Avec mon chum, je répare les outils trouvés dans les poubelles. Je bricole, je fais aussi des montages avec les matériaux trouvés sur le

bord de l'eau. (...) J'écoute la télé environ deux heures par jour, les sports surtout. Je n'aime pas les nouvelles négatives. Occasionnellement, je loue des cassettes vidéo pour écouter des films d'action et d'arts martiaux. (...) J'écoute la musique qui calme, relaxe... de l'eau qui coule. » La participante I : « Je n'ai pas d'activités de loisir. Je n'ai pas de budget pour ça. Je ne fais pas de sorties pendant la semaine. Une fois par mois, je vais danser et jouer au billard. (...) Je n'aime pas lire, mais j'ai lu une brique, l'enquête sur Marilyn Monroe. (...) J'écoute la télévision de trois à quatre heures par jour. J'aime les dessins animés, ça me fait revivre mon enfance. (...) Je vais au cinéma avec mon chum pour voir des comédies ou des films d'action. (...) J'écoute la radio quand je fais le ménage, c'est comme une présence dans la maison. J'aime la musique douce et relaxante et aussi la musique disco. (...) Je chante bien; j'aimerais prendre des cours de chant. (...) J'aime bien jouer aux cartes avec des amis. » La participante J : « J'aime lire des romans Arlequin. J'aime aller à la bibliothèque, c'est tout près. (...) Y a pas longtemps, je suis allée visiter mon grand-père à Montréal. (...) Je fais du bricolage : des cabanes pour les oiseaux et du tricot; je me tricote un foulard. (...) Je magasine avec mon père quand il va au centre d'achat du Cap. (...) J'aime lire des photos-romans. (...) J'écoute la télévision de trois à quatre heures par jour. Je n'écoute pas les nouvelles, c'est déprimant. Les films vidéo c'est cher. J'emprunte des cassettes vidéo pour les copier et je les écoute. (...) Je vais danser avec ma mère ou mes tantes dans une soirée. » La participante K : « Je ne sors pas. Je reste à la maison. J'écris des poèmes. Je fais des casse-tête. Je bricole. (...) Je ne fais pas de sorties, sauf pour aller acheter au magasin de la laine et des matériaux de bricolage. Ce sont mes gâteries. (...) J'écoute la télévision environ trois heures par jour. Je n'ai pas de magnétoscope. Je ne prends que quelques postes avec des antennes de lapin. (...) Il y a quelques années que je suis allée au cinéma. (...) J'enregistre sur cassettes les chansons et les émissions d'information que j'écoute à la radio. J'aime la musique populaire et les ballades. (...) À la télévision, j'écoute surtout les téléromans. » Le participant L : « On n'a pas de

budget pour les loisirs. On ne fait pas de sorties pendant la semaine et la fin de semaine. (...) J'écoute la radio pendant la journée en faisant le ménage, et la télévision environ une heure par jour pour les nouvelles et quelques téléromans. (...) Je lis les papiers importants (comptes, aide sociale). Si j'ai besoin d'aide, je demande à ma belle-sœur. (...) Les enfants jouent au Nintendo et vont jouer aux quilles ou au cinéma avec leurs amis. »

k) Le rapport au temps

Invités par le ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale à s'inscrire aux activités animées par COMSEP (alphabétisation, mathématiques, cuisine collective) afin de recevoir un supplément de 120 \$ par mois, tous(tes) les participant(e)s font état des effets bénéfiques quant à leur participation¹, dont la structuration du temps (se présenter à l'heure; respecter l'horaire des activités en avant-midi et en après-midi; dîner à midi).

Le week-end arrivé, les habitudes acquises antérieurement réapparaissent. Quand ils(elles) ne fréquentent pas COMSEP, la maîtrise du temps, qui appartient à ceux et celles qui ont une ou des occupations régulières (rémunérées ou non), semble leur échapper. Si aucun événement particulier ne vient modifier la routine habituelle du lever – déjeuner – dîner – souper – coucher, le temps semble acquérir la qualité d'être monotone, insignifiant et insaisissable, comme s'il glissait entre leurs mains sans qu'ils(elles) puissent y donner un sens. Devenu surabondant parce que libéré des obligations que doivent respecter ceux et celles qui ont une ou des occupations quotidiennes, il (le temps) semble être vécu comme si cet état d'être abondant ne se mesurait pas, était sans limite et qu'il y en

¹ La participante A résume bien l'effet pour l'ensemble des participant(e)s quant à leur participation aux activités de COMSEP : « C'est motivant parce que je reçois 120 \$ de plus par mois; j'apprends à lire; avant je ne savais pas. Je demande pour lire, ça me permet d'apprendre; j'ai plus confiance en moi; je sors de la maison, je suis moins isolée; ça fait quelque chose à faire dans la vie; je rencontre d'autres personnes; ça organise mes journées, j'ai un horaire à respecter; c'est important de bien paraître. Ici je

aurait toujours en abondance. Ainsi perd-t-il la qualité d'être précieux et valorisé, comme le font ceux et celles qui l'utilisent en y cumulant les activités pratiquées (Pronovost 1993, p. 93), par exemple.

Le fait que les enfants aient des obligations reliées à la fréquentation de l'école oblige les participant(e)s concerné(e)s à faire preuve d'une plus grande discipline dans l'organisation du temps de la journée, de la semaine. Ce contexte fait en sorte que le temps perd son élasticité. Il reprend forme quand ses marqueurs naturels (lever – déjeuner – dîner – souper – coucher) deviennent des repères incontournables lorsque conditionnés par une ou des obligations quotidiennes (école, formation, travail, bénévolat, par exemple) qui s'insèrent de façon permanente ou occasionnelle.

1) La politique

De façon générale, les participant(e)s ne sont pas très « politisé(e)s ». Ceux et celles qui ont accepté de répondre ont dit ne pas avoir confiance aux politiciens qui, une fois élus, font ce qu'ils veulent. D'autres ont avoué ne rien y comprendre. La participante E : « Je vais voter même si je n'y comprends pas grand-chose. » Tous(tes) ne vont pas voter. La participante F : « Depuis que je suis à COMSEP, je vais voter. » Les motivations sont presque toutes teintées par la méfiance. Le participant H : « Je suis membre du Parti Rhinocéros. (...) Je ne vais plus voter, je n'ai plus confiance aux politiciens. » La participante I : « Ça ne m'intéresse pas, je n'y crois pas. (...) Je ne vais pas voter, ça ne vaut pas la peine. »

me sens bonne, ce que je ne me suis jamais fait dire dans la vie. » D'autres ont ajouté que COMSEP était comme une famille.

m) L'avenir

Comment entrevoient-ils(elles) l'avenir compte tenu du contexte qui est le leur? Alors que pour certain(e)s avoir des projets signifie avoir des sous pour les réaliser, d'autres s'autorisent à rêver d'une manière très concrète, c'est-à-dire en ne s'éloignant pas trop des besoins immédiats, voire essentiels. Ils(elles) savent pertinemment que de penser se rendre à Cuba l'hiver prochain est inutile.

La participante A : « Si j'avais plus d'argent je ferais plein d'activités, plein de projets. » Le participant B : « J'aimerais être interviewé à la télé pour raconter ma vie. Ils apprendraient beaucoup de moi. » La participante C : « Régler mes dettes avec Zeller's ça me pèse, et savoir pourquoi mon corps ne fonctionne pas bien. » Le participant D : « Je n'ai pas de projet d'avenir. » La participante E : « Ma sécurité c'est mon mari. Je vois l'avenir positivement. » La participante F : « J'aimerais un travail payant pour sortir de l'aide sociale. Arriver avec ma paie à la maison. Je veux être fière de moi. (...) Avoir un peu d'argent pour aider les autres qui sont mal pris. (...) Partir une petite compagnie qui permettrait d'engager des personnes sans revenus. (...) Être en santé. » Le participant G : « Avec l'argent qu'on a, on n'a pas beaucoup de projets. (...) J'aimerais avoir notre maison. » J'aimerais être fier de porter le linge que j'achète. (...) Je vais commencer par m'aimer. » La participante I : « J'aimerais avoir un travail, avoir mon commerce de couture. J'aimerais être « designer », conceptrice de vêtements. (...) Aussi, apprendre à chanter. » La participante J : « J'aimerais me trouver un travail pour gagner un peu d'argent. (...) J'aimerais vivre un peu avec ma marraine à Verdun. Elle n'a pas de place pour m'accueillir. » La participante K : « Je souhaitais reprendre avec mon ex-mari. Ça n'a pas marché. (...) Ici personne se respecte. Je souhaite le respect des personnes. » Le participant L : « J'aimerais avoir une femme dans ma vie qui respecte et aime mes enfants. (...) J'aimerais aller en camping avec mes enfants. »

n) Les parcours de vie

La durée moyenne d'un entretien est de 72,8 minutes. Il n'en faut pas davantage pour que les participant(e)s profitent de l'occasion qui leur est offerte pour faire quelques confidences à propos de leur cheminement, de l'histoire de leur vie. Ces parcours de vie sont tordus et tellement sinueux que la réalité fait pâlir d'envie la fiction. « Ils reviennent de loin » commente une intervenante de COMSEP. Malgré les risques inhérents à la vie elle-même, certain(e)s affichent un coefficient de résilience qui va bien au-delà de la moyenne. À défaut de quoi, il ne reste que la négation ou la porte de sortie. Pas difficile de comprendre à quel niveau se situe leur estime d'eux(elles)-mêmes. Écoutons quelques témoignages.

La participante A : « J'ai vécu tellement de choses difficiles dans ma vie, mais le soleil est revenu. (...) Pendant ma jeunesse, j'ai fait de la prostitution. (...) J'ai été violée par mon père. (...) J'ai vécu un feu où j'ai tout perdu. (...) J'ai eu un chum qui m'a battu. (...) J'ai manqué de nourriture. (...) Je me suis fait voler tout ce que j'avais. »

Le participant B : « Pendant quelques années, j'étais tout le temps gelé. J'ai eu peur de mourir. J'ai fait beaucoup de cauchemars. »

Le participant H : « J'ai consommé beaucoup de drogues dures et d'alcool. (...) À Montréal, je crevais de faim; je mangeais dans les poubelles. Je n'avais pas les moyens d'avoir le téléphone. (...) J'ai fait faillite. »

La participante I : « Je suis en « burnout » depuis deux ans. J'avais des problèmes importants à cause de la consommation de drogue; j'en ai perdu la garde de mes trois enfants. (...) À quatorze ans, j'ai fait de la prostitution; je me faisais « cruiser » jusqu'au dépanneur. (...) J'ai eu des relations sexuelles avec mon beau-frère quand j'étais jeune. (...) Je ne voyais pas le soleil dans mon cœur; je me trouve plate, je vieillis. (...) Mes enfants sont de pères haïtiens inconnus. (...) Je suis dépressive. Je n'ai jamais rien bâti dans ma vie. »

La participante J : « Je n'ai pas le téléphone. Compte tenu de mes revenus, c'est trop cher. »

La participante K : « Mon ex-mari m'a menacé avec un couteau. »

Le participant K : « Enfant, mes parents ne s'occupaient pas

de moi. Ils étaient pauvres. J'ai vécu dans La Pierre, un quartier très violent à Trois-Rivières. »

o) En cas d'urgence

Quand ils(elles) ont un urgent besoin d'aide, de support, les participant(e)s comptent d'abord sur leurs propres ressources : « Je me débrouille. » Viennent ensuite les parents (frères, sœurs, père, mère) ou les amis sur lesquels ils(elles) peuvent s'appuyer pour résoudre une difficulté financière, un besoin de nourriture, un problème personnel. Si le réseau d'entraide ne semble pas très développé, il existe.

La participante A : « Je me débrouille, je suis autonome. Si j'ai besoin, j'appelle mon amie Linda pour son écoute. Linda, dans son cœur, elle n'est pas pauvre. »

Le participant B : « Si je suis obligé, j'appelle mon frère ou ma sœur. En premier, je me débrouille. » La participante C : « Je parle à mon chum en premier quand j'ai besoin. (...) Après, j'appelle ma mère. »

Le participant D : « Pour une urgence c'est mes parents. » La participante E : « Si j'ai besoin d'aide, je l'obtiendrai de mes frères et sœurs dans le Seigneur. (...) Y a pas longtemps, j'ai prêté une laveuse-essoreuse portative à l'une d'elles. » La participante F :

« Depuis que ma sœur est décédée, je vais voir une intervenante de COMSEP. »

Le participant G : « Quand on a besoin d'argent, ma conjointe appelle ses frères. (...) Quand on a besoin d'aller à l'école, c'est ma conjointe qui y va; moi, je reste à la maison avec les enfants. » Le participant H : « Pour un problème de finance, je demande l'aide de ma famille d'accueil. »

La participante I : « Quand j'ai besoin, j'appelle mon amie Sophie. Je lui parle de mes difficultés. »

La participante J : « Je vais voir mon frère ou mes parents. (...) À la cuisine de COMSEP, il y a une intervenante qui m'écoute quand j'ai besoin... »

La participante K : « Je me débrouille toute seule. Je n'ai pas besoin de personne. »

Le participant L : « Je vais voir ma belle-sœur ou à COMSEP, ils m'aident souvent. »

« Les gens du peuple ne mènent pas une vie aussi pauvre qu'une lecture même approfondie, de leur littérature, le donnerait à penser. »¹

¹ Hoggart, R. (1970). *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Les Éditions de Minuit, Paris, p. 379.

CHAPITRE VIII

Les contours d'une culture distincte

Animés par une constellation de valeurs, les individus et collectivités adoptent des attitudes conséquentes qui les conduisent à prendre des décisions relatives à la réalisation d'une action reliée à l'atteinte d'un objectif. Dans l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme, Weber s'est employé à démontrer le rôle des valeurs sur les attitudes et les comportements. Dans son ouvrage au sujet de *La culture du pauvre*, Hoggart décrit abondamment, pour étayer la preuve supportant son hypothèse, les attitudes et les comportements des gens du peuple. Plutôt que d'utiliser le terme valeur, il utilise le vocable « ethos » pour rendre compte de leur vision du monde en référence à un univers de valeurs.

Afin de tracer les contours de la culture des personnes démunies économiquement, il importe d'en regrouper les traits caractéristiques en tenant compte à la fois des trois dimensions que sont l'individu, en interaction, dans son milieu en les reliant aux variables précédemment analysées dans le cadre de l'étape des observations participantes, et des trois composantes de l'action, soit les valeurs, les attitudes et les comportements ou conduites. Avant de procéder, quelques définitions complémentaires s'imposent :

- Valeur¹ : Importance accordée à une personne, une action ou un objet. Finalité idéale poursuivie par une collectivité. Selon Weber, les valeurs ont une dimension subjective en ce que le sujet adhère, par conviction, aux fins qu'il poursuit, et également une dimension objective manifestée par des actes.

¹ Le Robert/Seuil (1999). *Dictionnaire de sociologie*. Collection Dictionnaires Le Robert/Seuil, Paris, pp. 559-560.

- Attitude¹ : L'attitude est une disposition mentale, d'ordre individuel ou collectif, explicative du comportement social. Pour circonscrire ce qu'est une attitude, Vallerand (1994, pp. 331-332), dans son ouvrage *Les fondements de la psychologie sociale*, utilise la définition proposée par Allport (1935) : « Une attitude représente un état mental et neuropsychologique de préparation à répondre, organisé à la suite de l'expérience et qui exerce une influence directrice ou dynamique sur la réponse de l'individu à tous les objets et à toutes les situations qui s'y rapportent. »

- Comportements² : Au sens propre, se comporter c'est agir, réagir, et le comportement est une suite d'actions ou de réactions. Au sens large, le comportement est l'ensemble des conduites de l'individu dans son environnement proche ou dans la société.

L'attitude agit comme un catalyseur qui, pour déclencher une action qui se traduira en comportement, s'alimente, puise dans la banque individuelle ou collective des valeurs sans lesquelles l'action perdrait son sens, donc son énergie.

¹ Ibidem., p. 42.

² Ibidem., p. 98.

8.1 Dimension psychologique (l'individu) (Voir l'annexe V.)

Variable(s)	Valeur(s)	Attitude(s)
<ul style="list-style-type: none"> Le rapport aux autres <ul style="list-style-type: none"> a) La famille b) Les amis L'école¹ 	<ul style="list-style-type: none"> Malgré des relations familiales difficiles, souvent ils font appel à un membre de la famille pour se sortir d'une impasse. La famille reste une valeur refuge parce que fondamentale : lieu des acquisitions et de transmission de ces acquisitions. Selon Lesemann, quand les femmes ont des enfants, elles ont le sentiment de devenir quelqu'un. À proximité ou à distance, les amis jouent un rôle de support et de soutien précieux. Certain(e)s n'accordent pas d'importance à ce type de relation. Leurs parents ne semblent pas avoir reconnu l'importance de l'école comme outil d'apprentissage. L'expérience scolaire ne s'est pas traduite par des résultats très positifs. 	<ul style="list-style-type: none"> Ils font une analyse réaliste des situations vécues dans le passé. Adoptent une attitude de retrait et d'éloignement vis-à-vis de certains membres de la famille. Le statut de mère est souhaité, désiré même. Empathique, à l'écoute des besoins des autres. Disposé à soutenir et à s'entraider. Reconnaissance tardive de l'importance de savoir lire, écrire et compter.

¹ Bien que les participant(e)s ne l'aient pas fait, il se pourrait que certains parents disqualifient l'école pour eux et leurs enfants. Le ministère de l'Éducation a mis sur pied le projet Famille, Écoles et Communauté pour hausser le niveau de réussite scolaire des élèves qui fréquentent les écoles cotées 10 au Québec, dont les écoles St-Paul et St-Philippe à Trois-Rivières. Certains objectifs s'adressent aux parents et ont pour objet d'essayer de modifier les perceptions et les attitudes négatives vis-à-vis de l'école et de mieux les outiller pour qu'ils puissent supporter adéquatement leurs enfants à la maison et dans leur cheminement à l'école.

Variable(s)	Valeur(s)	Attitude(s)
• Les revenus	<ul style="list-style-type: none"> • Reconnaissance obligée de l'importance et du rôle de l'école parce que valorisés par les intervenants de COMSEP. 	<ul style="list-style-type: none"> • Certains manifestent un intérêt quant aux résultats obtenus par leurs enfants. • Se sentent dépassés quand vient le temps de soutenir leurs enfants : certains semblent abandonner devant les difficultés, les écarts. • Certains semblent conclure que ces problèmes appartiennent à l'école.
	<ul style="list-style-type: none"> • L'argent a une valeur utilitaire qui permet de satisfaire les besoins de base : se nourrir, se loger, se vêtir. • S'il était possible d'en avoir davantage, ils l'utiliseraient pour s'offrir un peu de bon temps : un repas au restaurant; des loisirs. 	<ul style="list-style-type: none"> • Dépendent du chèque mensuel d'aide sociale. • Comme complément, certains cherchent et obtiennent un travail qui leur procure des revenus. • Ils ne souhaitent pas devenir riches.

Variable(s)	Valeur(s)	Attitude(s)
<ul style="list-style-type: none"> Le travail 	<ul style="list-style-type: none"> Faiblement scolarisés, ils occupent différents emplois caractérisés par des tâches routinières très peu valorisantes et peu rémunérées. Certains reconnaissent l'importance du travail au point de vouloir mettre sur pied leur propre petite entreprise. 	<ul style="list-style-type: none"> Certains planifient, d'autres moins. Défaitistes devant un marché de l'emploi exigeant quant à la formation de base attendue. Certains affichent un optimisme rayonnant quant à la possibilité de réaliser un projet de petite entreprise.
<ul style="list-style-type: none"> L'alimentation 	<ul style="list-style-type: none"> Tous sont disposés à reconnaître, en principe, les bienfaits d'une saine alimentation. 	<ul style="list-style-type: none"> Les habitudes acquises depuis l'enfance quant à l'alimentation de type fast-food semblent, pour certains, persistantes. Ils font ce qu'ils peuvent avec le budget restreint qu'ils ont; les choix sont limités quant à la variété et la qualité des aliments. Ils s'adaptent à des conditions de vie difficiles.

Variable(s)	Valeur(s)	Attitude(s)
<ul style="list-style-type: none"> Habiter dans un quartier 	<ul style="list-style-type: none"> Ils souhaitent s'offrir et à leurs familles les meilleures conditions possibles (espace, chauffage, voisinage, services). 	<ul style="list-style-type: none"> Ils se résignent et tolèrent des conditions de vie difficiles (violence, bruit, froid). Ils savent qu'ils n'ont pas le choix.¹
	<ul style="list-style-type: none"> La sécurité, la quiétude et l'apparence de l'habitation et du quartier sont des critères primordiaux. 	<ul style="list-style-type: none"> Certains sont fiers de ne pas habiter dans un quartier dit violent et pauvre. C'est de leur dignité dont il est question. Certains s'accommodent de très peu, habitués à vivre avec très peu de moyens.
<ul style="list-style-type: none"> Se vêtir 	<ul style="list-style-type: none"> Pour certains, cet autre besoin de base, d'après Maslow, semble être considéré pour la fonction utilitaire de se vêtir. 	<ul style="list-style-type: none"> Le calcul vaut le travail : ils achètent ce que leurs moyens leur permettent.
	<ul style="list-style-type: none"> D'autres y attachent une importance qu'ils relient à la fierté, voire la dignité qu'ils s'attribuent ainsi qu'à leur apparence. 	<ul style="list-style-type: none"> Pour certains, même s'il faut s'endetter, l'esthétisme prévaut.

¹ « Comment pouvons-nous demander à des personnes qui ont des prestations d'aide sociale de 502 \$ ou moins par mois de payer des loyers de 300 \$ à 400 \$? » questionne Vermette qui ajoute que les locataires n'y arrivent qu'en coupant sur d'autres besoins essentiels comme la nourriture ou les médicaments. Plante, L. (1999). *Des mesures réclamées contre l'incapacité de payer les loyers*. Le Nouvelliste, p. 3.

Variable(s)	Valeur(s)	Attitude(s)
• Les loisirs	<ul style="list-style-type: none"> • Quand il est difficile de satisfaire les besoins essentiels, les loisirs ont une valeur relative sinon résiduelle. • S'ils avaient un peu d'argent, ils aimeraient voyager, aller au cinéma, sortir plus souvent, faire comme tout le monde. 	<ul style="list-style-type: none"> • En situation de survie, le réalisme prime : quand on aura un peu d'argent, les loisirs on y pensera. • Ce qui n'empêche pas certains d'exprimer des goûts et des intérêts et de penser qu'un jour ce sera peut-être possible.
• Le temps ¹	<ul style="list-style-type: none"> • Ils privilégient le moment présent, un « ici-maintenant » qu'ils ont appris depuis l'enfance. • Ils reconnaissent les bienfaits de leur participation aux activités de COMSEP : « Ça organise mes journées... ça me fait quelque chose à faire dans la vie. » 	<ul style="list-style-type: none"> • La majorité des participants semblent faire fi des avantages qu'il y a à planifier. • Le temps semble conçu comme s'il s'agissait d'une source intarissable : à quoi bon s'énervier, il y aura toujours un lendemain.

¹ Dans son ouvrage, *Sociologie du temps*, Pronovost s'emploie à démontrer comment s'est intériorisée une culture du temps selon les différentes classes sociales. Soulignons certains constats pertinents : « (...) ce sont dans les milieux moins scolarisés ou chez les chômeurs, que l'on peut observer la présence d'aspects contraires à la stratégie : sentiment d'impuissance face au cours des événements, fatalisme, plus grande routine dans le déroulement des activités », p. 58; « (...) aussi chez les populations moins scolarisées, on observe cependant une certaine primauté accordée au présent... », p. 60; « les moins scolarisés écoutent davantage la télévision, par exemple, étalent davantage leurs activités et toutes proportions gardées font preuve d'une moins grande densité d'occupation de leur temps », p. 109; « L'âge moyen de retraite le plus élevé auquel on aspire s'observe chez les moins scolarisés », p. 117. Pronovost, G. (1996). *Sociologie du temps*. De Boeck Université, Bruxelles.

Variable(s)	Valeur(s)	Attitude(s)
		<ul style="list-style-type: none"> • L'influence de COMSEP ne semble pas modifier les anciennes attitudes et habitudes. Des épicuriens de la vie quotidienne, observe Hoggart (1970, p. 63). « (...) on pense à court terme; on prend les plaisirs et les peines lorsqu'ils arrivent; on vit au jour le jour. »
<ul style="list-style-type: none"> • La politique 	<ul style="list-style-type: none"> • Ils n'accordent pas une grande importance à la politique parce qu'ils disent n'en pas comprendre les enjeux. 	<ul style="list-style-type: none"> • Adoptent une attitude de méfiance envers les politiciens. • Abandonnent plutôt que de s'intéresser et s'impliquer.
<ul style="list-style-type: none"> • La religion 	<ul style="list-style-type: none"> • Ceux qui ont répondu ont affirmé croire en Dieu. • Même si la majorité dit ne pas être pratiquante, certains accordent une importance à la spiritualité. 	<ul style="list-style-type: none"> • Parmi leurs préoccupations, la politique et la religion semblent appartenir à des catégories résiduelles.
<ul style="list-style-type: none"> • L'avenir 	<ul style="list-style-type: none"> • Conscients des limites inhérentes à leurs conditions de vie, ils font preuve d'un réalisme concret, près de leurs préoccupations immédiates. 	<ul style="list-style-type: none"> • Aucun participant n'a fait preuve d'exubérance quant à la perspective de projets d'avenir.

Variable(s)	Valeur(s)	Attitude(s)
		<ul style="list-style-type: none"> • « Qu'est-ce qui pourrait bien améliorer mon sort demain matin? » C'est ça l'avenir. • Ils savent qu'ils ne peuvent pas se permettre de rêver à ce que d'autres se permettent parce qu'ils n'en n'ont pas les moyens. Font-ils preuve d'un pragmatisme résigné ou d'un fatalisme non avoué? • Devant l'incapacité d'améliorer leur sort, ils se résignent et s'adaptent en tentant de voir le bon côté de la situation.
<ul style="list-style-type: none"> • Le partage 	<ul style="list-style-type: none"> • Ce ne sont pas leurs conditions de vie précaires qui les empêchent de se soucier des difficultés que rencontrent les « plus pauvres » qu'eux. 	<ul style="list-style-type: none"> • Conscients de leurs propres ressources, ils sont tout de même préoccupés par le fait que d'autres aient des besoins « urgents » à satisfaire.

Variable(s)	Valeur(s)	Attitude(s)
		<ul style="list-style-type: none"> • Ils partagent et s'entraident spontanément, nous a-t-il été possible d'observer. • Ils n'attendent pas que d'autres agissent, ils le font.
<ul style="list-style-type: none"> • Le plaisir 	<ul style="list-style-type: none"> • Pour oublier leurs conditions de vie, pour s'en évader ou pour le plaisir lui-même, ils apprécient les occasions, souvent des petits riens, qui sont source de plaisir. De véritables hédonistes, commente Hoggart. 	<ul style="list-style-type: none"> • Ils sont à l'affût de tout ce qui peut adoucir leur vie. • Ils savent que le « grand luxe » ne leur sera probablement jamais accessible. Ils profitent alors de tout ce qui est accessible et le consomme comme si c'était un luxe.

8.2 Dimension sociale (en interaction) (Voir l'annexe V.)

Variable(s)	Comportement(s)
<ul style="list-style-type: none"> • Le rapport aux autres <ul style="list-style-type: none"> a) La famille 	<ul style="list-style-type: none"> • Ils n'entretiennent plus de relations avec les membres de la famille immédiate avec lesquels ils ont eu un vécu difficile. • Ils ont, avec les autres membres de la famille immédiate, des relations de bon voisinage et même d'entraide et de support mutuel.

Variable(s)	Comportement(s)
b) Les amis	<ul style="list-style-type: none"> • La maternité permet aux femmes d'avoir des enfants et les oblige à assumer les responsabilités qui y sont rattachées. • Des relations d'amitié se tissent au fil des fréquentations qu'ils entretiennent avec des amis et parfois des voisins. • Ils sollicitent et reçoivent de l'aide et du support de leurs amis et de voisins choisis. • Ils offrent leur aide et support à leurs amis et voisins.
• Le réseau d'entraide	<ul style="list-style-type: none"> • En cas de besoins urgents, la majorité des répondants affirment pouvoir compter sur les ressources d'un membre de la famille. • Certains peuvent aussi compter sur le support ou l'entraide offerts par un ami, un voisin et même un intervenant de COMSEP. • Vers la fin du mois, certains s'adressent à la « paroisse » pour obtenir un bon pour l'achat de nourriture. • Ils se méfient des ressources institutionnelles.
• Isolement et exclusion	<ul style="list-style-type: none"> • Les participants ont affirmé ne pas pouvoir faire les sorties qu'ils souhaitent ni participer aux activités de loisir pour lesquelles ils ont des intérêts, parce qu'ils n'ont pas les moyens de le faire, ce qui a pour effet de les exclure et de les isoler compte tenu du temps dont ils disposent. • Les activités de loisir qui leur sont accessibles se tiennent souvent à la maison. • Parce qu'ils fréquentent COMSEP, ils sont invités à s'impliquer dans une ou des activités

Variable(s)**Comportement(s)**

à caractère social et communautaire pour lesquelles ils ont des responsabilités. Que feront-ils quand ils quitteront COMSEP? Comment se comportent ceux qui ne fréquentent pas COMSEP, et ils sont nombreux? Quand ils fréquentent COMSEP, ils sortent de leur isolement.

- Les effets de la stratification sociale sont déterminants, voire dramatiques. Habituellement, un diplôme d'une institution scolaire reconnue permet d'obtenir un emploi qui donne accès à des revenus avec lesquels des biens et des services sont achetés et consommés. Les participants que nous avons observés et interrogés sont exclus de ce monde du travail qui est aussi une source importante d'intégration sociale, de fierté d'avoir sa paie (disait une participante) et de dignité humaine. Cette fatalité les accompagnera toute leur vie.
- La télévision contribue à ne pas les isoler et les exclure complètement. Certains se lèvent en écoutant les nouvelles du matin et la météo. Ils se couchent en faisant la même chose. Le commentateur est une présence dans l'habitation. C'est leur fenêtre sur le monde.
- Les stéréotypes
- Les rapports hommes-femmes sont révélateurs de stéréotypes assez traditionnels. Une majorité d'hommes croit que le rôle des femmes est de concevoir des enfants et d'assumer les responsabilités inhérentes à leur entretien auxquelles s'ajoutent d'autres tâches dont l'entretien du conjoint. Même si irritées par cet « héritage » qui semble vouloir perdurer, les femmes semblent tenir jalousement à ce rôle parce qu'elles se sentent en partie valorisées par le pouvoir de décision qu'y est rattaché. En contrepartie, elles souhaitent ouvertement que les hommes modifient leur attitude et adoptent un rôle plus

Variable(s)**Comportement(s)**

participatif axé sur le partage équitable des responsabilités. Si les femmes sont conscientes que les hommes ne sont plus les seuls pourvoyeurs des ressources financières (le pourcentage de familles monoparentales dont les femmes sont responsables dans les quartiers pauvres à Trois-Rivières est important), elles persistent tout de même à affirmer que c'est aux hommes qu'il incombe d'aller travailler et d'apporter du pain à la maison. Les entrevues révèlent que ce sont les femmes qui ont la responsabilité de la préparation des repas, de l'habillement des enfants et du lavage. Pronovost (1995, p. 897) confirme que l'indifférenciation des rôles est plus prononcée dans les milieux plus scolarisés.

8.3 Dimension environnementale (dans son milieu) (Voir l'annexe V.)**Variable(s)****Comportement(s)**

- L'école
- Aucun participant a terminé le niveau d'étude secondaire V.
- Pour différentes raisons, ils abandonnent la formation scolaire même de niveau primaire.
- L'attrait des revenus que procure un premier emploi les éloigne davantage de l'école
- Ils se sentent démunis quand vient le temps de supporter leurs enfants en situation d'apprentissage scolaire.
- Ils réapprennent en s'inscrivant aux ateliers d'alphabétisation et de formation au marché du travail de COMSEP.

Variable(s)	Comportement(s)
<ul style="list-style-type: none"> • Les revenus 	<ul style="list-style-type: none"> • Malgré de faibles revenus, ceux qui disent planifier terminent le mois sans trop de problèmes. • Ceux qui ne peuvent joindre les deux bouts doivent demander de l'aide; ce qui ne veut pas dire qu'ils ne planifient pas ou n'essaient pas de le faire. Il est possible que certains ne planifient pas. • Ceux qui reçoivent un revenu de travail complémentaire autorisé par l'aide sociale disent vivre une fin de mois sans grandes difficultés. Il en va de même pour la participante dont les revenus du mari semblent suffisants.
<ul style="list-style-type: none"> • Le travail 	<ul style="list-style-type: none"> • Les expériences passées de travail ne sont pas très valorisantes pas plus que motivantes. • Les exigences du marché du travail sont plus importantes quant à la scolarité, la formation et l'expérience de travail. Ces exigences les excluent d'une part importante du marché du travail. Il ne reste que des emplois peu valorisants et mal rémunérés. • Les deux participants qui ont un travail complémentaire ne sont pas très valorisés par le travail lui-même. Ce sont les revenus qui les motivent. • La formation de base quant à une entrée ou un retour sur le marché du travail, offerte par COMSEP (comment se présenter à un employeur; comment rédiger un curriculum vitae en faisant ressortir ses forces), est un outil apprécié par ceux qui y sont inscrits.

Variable(s)	Comportement(s)
<ul style="list-style-type: none"> • L'alimentation 	<ul style="list-style-type: none"> • Ceux qui disent planifier ou qui disposent d'un revenu complémentaire affirment ne pas manquer de nourriture à la fin du mois. Certains doivent demander de l'aide. • Certains affirment consommer des fruits et des légumes régulièrement; d'autres le font quand cela est possible. • Comment ne pas vivre les deux premières semaines du mois comme des semaines fastes, quand on a faim? • Certains affirment ne pas pouvoir acheter tout ce dont ils ont besoin pour se nourrir. • Certains ne font qu'un repas du déjeuner et du dîner. • Le beurre de « peanut » semble être un aliment passe-partout, particulièrement pour le déjeuner.
<ul style="list-style-type: none"> • Habiter dans un quartier 	<ul style="list-style-type: none"> • Quand les conditions de vie (bruit, violence, froid) deviennent inacceptables, ils déménagent ou planifient le faire. • Une participante accepte de vivre avec son chum et sa belle-mère pour partager, donc diminuer, les coûts du loyer. En retour, elle assume l'entretien. • Si certains choisissent de vivre dans un quartier là où il y a une habitation qui leur convient, la majorité des participants doivent choisir parmi les habitations disponibles dans plus d'un quartier. • Personne n'a mentionné avoir eu recours aux services de la Régie du logement.

Variable(s)	Comportement(s)
• Se vêtir	<ul style="list-style-type: none"> • Une participante avoue s'être endettée pour bien se vêtir. « Je n'achète pas de guenilles » s'exclame-t-elle avec fierté. • Par mesure d'économie, certains achètent les vêtements disponibles au comptoir vestimentaire. • D'autres préfèrent des vêtements qui leur sont donnés par des parents, des amis ou des intervenants de COMSEP.
• Les loisirs	<ul style="list-style-type: none"> • Les personnes seules s'offrent une sortie de fin de semaine de temps à autre, alors que les parents pensent davantage aux loisirs de leurs enfants qu'aux leurs. • La maison est le lieu privilégié pour les activités de loisir : écoute de la télévision, jeu de Nintendo, lecture, jeux sociaux, visite entre amis. • Les sorties à l'extérieur de la ville sont réalisées par l'entremise de COMSEP et ont un objectif principal de formation. • Pour la majorité, les sorties au cinéma et au restaurant sont rares. Les sorties au restaurant sont justifiées et soigneusement calculées. • « On n'a pas de budget pour les loisirs » affirment quelques participants.
• Le temps	<ul style="list-style-type: none"> • « Je préfère avoir de l'argent maintenant qu'à ma retraite » affirme avec conviction un participant. La règle de l'ici-maintenant prévaut. C'est le temps présent qui compte. • Les heures des repas, du lever et du coucher sont fortement décalées, parce que le lendemain il n'y a pas ou peu d'activités à l'horaire ayant un effet structurant.

Variable(s)	Comportement(s)
• La politique	<ul style="list-style-type: none"> • Ils vivent au gré du temps et des événements. • Les habitudes acquises, difficiles à changer, influencent fortement les comportements. • Certains vont voter même s'ils ne comprennent pas toujours les enjeux. • Certains vont voter pour annuler leur vote. • D'autres ne vont pas voter et confirment leur intention de ne pas y aller dans le futur.
• La religion	<ul style="list-style-type: none"> • Une participante dit se rendre à l'église pour la messe dominicale. • Quelques-uns se rendent à l'église seuls ou avec les enfants à l'occasion des fêtes religieuses : Noël, Pâques. • Certains font une prière avant de s'endormir. • La majorité des participants qui ont répondu disent ne pas être pratiquants.
• L'avenir	<ul style="list-style-type: none"> • « J'aimerais avoir un travail payant pour sortir de l'aide sociale. Arriver à la maison avec ma paie. Je veux être fière de moi » affirme une participante. • « J'aimerais avoir notre maison » souhaite un participant. • « Je souhaitais reprendre avec mon ex-mari. Ça n'a pas marché » exprime une participante. • « J'aimerais avoir une femme dans ma vie qui respecte et qui aime mes enfants » souhaite un participant.
• Le partage	<ul style="list-style-type: none"> • Une participante n'a rien à manger pour le repas du midi. Trois de ses collègues lui offrent de partager ce qu'ils ont.

Variable(s)	Comportement(s)
• Le plaisir	<ul style="list-style-type: none"> • Une participante dit porter des vêtements usagés, mais propres, donnés par une demi-sœur. • Une participante prête une laveuse-essoreuse à une sœur de l'assemblée. • Un participant dit apporter et recevoir du support des autres membres AA. • C'est avec grand plaisir qu'une participante se rend au centre commercial pour acheter de la laine et des matériaux qu'elle utilise pour bricoler des objets décoratifs pour son appartement. Elle dit ne pas beaucoup dépenser et n'acheter que ce dont elle a vraiment besoin. Pourtant, le plaisir exprimé est à ne pas en douter. • Les participants ont dit éprouver un grand plaisir à pouvoir participer à certaines activités extérieures (Montréal, Québec, New York) organisées par COMSEP. Peut-être est-ce leur seule sortie à l'extérieur de Trois-Rivières de l'année. • Un participant dit se rendre avec ses enfants au restaurant pour fêter l'anniversaire de chacun de ses trois enfants. • Deux participants font une sortie une fois par mois pour jouer au billard, prendre une bière et rencontrer du monde.

Autre (s) variable(s) ¹	Comportement(s)
• Le stress	• Gérer le stress ¹ représente une difficulté importante.

¹ Ces variables originent des rencontres d'observation participante. Il se peut que les observations soient associées à d'autres participants.

Autre (s) variable(s)**Comportement(s)**

Quand ils font face à de nombreux apprentissages, une montée d'anxiété se manifeste. Réactions typiques : « Moi je n'ai jamais fait ça... je ne suis pas capable de faire ça. »

Une intervenante de COMSEP ajoute : « Ils ont de la difficulté à gérer le stress relié aux entrevues et aux stages. » Ce stress² est relié aux changements causés suite à leur insertion dans le monde du travail (gestion d'un nouvel horaire; gestion des revenus; gestion de l'absence auprès des membres de la famille; gestion des travaux ménagers).

- Les habitudes de vie
- Les habitudes de vie sont celles qui ont ou qui finissent par avoir un ou des effets bénéfiques ou néfastes sur notre santé. À l'occasion des pauses et des rencontres de groupe, les intervenants réitèrent l'invitation de ne pas fumer dans certains locaux parce qu'exigus. Ceux qui consomment un fruit ou un jus de fruit sont peu nombreux; ils semblent préférer les boissons gazeuses. Paquet (1995, p. 232) souligne que l'indice de l'Enquête de Santé Québec, qui tient compte de la consommation du tabac et de l'alcool, de la pratique de l'activité physique, du sommeil et du poids en fonction de la taille, montre que les personnes très défavorisées présentent la plus grande proportion de mauvaises habitudes de vie :

¹ Lupien, S. (2006). À l'occasion de *Chronique sur le stress*, elle explique que le Centre d'études sur le stress de l'Hôpital Douglas s'intéresse aux enfants de six ans vivant dans des milieux défavorisés, chez qui le niveau d'hormones de stress est deux fois plus élevé que les enfants vivant dans des milieux aisés. La science et la vie, la radio de Radio-Canada, 30 juillet.

² Paquet, G. (1995). *Facteurs sociaux de la santé, de la maladie, la mort*, dans Dumont, F., Langlois, S., Martin, Y., *Traité des problèmes sociaux*. Institut québécois de recherche sur la culture, pp. 228-242, « (...) le stress engendré par la pauvreté (coupures dans l'alimentation, l'habillement, les loisirs) affectera la santé physique et mentale ». Laborit, H. (1979). *L'inhibition de l'action*. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 214 p. Voir chapitre V, *Les maladies de l'inhibition comportementale*, pp. 131-185, « L'inhibition de l'action peut engendrer un stress ayant des conséquences biologiques et psychologiques néfastes. »

Autre (s) variable(s)**Comportement(s)**

une personne sur quatre; cette proportion est d'une personne sur cinq pour les personnes défavorisées.

- L'estime de soi
- Lupien ajoute que le stress maintenu à un niveau élevé finit par avoir une influence importante sur l'estime de soi. Un participant s'exprime ainsi : « Nous on n'est rien, juste un numéro. (...) On n'est pas assez intelligent pour faire ça. » Certains ont une attitude fataliste : « Peu importe l'argent qu'ils vont mettre, la Wayagamack ça va fermer. » Cette attitude, sorte de complexe d'infériorité culturelle¹, intégrée suite aux échecs vécus, les amène à abandonner rapidement devant une situation difficile et à confier aux autres le soin de trouver une solution. Freire observe que plus les apprenants contrôlent leur émotivité, plus ils ont confiance en eux.
- Le langage
- La participation des apprenants aux ateliers d'alphabétisation traduit une appropriation, comme chez les Inuits², d'un langage oral qui se poursuit depuis l'enfance et les premiers apprentissages scolaires, et d'une réappropriation difficile de l'écrit dont ils semblent avoir oublié les apprentissages.³

¹ Au début des années 60, Freire intervient pour aider les Brésiliens à se défaire d'un véritable complexe d'infériorité culturelle. Freire, P. (1971). *L'éducation : pratique de la liberté*. Les Éditions du Cerf, Paris, pp. 67-87. Freire réfère à : l'absence de jugement critique, au goût de la protection, l'exploitation économique, l'absence de vie communautaire, un peuple qui n'a pas d'existence propre, au comportement individualiste, la diffusion des mœurs européennes, un goût massif de l'obéissance, une éducation jésuite, une conscience magique, une aliénation culturelle alimentée par les colonisateurs portugais.

² Les Inuits utilisent très peu l'écrit. L'oral leur permet de traduire des concepts à l'aide d'images. Certaines cultures sont davantage orales qu'écrites.

³ Larose, J. (1991). *L'amour du pauvre*. Les Éditions du Boréal, Québec, p. 43. Larose formule l'hypothèse que la pédagogie de l'enseignement du français depuis 1975 est responsable de la prédominance accordée à l'oral plutôt qu'à l'écrit. « D'abord, on a octroyé le monopole de l'authenticité à un seul niveau de la langue parlée au Québec, en ignorant les autres niveaux de langue (en fait, on niait implicitement qu'il existe des niveaux de langue). Ensuite, on a posé en principe que

Autre (s) variable(s)**Comportement(s)**

- Une pensée magique
- Le rapport abstrait/concret
- L'iniquité
- Freire parle de conscience magique. Un nombre important de participants croient et agissent comme si leurs problèmes, matériels et financiers en particulier, vont se résoudre par eux-mêmes grâce à une intervention providentielle. Peut-être est-ce le fait de l'habitude de recevoir des subsides et des services des différents paliers de gouvernements. Peut-être que cette forme de support, d'aide, se transforme petit à petit, sans qu'on le veuille, en une attitude dépendante qui tue l'initiative et la créativité.
- Les intervenantes de COMSEP invitent les participants à faire un effort pour établir, entre la signification concrète des mots et leur signification abstraite, symbolique parce qu'en contexte, une relation leur permettant de comprendre l'intention de l'auteur. Cette difficulté, assez généralisée parmi les apprenants, laisse entrevoir des efforts de réappropriation qui nécessitent un support constant.
- Plusieurs auteurs, d'Epinay (1982), Pronovost (1993), Rojek (1995), se sont employés à démontrer les effets des déterminants socio-économiques et ainsi tenter d'expliquer et comprendre pourquoi tant de personnes ont, comme les participants, le sentiment de faire partie d'une classe à part. Paquet (1995, pp. 223-239) illustre magistralement comment, devant la vie, la santé, la maladie et la mort, nous ne sommes pas tous égaux, et qu'il y a, malheureusement, des plus chanceux qui, parce qu'ils sont nés sous une bonne étoile, ont eu accès à une éducation de niveau supérieur qui leur a permis d'obtenir un revenu supérieur. « Les résidents

la langue écrite ne doit jamais être que la transcription de la parole. Personne ne parlant comme il écrit, on est allé effectivement jusqu'à déclarer que le français était une langue étrangère aux Québécois! »

Autre (s) variable(s)**Comportement(s)**

d'Outremont/Mont-Royal présentent une longévité moyenne de 81,5 ans, comparativement à 69,8 ans pour ceux de Pointe-Saint-Charles ». « (...) Les liens étroits entre la scolarité et la santé de même qu'avec les problèmes d'adaptation et de dépendance sociale sont bien connus. On sait par exemple que les plus scolarisés ont davantage accès aux services, peuvent plus facilement faire valoir leurs droits et sont plus autonomes. Une scolarité avancée va habituellement de pair avec un bon revenu, un emploi valorisant et l'accès aux loisirs et à la culture. À revenu égal, les gens scolarisés présentent en moyenne un meilleur état de santé et de bien-être. »

« J'aimerais faire un film sur la pauvreté pour montrer au monde c'est quoi... à propos des exclus et des bien nantis parce que le monde ne voit pas ça. »

Un participant

CHAPITRE IX

Une vue d'ensemble

Les cultures ont une signification plus importante que l'énumération de leurs traits fait remarquer Benedict¹. Elle s'empresse d'ajouter que les anthropologues ont souvent limité leurs analyses à la présentation des traits, alors qu'ils sont intégrés dans un tout. Sans dénigrer les efforts de ses collègues, elle précise que la compréhension de l'enchevêtrement des traits qui forme un univers propre à une personne, un groupe, permet de saisir le rôle d'un trait dans l'ensemble ainsi que ses rapports dynamiques avec les autres traits. Des traits observés, que peut-on dire qui aurait pour effet de favoriser une meilleure compréhension de l'ensemble de la culture des personnes socio-économiquement démunies?

Il s'agit de la sous-culture d'un groupe de personnes marquées définitivement, depuis l'enfance, par des parcours sociaux difficiles, voire sinueux, qui ont pour conséquence de créer des conditions de vie précaires auxquelles elles semblent s'habituer. Des rapports trop brefs avec l'école engendrent des rapports dévalorisants avec le travail caractérisés par une suite d'emplois peu rémunérés qui permettent à peine de survivre. Le support de l'État ne permet guère de faire mieux. Les maigres revenus obtenus sous forme d'aide sociale ne leur permettent pas de vivre décemment. Leurs conditions de vie sont des conditions de survie. Pour se nourrir, se loger et se vêtir, trois besoins dits essentiels, ils tirent le diable par la queue. Pour la majorité des participants, les fins de mois sont vécues sous le signe du rationnement. Les ressources sont rares, il

¹ Benedict, R. (1959). *Patterns of culture*, préfacé par Margaret Mead, Houghton Mifflin Company, Boston, pp. 18-51. Plusieurs autres auteurs ont formulé des avis semblables dont Herskovits et Kluckhohn. Hoggart en a fait la démonstration.

faut sacrifier quelque chose, même des aliments, pour arriver jusqu'au premier du mois. Certains quêtent. D'autres ont des trucs ingénieux qu'ils nous ont confiés et qu'ils ne nous ont pas confiés de crainte que d'autres en abusent et que la source se tarisse. Leurs vécus familiaux comme enfants et adultes ont laissé chez la plupart des traces inaltérables empreintes de violence, de rejet, d'abandon et d'isolement. Ces apprentissages ont influencé leurs attitudes face à l'école, au travail, aux relations avec les autres, à tout, qu'ils transmettent culturellement à leurs enfants et à leur entourage. Leurs maigres ressources financières ne leur permettent pas d'avoir accès aux services publics et privés en matière de loisir. Ils en sont exclus ou presque. La maison devient un centre communautaire de loisir. Ils sont aussi exclus des rapports sociaux inhérents au travail qui favorisent une intégration harmonieuse et équilibrée dans la société. Le regard que la société pose sur eux, y inclus certains professionnels de la santé et des services sociaux, est qu'ils sont des « tétéux », des moins-que-rien, des incapables qui vivent au crochet de l'État. Ils le savent. Ils sont conscients des préjugés entretenus à leur endroit. Des parcours que la fiction envie, des échecs répétés et des conditions de vie contraignantes ont un effet sur l'image de soi, la confiance en soi et la satisfaction de soi qui finissent par s'appauvrir elles aussi. Des réussites si peu nombreuses ont pour effet d'augmenter le niveau de stress. Chez les enfants de six ans qui vivent dans un milieu défavorisé, commente Lupien du Centre de recherche sur le stress de l'Hôpital Douglas, le niveau d'hormones de stress (le cortisol) mesuré est deux fois plus élevé que chez les enfants du même âge vivant dans un milieu aisé. Si l'environnement économique, social et culturel de ces enfants ne change pas, il y a un risque que leurs conditions de vie, de santé et de bien-être en soient affectées au point d'en mourir plus tôt à cause d'habitudes de vie délétères. Dans un tel contexte, ils se replient sur les petits moments de bonheur, ces petits plaisirs que la vie leur offre, ces petits riens qu'ils consomment comme des antidotes contre l'usure accélérée de leurs ressources physiques et mentales. Sans grands espoirs de pouvoir un jour gravir les échelons gratifiants rattachés aux emplois disponibles sur le marché du travail, l'avenir se présente sous la forme d'un réalisme concret près de leurs préoccupations immédiates, essentielles. « Une femme dans ma vie

qui aime mes enfants... »; « ... un travail pour sortir de l'aide sociale. Arriver à la maison avec ma paie. Je veux être fière de moi »; « Je souhaitais reprendre avec mon ex-mari »; « J'aimerais avoir notre maison. » Même si dès le moment de la naissance les chances ne sont pas égales, en référence aux textes de Paquet sur l'espérance de vie et de Boudon au sujet de l'école, lieu où se cristallisent les inégalités, les participants n'en sont pas pour autant « fatalement » pessimistes, tristes et abattus. Au contraire, ils sont ricaners, rieurs, plaisantins, capables d'un humour qui les porte à rire d'eux-mêmes et de leurs tracasseries quotidiennes et d'aimer la vie malgré tout. Ils sont d'ailleurs attentifs aux besoins essentiels de ceux qui sont aussi pauvres qu'eux. Ils n'attendent pas, ils donnent, prêtent et s'entraident pour aider leurs semblables à s'en sortir. « Mon amie Linda, elle n'est pas pauvre dans son cœur » soulignait une participante. Ce sont de bons vivants que la vie a écorchés vifs et qui continuent de l'être.¹ Et ce n'est pas parce qu'ils s'habituent à leurs conditions de vie qu'ils les acceptent pour autant.

Le fil conducteur parmi cet enchevêtrement de traits est sans contredit celui des parcours difficiles. Par exemple, si au cours de la période de scolarisation les parents d'un participant ont dénigré l'école et ne l'ont pas supporté à la maison en ne s'intéressant pas à ses apprentissages et les difficultés normales qui y sont reliées, alors il y a un grand risque, tout comme pour les habitudes de vie, que ce soit le début d'un parcours sinueux. Les valeurs reliées à l'école risquent d'être transmises et être traduites en attitudes et comportements conséquents.

¹ Peut-être sont-ils des résilients, comme le propose Cyrulnik à propos de ceux qui ont vécu des difficultés importantes et qui s'en sortent parce qu'ils réussissent à les transformer en expérience positive. Certes on dirait que ce sont des héros communs ignorés par les gestionnaires de programmes qui ne vivent que pour et par les objectifs à rencontrer. Paquet (1995, p. 238) souligne que plusieurs travaux de recherche tendent à démontrer que les attitudes et les perceptions des gestionnaires et des dispensateurs de services s'avèrent des éléments de succès ou d'échec quant aux interventions développées à l'intention de la population défavorisée, comme si les valeurs et les styles de vie des personnes défavorisées étaient totalement ignorés quand vient le temps d'apporter une solution adaptée à leurs problèmes. Lewis avait le même espoir quand il a rédigé *Les enfants de Sanchez*. Il souhaitait que les valeurs, attitudes et comportements soient mieux compris par les gestionnaires responsables de la mise en place des programmes sociaux.

Qu'en est-il de la sous-culture des autres, ceux qui ne fréquentent pas COMSEP, et qui ne font pas partie de l'échantillon? Qu'en est-il de la sous-culture de ceux qui réussissent à s'en sortir? Vivent-ils une phase de transition marquée par une enculturation (acquisition d'une culture propre) complémentirement à une acculturation (emprunt à d'autres sous-cultures et/ou cultures)?

« Les plus grands des actes héroïques s'accomplissent dans le secret des quatre murs d'une maison. »

Jean-Paul Richter

CHAPITRE X

Des héros ordinaires anonymes

Dès l'école primaire, nous avons été invités à inscrire dans nos mémoires collectives et individuelles le nom d'héros et d'héroïnes, comme par exemple Dollard-des-Ormeaux, Madeleine de Verchères, qui se sont distingués par des gestes de bravoure et que l'histoire situe comme étant bien au-delà de la moyenne. Plus tard, nous avons été témoins des exploits accomplis par Maurice Richard et la détermination et l'habileté de René Lévesque comme rassembleur. Peut-être avons-nous même participé à leur consécration, et celle d'autres, en imitant leurs gestes ou défendant leurs idées, comme s'ils étaient les demi-dieux de notre société. Volontairement ou involontairement, ils ont participé à la consolidation de notre identité.

Rares sont ceux qui oseraient dire des personnes pauvres qu'ils sont des héros, au contraire. C'est aussi ce que pense Goffman (1974, p. 222) quand il conclut qu'il soit bien rare que le héros soit l'homme de la rue en s'appuyant sur les propos de Berger¹ :

Imaginez la tension qui pèserait sur le vocabulaire moral s'il lui était demandé de produire l'épopée du comptable, du programmeur ou du chef de personnel. Nous préférons les cow-boys, les détectives, les toreros et les pilotes de course, parce que ce sont là des figures qui incarnent les vertus que notre vocabulaire moral est apte à célébrer : la réussite individuelle, l'exploit, la prouesse.

Pourtant, ce sont les pauvres, affirme Lewis (1961, p. 36), « (...) qui apparaissent comme de véritables héros du Mexique contemporain, car ils paient le prix de l'essor

¹ Berger, B. (1962). *The sociology of leisure : Some suggestions*. Industrial relations, 1, 2, p. 42.

industriel de la nation ». Certeau (1980, p. 33) va plus loin, l'homme ordinaire est ce héros commun, anonyme, indiscipliné qui emprunte ses trajectoires plutôt que celles planifiées par les gestionnaires de tout acabit. Ce sont par des gestes quotidiens que ce héros ordinaire se manifeste. Salomé¹ corrobore :

L'héroïsme au quotidien se manifeste au jour le jour, dans toutes les sortes de situations et surtout au travers d'événements d'une grande banalité apparente, dans des petits riens, des signes parfois infimes. Il se vit au ras des pâquerettes, dans la vie familiale ou intime, dans l'exercice professionnel, la vie sociale, les engagements politiques.

Consciente que les documents statistiques traduisent mal la vie quotidienne de la phase d'industrialisation à Montréal, Bradbury (1995) a cru nécessaire de refaire l'histoire en démontrant comment les femmes « (...) ces héroïnes méconnues » ont joué un rôle déterminant quant à la survie de leurs familles en posant de petits gestes (faire beaucoup avec rien pour économiser et survivre) dans la vie quotidienne.

Les participants ont des revenus qui oscillent entre 6400 \$ et 15 500 \$ par année. Une fois le loyer payé, il reste bien peu par mois pour se nourrir et se vêtir. Ils survivent bien en deçà du minimum vital. Pour vivre dans de telles conditions, avec le stress qu'elles engendrent, et arriver à sourire, à rire et à faire preuve d'humour devant la vie, on doit appartenir à un groupe élite d'héros ordinaires et anonymes. Ce n'est pas que dans les grandes occasions qu'ils doivent poser de « petits gestes » héroïques, c'est quotidiennement et pour le reste de leur vie. Le seul fait de survivre est, pour les personnes pauvres et démunies, un acte d'héroïsme.

Il y a aussi ceux qui s'en sortent, qui s'inscrivent sur le tableau du marché du travail et qui y restent avec tous les changements d'attitudes et de comportements que cela entraîne. Les intervenants de COMSEP utilisent ces « success story » comme modèle

¹ Salomé, J. (1999). *L'héroïsme au quotidien*. Guide Ressources, Montréal, pp. 12-14.

pour motiver et stimuler ceux qui participent aux formations qui conduisent au marché de l'emploi. Eux aussi sont des héros ordinaires anonymes.

Certains ont suffisamment d'estime et de confiance eux-mêmes qu'ils deviennent des leaders de leur quartier. Bélisle¹ raconte comment Jacqueline Pellerin, avec la collaboration des membres du Comité d'Action Sociale Hertel, a réussi à convaincre des différents paliers de gouvernements d'investir plus de quatre millions de dollars, au milieu des années 70, pour construire une centaine d'habitations à loyer modique, sans que personne ne soit relogé à l'extérieur du quartier Hertel. Pellerin avait pour objectif de faire en sorte que les gens de son secteur « (...) ne gèlent pas des pieds l'hiver et utilisent des salles de bain confortables ». Parmi les traits qui caractérisent Pellerin, Bélisle (1988, p. 90) retient le dévouement, la persévérance, le courage et la joie de vivre. Pellerin est une héroïne ordinaire qui n'était pas plus instruite que les gens de son secteur.

¹ Bélisle, M. (1988). *La sœur volante et son quartier*. Jean Richard, éditeur, Trois-Rivières, pp. 47-81.

« Observer c'est aller jusqu'aux circonstances. »¹

¹ Deligny, F. (1970). *Les vagabonds efficaces et autres récits*. Mespévo, Paris, p. 123.

CHAPITRE XI

Les enseignements

Qu'avons-nous appris et quoi faire autrement pour mieux apprendre à l'occasion d'un prochain exercice?

- Si le protocole d'une recherche est bien rédigé, tant le processus que le contenu seront éclairants, ce qui permet au chercheur de la rendre à terme contre vents et marées. C'est un art que celui d'identifier le(s) problème(s), de formuler une hypothèse, d'établir un échantillon représentatif, de choisir des participants clés, de confectionner un(des) outil(s) de recherche, de présenter les résultats et d'en faire l'analyse, d'en tirer quelques leçons et de conclure. Ces apprentissages sont à parfaire.
- À propos de l'hypothèse, peut-on la confirmer ou l'infirmier? Pour circonscrire une culture, il faut s'intéresser à ses exceptions, ses sous-cultures. Une fois les composantes d'une sous-culture identifiées, il importe de recenser les traits qui permettent d'en tracer les contours et d'en étudier la dynamique. « Une culture n'est pas qu'une constellation de traits, elle est aussi la résultante de la dynamique des composantes de cette constellation » rappelle Benedict (1959, p. 48). On peut donc confirmer que la sous-culture de la petite enfance, des personnes socio-économiquement démunies, existe avec ses traits et sa dynamique propre.
- Puisque nous avons utilisé la définition de Rocher (1995, p. 109) de la culture, réexaminons, sous l'éclairage de la démonstration qui vient d'être faite, les caractéristiques qu'il utilise pour reconnaître une culture :

- *Un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir* : il a été possible d'observer des comportements et de recueillir les témoignages qui traduisent des valeurs et des comportements propres à des participants; ceux-ci sont liés au point d'être enchevêtrés;
- *plus ou moins formalisées* : si le cadre des ateliers, rencontres de groupe et interviews avait un caractère formel (on s'attend à ce que les participants aient un comportement conséquent), il a souvent été possible d'observer des échanges et des comportements moins formalisés (ils pouvaient s'exprimer comme ils l'entendaient);
- *étant apprises et partagées par une pluralité de personnes* : ce critère est absolument essentiel, souligne Rocher; même si les rencontres de groupe et les ateliers d'alphabétisation ont permis d'observer un plus grand nombre ($n = \pm 60$) de participants que celui des entrevues ($n = 12$), pour consolider la preuve, il faudrait refaire l'exercice en tenant compte d'un échantillon plus grand. Les résultats obtenus restent un bon indicateur, mais insuffisant;
- *servent, d'une manière à la fois objective et symbolique* : il a été possible de recenser un certain nombre de comportements porteurs de traits significatifs intimement « liés » à des attitudes s'inspirant fortement d'un ensemble de valeurs à haute teneur symbolique dont nous avons tenté de décrypter le sens;
- *à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte* : on sait qu'à Trois-Rivières, il existe quelques « poches » de pauvreté qui regroupent chacune un certain nombre de personnes; notre échantillon se limitait aux participants qui fréquentent COMSEP; pour confirmer qu'il s'agit d'une collectivité particulière et distincte, il faudra constituer un échantillon plus grand aussi composé de personnes qui ne fréquentent pas COMSEP.

- Il y aurait certes lieu de s'inspirer de la démarche de Letellier¹ qui, pour rencontrer les exigences reliées à la rédaction de son mémoire de maîtrise en sociologie, s'est rendue vivre dans le quartier centre-sud de Montréal, sur la rue Champlain, à proximité de la famille Bouchard. Cette proximité lui a permis de vivre une plus grande intimité avec ses informateurs-clés. Ce qu'elle a gagné en qualité (contenu de l'information), elle l'a perdu en quantité (nombre d'informations, ce qui ne lui a pas permis de généraliser).
- La nature de l'objet de recherche, faire la preuve de l'existence d'une sous-culture, et l'utilisation de concepts et d'outils appartenant à d'autres sciences (ethnologie et anthropologie) représentent un défi de taille qui nécessite une adaptation continue. C'était notre choix et nous l'assumons. Cependant, il y aurait lieu de reprendre l'exercice en partageant avec quelques collègues (de niveau baccalauréat et de niveau maîtrise) la tâche : un échantillon qui tient compte des « poches » de pauvreté; un partage quant aux variables à l'étude, certaines variables pouvant être étudiées plus en profondeur; un partage des compétences acquises, en psychologie, par exemple, permettrait de constituer un outil de recherche qui tient compte du trio valeurs – attitudes – comportements, tel qu'expérimenté par Hoggart et Weber. Des étudiants de niveau baccalauréat pourraient, par exemple, complémentarément, réaliser quelques histoires de vie essentielles à la compréhension des valeurs, des attitudes et des comportements.
- Il faut se méfier, la collecte des données qualitatives peut sembler être accessible à tous. Mercier (1971, p. 10) précise que « (...) supposées réunies chez un anthropologue les meilleures qualités d'observation et les meilleures compétences techniques, ils demeurent » avec beaucoup d'à-propos. Un interviewer expérimenté aurait davantage exploré avec quelques questions ou remarques appropriées certains aspects des variables qui nous sont apparus qu'au moment de l'analyse. Réaliser une recherche comme celle-ci nécessite beaucoup de compétences et de polyvalence.

¹ Letellier, M. (1971). *On n'est pas des trous-de-cul*. Éditions Parti-Pris, Montréal, 221 p.

- Les parcours de vie¹, les cheminements personnels, les histoires de vie ont une influence déterminante, tout autant, sinon davantage, que les effets de la stratification sociale¹, sur l'avenir des participants. C'est pendant la période de l'enfance et de l'adolescence que l'acquisition des valeurs se cristallise pour permettre la formation d'attitudes qui engendrent nos comportements culturels propres et distinctifs. Le projet du ministère de l'Éducation, qui vise à rehausser la cote des écoles situées en milieu défavorisé, a pour objet d'intervenir à l'étape de l'enfance, avant qu'il ne soit trop tard et que certains enfants deviennent des décrocheurs avant d'arriver au secondaire. Les rapports entre l'école et les parents sont en train de changer et vice versa. Chacun est invité à modifier ses perceptions et ses attitudes vis-à-vis de l'autre. Certains changements sont perceptibles, d'autres se produiront peut-être dans dix ans. Modifier des valeurs et des attitudes peut prendre toute une vie. Ce constat ne s'applique pas qu'aux participants visés par le projet.
- Nous savions déjà que les déterminants socio-économiques avaient des effets percutants sur certains d'entre nous. La démarche qui se termine ne fait que confirmer à quel point, pour ceux qui n'ont pas une assurance « études – travail – revenus », l'effet est important tant au plan matériel, psychologique que moral. Kluckhohn et Herskowits ont tous deux invité les « ingénieurs sociaux » que nous sommes, y inclus les gestionnaires des programmes sociaux, à utiliser leurs savoirs et savoir-faire pour aider ces gens-là à s'en sortir. S'ils ont un problème, nous avons nous aussi un problème.

¹ D'Epinay, C. L. d' et al. (1996). *Travail, temps libre et domaines d'épanouissement des mères de famille : comparaison entre les mères de familles monoparentales et biparentales*. *Loisir et société*, volume 19, numéro 1, p. 228. D'Epinay et ses collaboratrices nuancent leur position quant aux avantages des études triangulées. « (...) il est par conséquent erroné de vouloir jeter aux orties le paradigme de la stratification sociale pour adopter celui du parcours de vie. Plus fructueuse semble l'orientation visant à enrichir le paradigme classique grâce aux acquis du second. Une telle intégration permet d'engendrer une théorie de la structure sociale adaptée à la réalité sociale et à la réalité des sociétés post-industrielles, tenant compte de l'évolution du rapport entre les sexes, de la transformation du système socioprofessionnel, de l'allongement de la vie et de la coexistence des générations. Car hier comme aujourd'hui, c'est toujours d'une bonne théorie de la structure sociale que le sociologue tire les hypothèses les plus puissantes sur le comportement, les attitudes et les aspirations des individus. »

- Outre la richesse du contenu et les bénéfices inhérents à la réalisation de l'exercice lui-même, trois constats sont particulièrement à retenir. Dans la vie quotidienne, on fait régulièrement référence à sa propre situation pour évaluer comment nous nous situons par rapport aux autres : degré de réussite; avoirs matériels; réalisations personnelles; cheminement des enfants; accomplissements dans le domaine du travail; salaire et possibilités de progression. Ces références se font par simple réflexe. Pendant les étapes que comprend une recherche, il faut surtout se méfier de soi et de ses références à sa propre classe sociale. C'est le sens de la remarque de MacCannell¹ : « (...) les théories scientifiques, en plus d'être des réflexions au sujet de la réalité empirique, elles sont aussi le reflet de leur apprentissage aux groupes et aux classes sociales d'où elles originent ». C'est le premier niveau de biais qui habite tout chercheur en permanence. Deux autres difficultés peuvent contaminer l'interprétation des observateurs et des résultats. Le biais relié à une interprétation trop intellectualisée qui consiste à extraire l'essence de la réalité plutôt que de la décrire, de la traiter donc, telle qu'elle est, souligne Lefebvre (1981). S'ajoute aux deux premières, le biais qui serait, prévient Certeau (1980), une interprétation filtrée par sa propre culture, ses propres valeurs. Le risque d'une interprétation ethnocentrique est omniprésent.
- Une contribution inattendue, celle de Goffman (1973) qui utilise comme un miroir les résultats qu'il obtient suite à ses observations, pour questionner ses propres valeurs, attitudes et comportements. Les effets secondaires bénéfiques d'une recherche peuvent toucher le chercheur lui-même au point de l'aider à mieux se comprendre comme personne. Ce changement affectera son approche et sa compréhension des phénomènes qu'il observe ainsi que l'analyse qu'il en fera comme chercheur.

¹ MacCannell, D. (1976). *The tourist. A new theory of the leisure class*. Schocken Books, New York, p. 118.

- Le questionnaire d'enquête orale a été conçu pour explorer, dans le contexte général de la description d'une sous-culture, toutes les variables et les traits culturels qu'il est possible d'observer et de noter. C'est une première étape nécessaire. Un questionnaire conçu pour mettre en relief les composantes de l'action, que sont les valeurs, les attitudes et les comportements, permettrait de raffiner l'exercice et ses résultats. Tout comme Weber, il y aurait lieu de s'intéresser à l'origine et à la formation des valeurs et leur influence sur les attitudes et les comportements des participants.
- La recension et l'analyse des traits caractéristiques de la sous-culture de la petite extrace ne signifient pas que ceux-ci lui sont exclusifs. Les traits culturels caractéristiques de la classe moyenne et supérieure prennent un relief, une coloration différente. Il est vraisemblable que certains traits appartenant à l'une ou l'autre classe puissent être identiques, mais situés dans un contexte global tout à fait différent. Peu importe la classe à laquelle les participants appartiennent, les rapports qu'ils entretiennent avec certaines variables pourraient se ressembler et peut-être même coïncider.

Cependant au-dessous des classes populaires conservatrices, il y a le substrat des parias et des « outsiders », les autres races, les autres couleurs, les classes exploitées et persécutées, les chômeurs, et ceux qu'on ne peut pas employer. Ils se situent à l'extérieur du processus démocratique; leur vie exprime le besoin le plus immédiat et le plus réel de mettre fin aux conditions et aux institutions intolérables. Ainsi leur opposition est révolutionnaire même si leur conscience ne l'est pas. Leur opposition frappe le système de l'extérieur et de ce fait le système ne peut pas l'intégrer; c'est une force élémentaire qui viole les règles du jeu et, en agissant ainsi, elle montre que c'est un jeu faussé.

Herbert Marcuse (1964)

CONCLUSION

Si on ne peut conclure définitivement, avec une certitude qui ne ferait plus craindre le doute, à propos de l'hypothèse, on peut dire que la constellation de valeurs, d'attitudes et de comportements culturels qui sont liés, et que nous avons pu observer, est un début de preuve qui pourra guider d'autres démarches qui auraient le même objet, c'est-à-dire mettre en relief l'essence de la sous-culture de la petite extrace qui est partagée par une pluralité de personnes, compte tenu de l'invitation prudente de Rocher (1995, p. 110).

C'est Pronovost (1993, p. 98) qui a éveillé notre curiosité à propos du « (...) concept d'intérêt culturel de base qui renvoie à un aspect plus profond, et plus difficile à cerner, soit une culture apprise propre aux différents milieux sociaux ». C'est ce « plus difficile à cerner » qui a été source de motivation comme s'il s'agissait de décrypter le noyau dur d'une sous-culture méconnue. Il ajoute que l'on pourrait traduire ce phénomène par la notion de « (...) mode de vie, c'est-à-dire une structuration plus ou moins complexe de valeurs, d'attitudes et de comportements, en interaction étroite avec certains déterminants socio-démographiques ». L'influence de Hoggart et de Weber a aussi été déterminante. Pour que la constellation des traits observés ne reste pas qu'une énumération, il fallait en extraire l'essence avec un outil qui filtre les valeurs, les attitudes et les comportements, constituants dynamiques et symboliques de toute culture.

Qu'il s'agisse de mettre en lumière ce que révèle l'analyse des caractéristiques qualitatives des traits culturels (Gauthier 1995, pp. 42-46) complémentaires aux déterminants fondamentaux de la stratification sociale, qu'il s'agisse de faire « lever le lièvre » des mythes qui stigmatisent les personnes démunies, qu'il s'agisse de démontrer

la pertinence d'une approche qui permet de mieux saisir les modes de vie¹ des marginaux, que nous préférons « parquer dans des ghettos » pour nous donner bonne conscience et finalement oublier, qu'il s'agisse de considérer une réponse qui permet de comprendre pourquoi certains groupes (sous-cultures) déconsidèrent et manifestent un manque d'intérêt pour certains lieux, certains événements, certaines pratiques, qu'il s'agisse de faire contrepoids face à l'attitude et au discours des agents de la culture cultivée qui disqualifient la culture populaire au profit de la leur, qu'il s'agisse de lever le voile sur l'héritage de l'héritier, de retracer son parcours, de comprendre ses motivations et de mieux comprendre ce qu'il a décidé de faire de ses acquis (Singly 1996, p. 157), cet exercice, avec toutes ses imperfections, a des assises fort légitimes.

Gauthier (1995, p. 57) formule une proposition qui nous apparaît tout à fait pertinente et que nous reprenons comme un élément important de cette conclusion, ne serait-ce que pour mettre en relief la sensibilité requise pour faire certaines appréciations des conditions de vie caractéristiques de la culture de la petite extrace.

(...) au-delà des mesures objectives et des solutions sujettes à la normalisation, la pauvreté interpelle la sensibilité pour son repérage, son évaluation et certaines solutions. Ceci parce que ses expressions présentent, de façon le plus souvent inattendue, un caractère de nouveauté qui déborde le cadre des programmes universels. Il y aurait ici tout un champ de recherche à développer en sociologie de la culture afin de vérifier dans quelle mesure la bureaucratisation des rapports sociaux n'aurait pas étouffé ou mis en veilleuse la part de sensibilité qu'exigent le dépistage et la manière de régler les problèmes liés à la pauvreté.

¹ De la Durantaye, M., Lacroix, J.-G., Pronovost, G. (1994). *Le public des arts et les pratiques culturelles : formation des usages, idéologies artistiques, logiques d'approche*. Département des sciences du loisir, Université du Québec à Trois-Rivières, p. 17. Les auteurs précisent « (...) que le style de vie réfère aux systèmes d'activités d'un acteur, alors que le mode de vie réfère au système d'attitudes, de valeurs, d'intérêts constitué en « subcultures », traversé par les grands déterminants socio-démographiques, et à la source de la constitution des systèmes d'activités. » Voir aussi Gryspeerdt (1974) et d'Epinay (1983).

Avant d'intervenir et de proposer des programmes d'activités qui s'adressent aux personnes démunies, il importe de bien se renseigner à propos des composantes de la sous-culture qui les habite. Ces sous-cultures (jeunes délinquants, personnes démunies, prostitués, chômeurs, décrocheurs) méritent une attention particulière, une réponse adaptée qui diffère de celle qui s'adresse à ceux qui composent le courant principal, sorte de « mainstream ». Certains organismes communautaires (COMSEP : personnes socio-économiquement démunies; Atelier de débosselage Action-Jeunesse : décrocheurs; La Fenêtre, Centre d'immersion aux arts : personnes handicapées) travaillent en étroite collaboration avec des organismes institutionnels pour mettre en place des programmes et des activités dans des domaines très variés, mais adaptés¹, qui tiennent compte de la sous-culture des participants. À défaut de quoi ils seront exclus de l'école, du travail, des loisirs, des logements adéquats, de ces conditions de vie précaires que les membres de la classe moyenne refusent.

Ces organismes communautaires, ils ne sont pas les seuls, sont des modèles dont notre université devrait davantage s'inspirer. Notre sous-culture universitaire² en serait bénéfiquement influencée, surtout en ce qui a trait aux valeurs et aux attitudes tant elles influencent nos comportements du début à la fin de nos vies professionnelles et personnelles.

Dans cet esprit, la définition de la culture de Rocher pourrait être bonifiée par l'ajout d'une cinquième caractéristique, celle que Cuche appelle l'évolution. La culture

¹ Plante, L. (2006). « *Je suis plus autonome et j'ai confiance en moi* », COMSEP emballé par son projet-pilote *Emploi-Solidarité*. Le Nouvelliste, 24 février, p. 26. Chantal Sylvain, qui travaille comme manœuvre chez Messagerie Valois, affirme avoir l'impression de faire maintenant partie d'une famille où l'on prend soin d'elle. Très fière de n'avoir jamais manqué une journée de travail en quatre mois, elle affirme « se sentir mieux en dedans ». Elle a récupéré ses deux enfants placés en famille d'accueil. « Cela a changé ma vie, assure-t-elle les yeux brillants. J'ai confiance en moi maintenant. »

² Mayer et Ouellet (1991). Op. cit., p. 446. « En fait, Grell (1985) a critiqué les innombrables recherches qui ont été faites sur les chômeurs, en raison de la prétention des chercheurs à la définition universelle et de leurs conclusions réductrices, le chômeur étant vu comme un être passif, désespéré et dépourvu de tout dynamisme. Par le récit de vie, Grell a voulu démontrer que cette vision est démentie par la réalité : on ignore la « face cachée » des chômeurs, leur capacité de débrouillardise. »

n'est pas statique. Influencée par les apprentissages¹, les événements, elle est en constante évolution.

À suivre.

¹ Ce sera bientôt la rentrée scolaire. Certains participants n'ont pas les moyens financiers pour acheter les effets scolaires requis pour supporter les apprentissages de leurs enfants. Certains d'entre eux se rendent à l'école sans avoir déjeuné. L'hiver, les plus pauvres continuent de porter les souliers et les espadrilles qui conviennent en été. Le niveau de concentration et d'attention de ces enfants est aussi affecté par le stress vécu à la maison. Involontairement, les enseignants, sollicitant un peu plus d'attention chez ceux-ci, contribueront à augmenter le niveau de stress en les interpellant alors que ces enfants ont d'autres préoccupations : le besoin de manger parce qu'ils ont faim; le besoin de se réchauffer parce qu'ils ont froid; le besoin d'être réconfortés parce qu'abusés, violentés, menacés; le besoin d'évacuer les tensions accumulées depuis quelques heures, quelques jours, quelques semaines; le besoin d'avoir une image d'eux autre que celle qu'on leur transmet, c'est-à-dire d'être des «enfants problèmes» parce que leurs apprentissages scolaires se font plus lentement. Comment peut-on, dans ce contexte, aimer l'école et ne pas, tôt ou tard, vouloir en sortir? Ainsi, dès l'âge de six ans, ces enfants sont les innocentes victimes de la stratification sociale qui n'a pourtant rien à voir avec le quotient intellectuel.

Ceux et celles qui n'ont pas les moyens de se faire entendre (les handicapés physiques et mentaux, les clochards, les décrocheurs, les prostitués(es), les toxicomanes, les assistés sociaux) tracent, quand ils utilisent la peinture, le dessin, la musique, le théâtre, le mime, la chanson, la poésie, les lignes d'erre, ces trajectoires indéterminées, apparemment insensées parce qu'incohérentes dans le langage courant, qui prennent la forme d'écritures dans les bois, d'errances, pour s'inventer un chemin dans l'espace de la langue.¹

¹ Deligny, M. (1970). *Les vagabonds efficaces et autres récits*. Maspéro, Paris, p. 181. Lecture suggérée par Michel de Certeau. Le documentaire intitulé *Enfants de chœur* présenté à la télévision de Radio-Canada, le 6 juin 1999, dans le cadre de l'émission *Les Beaux Dimanches*, rend compte des parcours empruntés et des lignes d'erre tracées par les itinérants membres de la chorale de l'Accueil Boneau.

BIBLIOGRAPHIE

- Association québécoise du loisir municipal (2004). *Guide de terminologie en loisir à l'intention des professionnels et des bénévoles de loisir organisé*, avec la collaboration de Bellefleur, M., Wilmet, L. et Lafleur, P., Montréal.
- Barker, M. et Beezer, A. (1992). *Reading into cultural Studies*, Routledge, London, p. 12.
- Bazin, J. (1997). *Interpréter ou décrire. Notes critiques sur la connaissance anthropologique*, dans Desdouits, M.-F. et Turgeon, L. *Ethnologies francophones de l'Amérique et d'ailleurs*. Les Presses de l'Université Laval, pp. 331-347.
- Beaudelaire, C. (1965). *Les fleurs du mal*. Éditions Gallimard, Paris.
- Beaudoin, J. M. (2006). *La bataille perdue des ventres creux*. Le Nouvelliste, 15-16 avril.
- Bélisle, M. (1988). *La sœur volante et son quartier*. Jean Richard, éditeur, Trois-Rivières.
- Bellefleur, M. (1986). *Le langage du loisir : Éléments d'analyse*. Études du loisir, cahier numéro 1, Département des Sciences du loisir, Université du Québec à Trois-Rivières, 169 p.
- Bellerose, C., Chenard, L., Lavallée, C., Levasseur, M. (1995). *Et la santé, ça va en 1992-1993? Rapport de l'enquête sociale de la santé*, Santé Québec, volume 1.
- Benedict, R. (1959). *Patterns of culture*. Houghton Mifflin Company, Boston.
- Berger, B. (1962). *The sociology of leisure : Some suggestions*. Industrial. Relations.
- Berrigan-Ostiguy, C., Fréchette, S. (1997). *Recueil des mémoires et des rapports de recherche réalisés au cours des vingt dernières années par les étudiants du programme de maîtrise en loisir, culture et tourisme de l'Université du Québec à Trois-Rivières*, Trois-Rivières.
- Boisvert, R. (1996). *Les inégalités dans la région métropolitaine de Trois-Rivières*. Régie régionale de la santé et des services sociaux Mauricie-Bois-Francis, 9 p.
- Boisvert, R. et Pépin, M. (2004). *Les inégalités de santé et de bien-être en Mauricie et au Centre-du-Québec : une analyse écologique (phase II)*. Rapport de recherche, Direction de la santé publique, Agence de développement de réseaux locaux de services de santé et de services sociaux, Gouvernement du Québec, 89 p.
- Bonte, P., Izard, M. (2000). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Presses Universitaires de France, Paris, 1202 p.

- Boulanger, R. (1997). *Le Loisir : une question de science et/ou de milieu de vie?* Mémoire de maîtrise (synthèse), dans Fréchette, S. et Berrigan-Ostiguy, C. (1997). *Recueil des mémoires et des rapports de recherche réalisés au cours des vingt dernières années par les étudiants du programme de maîtrise en loisir, culture et tourisme de l'Université du Québec à Trois-Rivières*. Collection Études du loisir, Université du Québec à Trois-Rivières.
- Bradbury, B. (1995). *Familles ouvrières à Montréal, Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*. Boréal, Montréal.
- Certeau, M. de (1980). *L'invention du quotidien*. Tome I, Arts de faire, UGE, Paris, 375 p.
- Certeau, M. de (1993). *La Culture au pluriel*. Éditions du Seuil, Paris, 231 p.
- Cohen, L. (1988). *Everybody knows*, dans *More best of Leonard Cohen*, Steeve Lindsay, producteur, étiquette Columbia.
- Contandriopoulos, A.-P. et al. (1990). *Savoir préparer une recherche. La définir, la structurer, la financer*. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 197 p.
- Cuche, D. (2001). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Éditions La Découverte, Paris, 123 p.
- Cyrułnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Éditions Odile Jacob, Paris.
- Cyrułnik, B. (2001). *Les vilains petits canards*. Éditions Odile Jacob, Paris.
- Deligny, F. (1970). *Les vagabonds efficaces et autres récits*. Maspéro, Paris.
- D'Epinay, L. C. d' (1966). *Persistance de la culture populaire dans les sociétés industrielles avancées*. Revue française de sociologie, XXIII, pp. 87-109.
- D'Epinay, L. C. d' , Brassard, M., Christie, E., Gros, D. (1983). *Temps Libre, culture de masse et cultures d'aujourd'hui*. Éditions Pierre-Marcel Favre, Lausanne, 255 p.
- Durantaye, M. de la, Lacroix, J.-G., Pronovost, G. (1994). *Le public des arts et les pratiques culturelles : formation des usages, idéologies artistiques, logiques d'approche*. Département des sciences du loisir, Université du Québec à Trois-Rivières.
- Fournier, V. (1999). *Les nouvelles tribus urbaines*. Éditions Médecine et Hygiène GEORG, Genève.

- Freire, P. (1971). *L'éducation : pratique de la liberté*. Les Éditions du Cerf, Bar-le-duc (Meuse), 155 p.
- Gauthier, M. (1995). *À propos de culture et de pauvreté*. Journal of Canadian Studies, volume 30, numéro 1, pp. 41-59.
- Gauthier, B. (1995). *De la problématique à la collecte de données*. Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy.
- Goffman, I. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Les Éditions de Minuit, Paris, 250 p.
- Goffman, I. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*. Les Éditions de Minuit, Paris, 375 p.
- Goffman, I. (1974). *Les rites d'interaction*. Les Éditions de Minuit, Paris, 231 p.
- Grignon, Cl. et Ch. (1980). « *Styles d'alimentation et goûts populaires* ». Revue française de sociologie, n° 4, pp. 531-569.
- Herskowits, M. J. (1952). *Les bases de l'anthropologie culturelle*. Payot, Paris, 344 p.
- Hoggart, R. (1990). *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris, Les Éditions de Minuit, 374 p.
- Kluckhohn, K. (1964). *Initiation à l'anthropologie*. Charles Dessart, éditeur, Bruxelles, 344 p.
- Langlois, S. (1987). *Les seuils de pauvreté*, pp. 199-220, dans Gauthier, M. *Les nouveaux visages de la pauvreté*. Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 258 p.
- Larose, J. (1991). *L'amour du pauvre*. Les éditions du Boréal, Québec.
- Laurendeau, A. (1970). *Ces choses qui nous arrivent, « Aujourd'hui »*. Éditions HMH, Montréal.
- Lefebvre, H. (1981). *Critique de la vie quotidienne, De la modernité au modernisme, (Pour une métaphilosophie du quotidien)*, Tome III, L'Arche, Paris, 171 p.
- Le Robert/Seuil (1999). *Dictionnaire de sociologie*. Les dictionnaires Robert/Seuil, Paris, 589 p.
- Lesemann, F. (1995). *La pauvreté : aspects sociaux*, dans Dumont, F. et al. *Traité des problèmes sociaux*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1164 p.

- Letellier, M. (1971). *On n'est pas des trous-de-cul*. Éditions Parti-Pris, Montréal, 221 p.
- Lewis, O. (1963). *Les enfants de Sanchez*. Autobiographie d'une famille mexicaine, Gallimard, Paris.
- Lewis, O. (1966). *The culture of poverty*. Scientific American, vol. 215, n° 4.
- Lupien, S. (2006). *Le stress chez les enfants de six ans*, chronique dans le cadre de l'émission La Science et la vie à la radio de Radio-Canada, dimanche le 30 juillet 2006. Lupien est responsable du Centre d'étude sur le stress humain à l'hôpital Douglas à Lachine.
- MacCannel, D. (1976). *The tourist. A new theory of the leisure class*. Schocken Books, New York.
- Malaurie, J. (1986). *Introduction aux carnets d'enquête d'Émile Zola*. Plon, Paris.
- Mayer, R. et Ouellet, F. (1991). *Méthodologie de recherche pour les intervenants sociaux*. Gaëtan Morin, Boucherville, 560 p.
- Ministère de la Santé et des Services sociaux (1991). *Un Québec fou de ses enfants*. Rapport du groupe de travail pour les jeunes, Québec.
- Nuñez, T. *Touristic studies in anthropological perspectives*, dans Smith, V.L. (1989). *Hosts and guests, the anthropology of tourism*, University of Pennsylvania Press.
- Ogien, R. (1983). *Théories ordinaires de la pauvreté*. Presses Universitaires de France, Paris.
- Paquet, G. (1989). *Santé et inégalités sociales. Un problème de distance culturelle*. Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 131 p.
- Paquet, G. (1995). *Facteurs sociaux de la santé, de la maladie, la mort*, dans Dumont, F., Langlois, S., Martin, Y. *Traité des problèmes sociaux*. Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, pp. 228-242.
- Piché, A. (1976). *Poèmes 1946-1968*. Éditions de l'Hexagone, Montréal, 205 p.
- Pinard, M. (1999). *Le décrochage scolaire*. Le midi quinze, La radio de Radio-Canada, Université du Québec à Rimouski, 30 mars.
- Plante, L. (2006). « Je suis plus autonome et j'ai confiance en moi » COMSEP emballé par son projet pilote Emploi-Solidarité. Le Nouvelliste, 24 février 2006.
- Poupart, R., Simard, J.-J., Ouellet, J.-P. (1986). *La création d'une culture organisationnelle : le cas des CLSC*. Fédération des CLSC du Québec, Montréal.

- Pronovost, G. (1993). *Traité de sociologie empirique*. Loisir et Société, Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy.
- Radio-Canada (2001). *Entretien avec Yves Coppens*. Le téléjournal de Radio-Canada, Le Point, 11 juillet.
- Renaud, J. et al. (1996). *Espace urbain et espace social : portrait de la population des villes du Québec*, Éditions St-Martin, Montréal.
- Roberge, M. (1991). *Guide d'enquête orale, sous la direction de B. Genest*. Les Publications du Québec, Québec.
- Rocher, G. (1995). *Introduction à la sociologie générale*. Éditions Hurtubise HMH, Ville de La Salle, 685 p.
- Rousseau, J.-J. (1971). *De l'inégalité parmi les hommes*. Préface et commentaires par J.-L. Leclercle, Éditions sociales, Paris.
- Salomé, J. (1999). *L'héroïsme au quotidien*. Guide Ressources, Montréal.
- Singly, F. (1966). *L'appropriation de l'héritage culturel*, pp. 153-165, dans *Lien social et politiques*. Revue Internationale d'Action Communautaire, numéro 35, Québec.
- Statistique Canada (1999). *Seuils de faible revenu*. Catalogue 13-551-X1B.
- Statistique Canada (2004). *Écart entre le revenu annuel de l'aide sociale et le panier de consommation (besoins de base) pour une personne vivant seule*. Graphique confectionné par les intervenants de COMSEP.
- Télé Québec (1997). *The Trobians, Introduction to culture*. Concordia University, 31 mars.
- Thuot, F. (1976). *Liste des traits culturels de la culture de la pauvreté de Oscar Lewis*. Service de recherche et d'évaluation, Université du Québec à Chicoutimi.
- Tousignant, M. (1992). *Les origines sociales et culturelles des troubles psychologiques*. Presses Universitaires de France, Paris, 219 p.
- Townsend, P. (1970). *The concept of poverty*. American Elsewiew Publishing Company, New York, 260 p.
- Tylor, E.-B. (1877). *Primitive culture : researches into the development of mythology, philosophy, religion, language, art and custom*. John Murray, London, 847 p.
- Valentine, C.A. (1969). *Culture and poverty, Critique and Counter-Proposals*. The University of Chicago Press, Chicago.
- Willis, P. (1990). *Commun Culture*, Milton Keynes : Open University Press, London.

J'ai connu des cultivateurs québécois qui n'avaient pas dépassé l'école de rang, et qui étaient de magnifiques êtres humains : raisonnables, savoureux, capables d'assumer d'assez lourdes responsabilités et d'intelligence pénétrante. Les meilleurs d'entre eux avaient quelque chose de royal.

(...) Je me demandais comment des personnalités aussi riches se transformaient, dans des usines à bacheliers, en une élite rachitique, chez qui la joie et la saveur originelles s'étaient presque éteintes. Il me semblait que nous réussissions mieux nos habitants que nos intellectuels.¹

¹ Laurendeau, A. (1970). *Ces choses qui nous arrivent*, « *Aujourd'hui* ». Éditions HMH, Montréal, cité par Larose, J. (1991). *L'Amour du pauvre*. Les éditions du Boréal, Montréal, p. 127.

ÉPILOGUE

Les potentialités des pauvres sont aussi nombreuses et variées que celles des bourgeois et des riches. Leurs cheminements sont différents, ponctués de coups, de meurtrissures, d'échecs répétés qui font d'eux des éclopés sociaux comme s'ils sortaient des tranchées à la suite d'une épuisante recherche d'identité et d'équilibre qui n'en finit plus.

Pourquoi voulez-vous que chez l'Homme un déterminisme soit une fatalité? Un coup du sort est une blessure qui s'inscrit dans notre histoire, ce n'est pas un destin. (...) Il s'agit d'introduire la longue durée dans nos observations, car les déterminismes humains sont à courte échéance. On peut constater des causalités linéaires dans la courte durée seulement. Plus le temps est long, plus l'intervention d'autres facteurs viendra modifier les effets.¹

Malgré ces difficultés, ils sont capables de création tout autant que ceux qui ont des parcours moins tumultueux. Il suffit de modifier notre mode de perception et d'y croire en leur offrant un décor, quelques outils et l'attention requise. Alors ils deviendront des artistes sociaux métamorphosant leurs souffrances et rêves en chefs-d'œuvre. Peinture, poésie, musique, théâtre, tout est possible. Observez! Certains le font déjà!

L'acte de création colmate la brèche, répare la meurtrissure, et permet de redevenir soi-même, totalement. Deuil et créativité sont liés puisque celui qui a perdu est contraint à se représenter ce qu'il ne perçoit plus. La créativité n'est pas une aptitude cérébrale ou moléculaire, puisqu'elle est totalement liée à l'histoire de la vie du blessé-créateur qui doit, pour se préserver, restaurer l'objet perdu « se réconcilier avec la mort » disait Freud.²

À l'occasion de l'encan annuel de La Fenêtre, centre d'accès aux arts de la Mauricie, l'œuvre de Laurence Gagné « Picassette », un pastel à l'huile et gouache, a été

¹ Cyrulnik, B. (2001). *Les vilains petits canards*. Éditions Odile Jacob, Paris, p. 30.

² Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Éditions Odile Jacob, Paris, p. 175.

louée à RBC Dominiom Valeurs Mobilières pour la somme de 600 dollars pour une troisième année consécutive. L'art brut, associé au mouvement néo-expressionniste, est le mode d'expression privilégié par les accidentés sociaux : les handicapés physiques et mentaux, les détenus, les névrosés et tous ceux qui ont connu des parcours de vie qui défient la fiction. Ce qui caractérise ces artistes sociaux est l'expression primale soustraite aux règles d'une école de pensée qui encadrent les apprentissages. Les représentants de l'entreprise RBC Dominiom Valeurs Mobilières reconnaissent la valeur esthétique (l'expression, la forme, les couleurs, la fraîcheur) de l'œuvre de Laurence Gagné. Ce geste concret (la location) a une portée symbolique qui la valorise : je ne suis pas différente des artistes professionnels qui participent à l'encan. Moi aussi j'ai des talents; un collectionneur s'intéresse à ce que je fais.

Et quand les décideurs sociaux accepteront de disposer simplement autour des mal-partis quelques lieux de créations, de paroles et d'apprentissages sociaux, on sera surpris de voir qu'un grand nombre de blessés parviendra à métamorphoser leurs souffrances pour en faire une œuvre humaine, malgré tout.¹

¹ Cyrulnik, B. (2001). *Les vilains petits canards*. Op. cit., p. 21.

La mort des pauvres¹

C'est la mort qui console, hélas! et qui fait vivre;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir;

À travers la tempête, et la neige et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre;
Où l'on pourra manger, et dormir et s'asseoir;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus!

¹ Beaudelaire, C. (1965). *Les fleurs du mal*. Éditions Gallimard, Paris, pp. 145-146.

ANNEXE I
Profil des participant(e)s

Participant(e)	Sexe	Âge	Durée	État matrimonial	Enfant(s)	Scolarité	Expérience de travail	Résidence	Revenus	Entrevue
A	F	34	80 min.	Monoparentale	Fille/14 ans	Secondaire 2	Jamais eu d'emploi	Cap-Madeleine (Ste-Bernadette)	Aide sociale	COMSEP
B	M	32	110 min.	Célibataire	_____	Secondaire 2	Jobines : peinture, entretien	T.-R. (St-Fr.-d'A.)	Aide sociale	COMSEP et résidence
C	F	37	109 min.	Célibataire	_____	Fin primaire	Garde d'enfants Ménages	T.-R. (St-Laurent)	Aide sociale	COMSEP
D	M	44	71 min.	Conjoint de fait depuis 13 ans	Fille/11 ans Enfants conjointe 1 fille/11 ans 1 garçon/20 ans	4 ^e année	Livreur Barman Entretien	T.-R. (St-Fr. d'A.)	Aide sociale Entretien/ restauration	COMSEP et résidence
E	F	43	66 min.	Mariée	Fils/23 ans	Secondaire 4	Couture Gardienne Ménages	T.-R. (St-Fr. d'A.)	Aide sociale	COMSEP
F	F	52	77 min.	Divorcée depuis 13 ans	Fils/28 ans	6 ^e année	Couture	T.-R. (Ste-Cécile)	Aide sociale Pension de son garçon	Résidence
G	M	49	51 min.	Conjoint de fait depuis 14 ans	2 garçons/9 et 12 ans, de sa conjointe	6 ^e année école des métiers	Jobines reliées à l'entretien	Cap (St-Eugène)	Aide sociale	Résidence
H	M	42	57 min.	Séparé de son ex-conjointe qui a la charge des enfants	Garçon/19 ans Fille/15 ans	6 ^e année	Menuiserie	T.-R. (St-Fr. d'A.)	Aide sociale	Résidence (pension)

ANNEXE I (suite)
Profil des participant(e)s

Participant(e)	Sexe	Âge	Durée	État matrimonial	Enfant(s)	Scolarité	Expérience de travail	Résidence	Revenus	Entrevue
I	F	27	79 min.	Monoparentale Ses parents ont la garde des enfants	2 garçons/6 et 10 ans 1 fille/4 ans	Secondaire 3	Danseuse pendant 16 ans	T.-R. (Ste-Cécile)	Aide sociale	Résidence
J	F	21	56 min.	Célibataire	_____	Secondaire 4	Stage en couture Essais difficiles	Cap (St-Eugène)	Aide sociale	Résidence
K	F	52	53 min.	Divorcée depuis 12 ans	1 garçon/30 ans 1 fille/26 ans 1 fille/33 ans	6 ^e année	Ménagère Couture	T.-R. (St-Fr. d'A.)	Aide sociale	Résidence
L	M	46	65 min.	Divorcé depuis 7 ans A la garde de ses enfants	1 garçon/17 ans 1 garçon/13 ans 1 fille/8 ans	2 ^e année	Plongeur Déneigeur Livreur Aide-cuisinier	Cap (Ste-Bernadette)	Aide sociale	Résidence

ANNEXE II
GRILLE D'OBSERVATION PARTICIPANTE

Rencontre..... Groupe.....

Date.....

Heure..... Nombre de participants.....

Durée..... Participants.....

.....

.....

.....

.....

.....

Activité(s).....

.....

.....

.....

Objectifs de l'observateur :.....

.....

.....

.....

OBSERVATIONS

L'appropriation :

.....

.....

.....

ANNEXE III

Grille d'entrevue semi-dirigée¹

1. Introduction :

Expliquer le contexte de la démarche et les objectifs de l'entrevue; offrir à la personne interviewée de faire un ou des arrêts au besoin pour s'assurer d'une bonne compréhension, de la possibilité de poser des questions en tout temps pour rendre plus explicite(s) le ou les sujets explorés et de mettre fin à l'entrevue si celle-ci vit une situation de stress insoutenable; informer le(la) répondant(e) qu'il lui est possible d'explorer plus en profondeur un ou des sujets dont il(elle) a davantage le goût de parler (partie non-dirigée de l'entrevue); assurer le(la) répondant(e) de la confidentialité des propos tenus et du traitement de ceux-ci; solliciter la participation et la motivation de la personne interviewée en lui faisant voir les bénéfices potentiels qu'elle pourra en retirer.

2. Renseignements généraux :

Nom, âge, statut, scolarité, occupation, enfants, quartier, habité, depuis quand?, source(s) de revenu(s), quantifier approximativement, conjoint(e), vit seul(e) ou avec d'autres personnes, depuis quand?

3. COMSEP :

Fréquente COMSEP depuis quand?, participation à des activités autres que l'alphabétisation, assume des responsabilités (théâtre, journal, représentant(e) au conseil, pourquoi fréquenter COMSEP?... motivations intrinsèques et extrinsèques, qu'en retires-tu?, proposition à formuler quant à une nouvelle activité ou un changement quant au fonctionnement de COMSEP.

4. Culture :

a) Rapports à l'espace

a) À l'intérieur du quartier... déplacements habituels dans le quartier habité, décrire un circuit routinier... épicerie, dépanneur, buanderie, nettoyeur...

¹ Puisqu'il s'agit d'une entrevue, voire d'un entretien, de type exploratoire initialement conçue dans un contexte non-directif avec la collaboration de participant(e)s en mesure de s'exprimer très facilement, la grille n'est pas présentée sous forme de questionnaire.

voisin(e), moyen(s) habituel(s) de transport, limites géographiques dans lesquelles s'effectuent les déplacements, lieux de résidence des parents et ami(e)s, fréquence des visites, les sorties... les loisirs; b) déplacements à l'extérieur du quartier... promenades... voyages... visites... un circuit.

b) Rapports au temps :

Décrire une journée « type » d'activités : heure habituelle du lever, déjeuner, énumérer les activités habituelles, heure du dîner, activités en après-midi incluant les pauses et les périodes de temps inutilisées, souper, activités en soirée, activités la nuit, pendant la fin de semaine, heure habituelle du coucher.

c) Alimentation :

Dire de quoi se composent les trois repas de la journée; fait la cuisine ou consomme des mets prêts-à-cuire, au four ou les deux?, préférences alimentaires... mets et aliments... les tiennes... celles des autres, repas au restaurant (COMSEP), Ti-Coq... livraison à domicile, alcool, fin du mois, trucs, soupe populaire.

d) Habitation :

Type de logement habité, nombre de pièces, appréciation personnelle... chauffage... bruit... voisinage... coût... quartier... services... confort, proportion du budget mensuel, trucs pour améliorer les conditions.

e) Vêtements

Neufs, usagés, donnés... par qui?, achetés où?, confection... réparations, contribution de la famille élargie, trucs.

f) Loisirs :

Énumérer et commenter les activités de loisir pratiquées, seul, avec qui?, quand pendant la semaine?, budget, intérêts, a) activités manuelles : bricolage, artisanat, menuiserie, tricot, peinture; b) sorties : pendant la semaine, la fin de semaine, party, bar/club pour danser, pour faire quoi?, aller où?, budget; c) lecture : lit quoi?, fréquence, Le Nouvelliste, l'Hebdo, circulaires, dernier livre lu, lecture à COMSEP autre que la participation aux ateliers, goût, apprentissage à COMSEP, aide; d) télévision : canaux utilisés, émissions préférées, nombre d'heures par jour, quand dans la journée?, avec qui?, les nouvelles, avec qui, canaux

spécialisés... Indigo, trucs; cassettes vidéo... fréquence de location, type de films, quand?, avec qui?, dernière cassette louée, trucs; e) cinéma : fréquence, avec qui?, quand?, dernier film vu; f) radio : postes écoutés, émissions préférées, fréquence, musique d'ambiance; g) musique : goûts, écoute de la musique, instrument(s), chant; h) ordinateur : utilisation, connaissances reliées au fonctionnement, logiciels utilisés, propriétaire, connaissance d'Internet, COMSEP.

g) Rapport aux autres :

Fréquentation des voisin(e)s, des ami(e)s, des membres de la famille, de la famille élargie, fréquence : motifs, satisfaction.

h) Entraide :

En cas d'urgence ou de situation(s) difficile(s), à qui fais-tu appel? un ami, un parent, un voisin, COMSEP, le CLSC, je me débrouille seul(e), est-ce arrivé? Décrire.

i) Avenir :

Des projets, des idées, à court, moyen, long terme, personnels, avec les membres de la famille, avec d'autres; un rêve, des rêves que tu aimerais réaliser, ton plus grand rêve...

5. Remerciements :

Remercier la personne interviewée de sa participation et l'informer des étapes à venir quant à l'analyse des résultats et au traitement de ceux-ci.

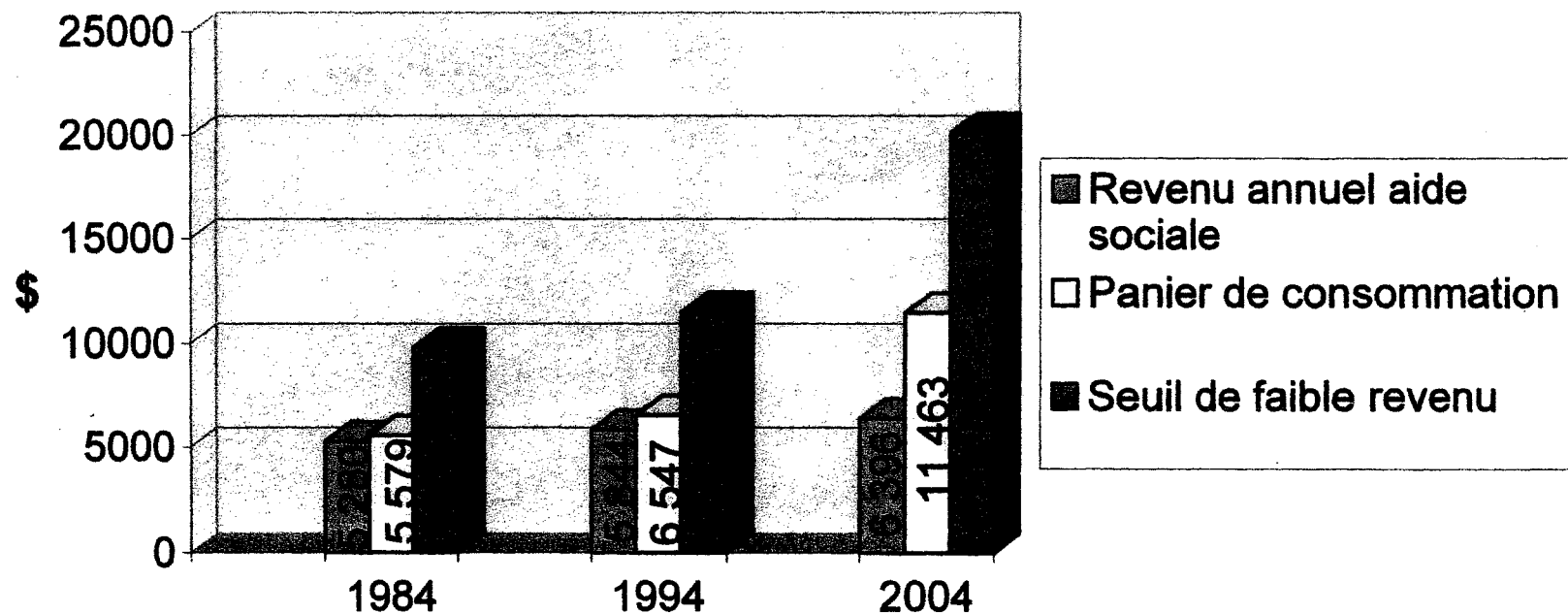
ANNEXE IV

Écart entre le revenu annuel à l'aide sociale et le panier de consommation

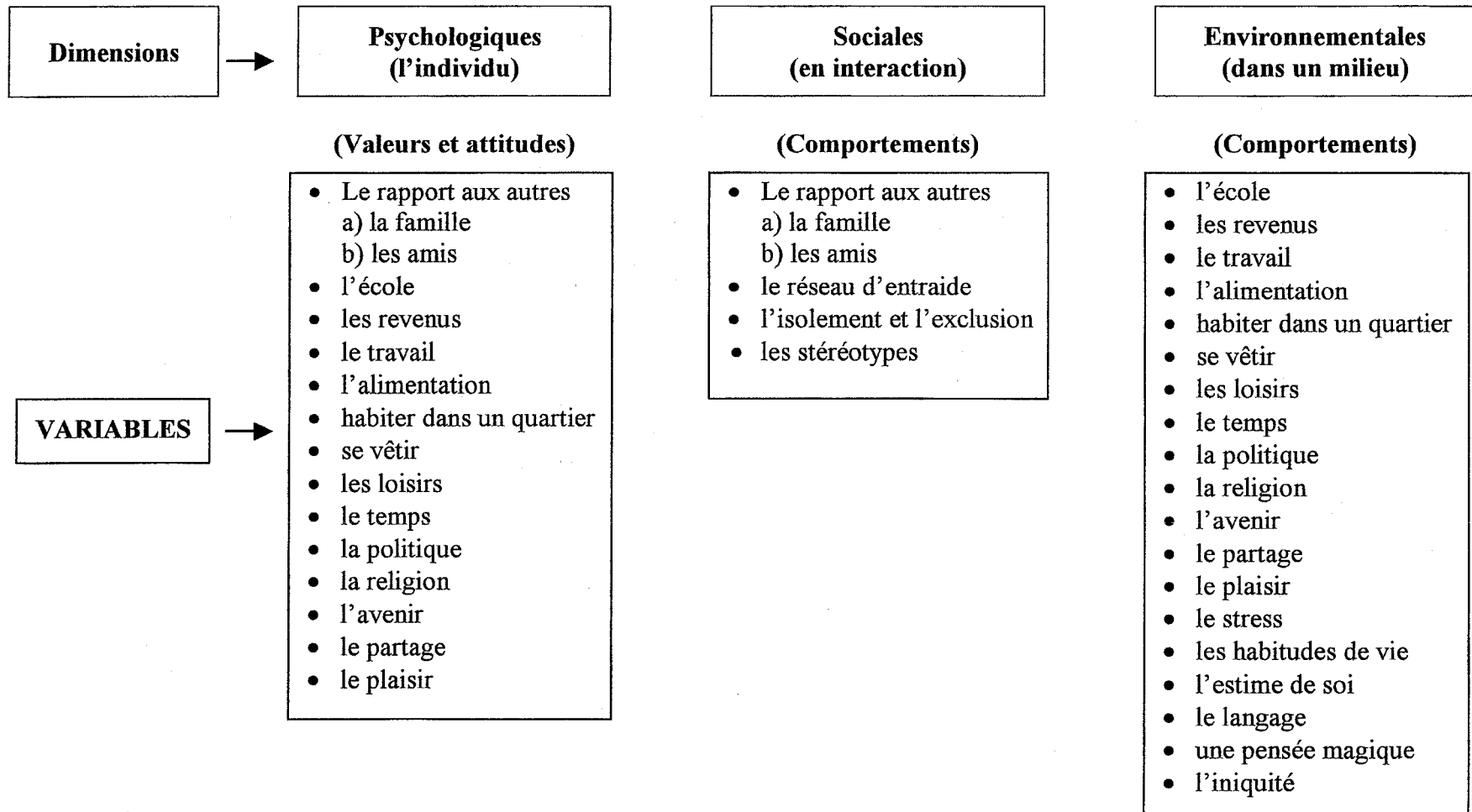
	Revenu annuel aide sociale	Panier de consommation	Seuil de faible revenu
1984	5 280	5 579	9 788
1994	5 844	6 547	11 486
2004	6 396	11 463	20 111

Écart entre le revenu annuel à l'aide sociale et le panier de consommation (besoins de base) pour une personne vivant seule

Selon Statistique Canada 2004



ANNEXE V
Les contours d'une culture distincte



ANNEXE VI

Des contributions essentielles

En référence à la culture des personnes pauvres

Hoggart, R. (1970). *La culture du pauvre*, 421 p.

Lewis, O. (1963). *Les enfants de Sanchez*, 636 p.

En référence à la méthodologie

Herskovits, M. J. (1952). *Les bases de l'anthropologie culturelle*, 344 p.

En référence aux traits psychologiques

Kluckhohn, C. (1964). *Initiation à l'anthropologie*, 328 p.

En référence à la culture de l'homme ordinaire

Certeau, M. de (1980). *L'invention du quotidien*, Tome I, Arts de faire, 375 p.

Certeau, M. de (1974). *La culture au pluriel*, 231 p.

En référence à la vie quotidienne

Goffman, I. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne*
La présentation de soi, 251 p.
Les relations en public, 374 p.
(1974). *Les rites d'interaction*, 231 p.

Lefebvre, Y. (1981). *Critique de la vie quotidienne*, Tome III, De la modernité au modernisme (pour une métaphilosophie du quotidien), 170 p.